" . . . Ces êtres passifs comme des choses, mais créatures humaines, donc héritières d'une dignité immortelle."
(Etienne LAMY)

HORS DE SA PRISON

Extraordinaire histoire de Ludivine Lachance, l'infirme des infirmes, sourde, muette et aveugle

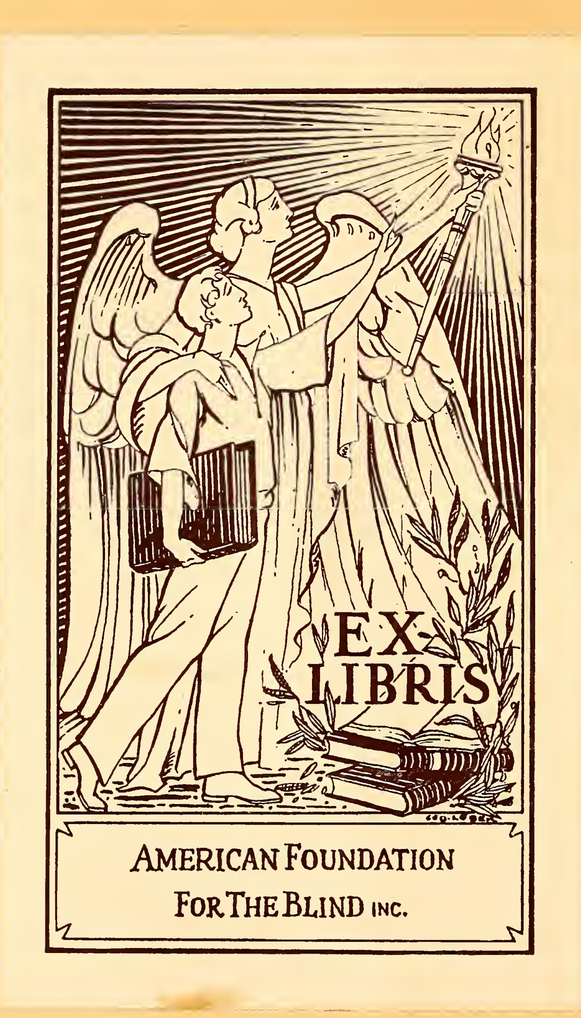
PAR

CORINNE ROCHELEAU



MONTRÉAL
Imprimerie Arbour & Dupont
249 est, rue Lagauchetière

1927



EX LIBRIS
AMERICAN FOUNDATION
FOR THE BLIND INC.

To the American Foundation
for the Blind,

a tribute from
The Author —

483 Park ave.
Worcester, Mass.
November — 1927.

HORS

DE SA

PRISON

Ouvrages du même auteur:

Françaises d'Amérique.
(*chez Beauchemin, Montréal.*)

La Revue Canadienne:

Idylle Abénaquise.

Les Beautés de la Statistique.

Trois Bostonnais en Acadie.

Les Lettres de Corinne.

En préparation:

Virginie Blais et les Sourds-Aveugles en Amérique.

The Blind-Deaf in America: a Record of To-Day.

« . . . Ces êtres passifs comme des choses, mais créatures humaines, donc héritières d'une dignité immortelle. »

(Etienne LAMY.)

Hors de sa prison

Extraordinaire histoire de Ludivine Lachance, l'infirme des infirmes, sourde, muette et aveugle

PAR

CORINNE ROCHELEAU



MONTRÉAL

Imprimerie Arbour & Dupont

249 est, rue Lagauchetière

1927

Nihil obstat:

Henri JEANNOTTE, p. s. s.,
Censor librorum.

12 juillet 1927.

Imprimatur:

† GEORGES,
Archevêque coadjuteur de Montréal.

Montréal, 31 août 1927.

En dépôt à l'Institution des Sourdes-Muettes,
3725, rue Saint-Denis, Montréal.

CE LIVRE EST DÉDIÉ
À LA TRÈS DOUCE MÉMOIRE DE MON PÈRE,

HENRI - LOUIS ROCHELEAU,
(1847 - 1900)

« J'écrirai pour lui, — ce sera son lot, —
A moins que le sort inclément nous leurre,
Un livre bien doux qui chante et qui pleure,
Qui soit un sourire autant qu'un sanglot. »

(Victor BILLAUD.)

LETTRE

DE

Sa Grandeur Monseigneur Emmanuel-Alphonse Deschamps

Évêque de Thennesis et auxiliaire de Montréal,

À

Mlle CORINNE ROCHELEAU,

Auteur de ce volume.

Archevêché de Montréal,

le 2 août 1927.

Ma chère Enfant,

Je viens de lire avec une religieuse et vive émotion le manuscrit qui va être livré à l'imprimeur. Vous désirez que je vous écrive une lettre pour servir de préface à votre ouvrage. Puisque vous avez composé ce livre sur mes instances, il est de toute justice que je me rende à votre désir et que je vous présente au public qui vous connaît déjà, sans savoir exactement qui vous êtes.

Si je vous ai demandé de faire la biographie de Ludivine Lachance, sourde, muette et aveugle, c'est que je vous savais qualifiée pour un semblable travail. Vous êtes

vous-même ancienne élève de l'Institution des Sourdes-Muettes, dont je fus longtemps l'aumônier; à l'heure qu'il est, vous bénéficiez largement des leçons que vous y avez reçues, à ce point même que quiconque vient converser avec vous ne saurait soupçonner que vous portez, à une près, les mêmes infirmités que celle dont vous racontez la vie; vous avez appris à parler, je dirais même à entendre, en vous aidant uniquement du sens de la vue, comme vous le dites équivalemment au cours de votre récit.

Vous étiez donc en état, chère Enfant, de raconter l'histoire pathétique et consolante de votre petite soeur d'infortune; vous pouviez, mieux que toute autre, mesurer tous les efforts déployés par nos bonnes soeurs de la Providence, pour faire pénétrer la lumière dans cette pauvre âme enténébrée et démontrer du coup l'efficacité de leur enseignement. Aussi bien, vous avez marqué les étapes de cette lente initiation, depuis les débuts décourageants jusqu'au succès final. Grâce à votre livre, le grand public saura qu'une jeune fille sourde, muette et aveugle, réputée idiote par surcroît, *est parvenue à comprendre et à exprimer les plus sublimes mystères de notre sainte Religion. Les lecteurs pieux s'attendriront spécialement, j'en suis sûr, et les lectrices répandront des larmes sur les pages où vous rappelez la Première Communion de cette angélique enfant, de cette grande déshéritée, ramenée du néant à la vie.*

C'est le premier cas pathologique de ce genre qui ait été pris en traitement dans nos Institutions canadiennes. Il

valait d'être noté et décrit dans les moindres détails, soit pour mettre en lumière la valeur de nos spécialistes dans cette difficile pédagogie, soit aussi pour fournir un nouveau champ d'expérience aux psychologues et aux éducateurs ou éducatrices à venir. Nous devions suivre en cela l'exemple des écrivains qui ont fait connaître des infirmités analogues. Votre livre fera suite aux Ames en Prison *de M. Arnould, et aux autres ouvrages que vous citez dans votre bibliographie. Il pourrait servir d'introduction à la vie de Virginie Blais, cette autre sourde, muette et aveugle, qui a communié pour la première fois au 75e anniversaire de notre Institution montréalaise. Vous avez bien fait d'amorcer la question dans vos notes additionnelles.*

Je suis sûr, chère Enfant, que votre ouvrage aura une large diffusion dans les pays de langue française des deux Continents, et, espérons-le, à travers d'autres nations qui le feront traduire en leur langue. Est-ce prétention trop osée de ma part? Vous pourriez vous-même en donner l'exemple, en le traduisant tout d'abord en anglais. La matière, à elle seule, intéresse les professeurs de philosophie, les spécialistes psychologues, les éducateurs des infirmes, tous ceux, en un mot, qui notent les anomalies de l'être humain pour mieux connaître les lois qui régissent ses facultés normales.

Mais laissez-moi vous dire également que votre style, dans sa grande simplicité, plaira aux lecteurs les plus raffinés; je tiens toutefois à leur faire savoir que vous vivez aux Etats-Unis, et que l'anglais est presque votre unique

langue parlée. Cette considération fera ressortir le mérite de la forme dans votre ouvrage. Au surplus, les illustrations nombreuses, d'après des photographies authentiques, seront la preuve tangible des faits que vous avancez dans cette histoire si invraisemblable pour des profanes.

Et maintenant, il ne me reste qu'à souhaiter plein succès à cet important travail. Qu'il se répande dans les deux Amériques et qu'il traverse les mers, pour dire à nos frères de là-bas que la Nouvelle-France rivalise de générosité avec l'Ancienne.

C'est dans ces sentiments que je vous bénis, ainsi que votre beau livre. Croyez toujours, je vous prie, à mon paternel dévouement en Notre-Seigneur.



LUDIVINE LACHANCE EN 1912.

CHAPITRE I

LES ANIMATEURS DES DÉBRIS HUMAINS

« Il est beau pour l'homme de replacer un homme dans sa sphère, de rétablir une harmonie dans le monde, de rendre sonore une harpe brisée. »

(Maurice de la Sizeranne.)

« Ce qui compose vraiment une science, ce sont des travaux de pionniers. A cet égard, il reste beaucoup à faire en psychologie; comme toutes les autres sciences expérimentales, elle ne peut avancer que par des monographies détaillées et précises... En général, tout état singulier de l'intelligence doit être le sujet d'une monographie. »

(Taine.)

Il ne manque pas de gens qui croient volontiers qu'un infirme, qu'il soit sourd, muet, aveugle ou bossu, précisément parce qu'il est sourd, muet, aveugle ou bossu, est de ce fait même *non compos mentis*, ou à peu près!

Autrefois, dans chaque cour de roi ou de grand seigneur féodal, il y avait un bouffon, comme il y avait un ministre et un chambellan, et ce bouffon était toujours bossu ou contrefait. Plus il était disgracié, plus il prêtait à rire, et moins il était considéré. Pourtant, les chroniques sont là pour nous dire que ces souffre-douleurs et ces jouets des palais possédaient souvent une plus belle intelligence que les courtisans qui se moquaient d'eux.

Quant aux aveugles, ils vivotaient dans leurs ténèbres, à l'abandon, apprenant ce qu'ils pouvaient, s'instruisant seuls tant bien que mal, trop souvent traités comme « des êtres bizarres, dont toutes les facultés seraient engourdies dans l'obscurité ». [1]

Pour ce qui est des sourds-muets, leur sort était encore plus lamentable. Ils étaient tenus à l'écart comme des aliénés, ou au cachot comme des criminels. Le coeur, l'intelligence, l'âme, tout en eux était ignoré; il ne leur restait que l'instinct et les passions. Aussi ces malheureux étaient-ils condamnés à vivre et à mourir comme des brutes.

Chose étrange, durant tant et tant de siècles où les malheureux en général furent victimes de l'indifférence et de la dureté des hommes, il est une classe d'êtres qui presque partout et toujours rencontra la pitié, disons même le respect: nous voulons parler des individus frappés plus ou moins subitement de démence, les *dérangés*, ou, comme on les appelait souvent, les *arrêtés*. Ceux-là, tout détraqués qu'ils fussent, pourvu que leur démence ne parût pas tourner à la furie, avaient pleine liberté d'aller et de venir à leur gré. Le peuple, dans presque tous les pays, les traitait avec une crainte respectueuse; ils étaient considérés comme ayant commerce avec les fées, les esprits. Aux yeux de ce même peuple, partout et jusqu'au dix-huitième siècle, les seuls êtres réputés comme victimes d'une véritable et incurable folie étaient donc précisément ceux dont les puissances mentales n'étaient ni détruites ni dérangées, mais *enfouies*, telles ces eaux souterraines qu'on n'atteint qu'après avoir longtemps fouillé la terre, mais

---

[1] Maurice de la Sizeranne, *Les Aveugles*.

qui sont là, prêtes à jaillir, limpides et fraîches, dès qu'on se donne la peine de creuser.

Et pourtant, dans l'ancien Talmud, n'est-il pas clairement écrit qu'on peut faire l'éducation des sourds-muets?

Et le Christ, si divinement pitoyable pour toutes nos misères humaines, ne se montra-t-il pas partout, durant sa vie publique, spécialement compatissant envers les aveugles et les sourds-muets? Il voulut prêcher d'exemple, et l'on aurait pu croire que cet exemple, venu de si haut, serait bientôt suivi. Mais il n'en fut rien. Les générations succédèrent aux générations, sans rien changer au régime de ce cortège d'infirmes toujours délaissés, pour ne pas dire honnis. Même le code Justinien vouait les sourd-muets à une interminable enfance légale, les considérant comme incapables de raisonner, et les classant avec les aliénés.

La première institution dont il soit fait mention dans les annales de ces malheureux est l'Hospice des Quinze-Vingts, fondé à Paris par Saint Louis au retour des Croisades. Mais cet hospice n'était que pour les aveugles, et encore ne s'agissait-il que d'hospitaliser les croisés ayant perdu la vue pendant la guerre sainte. Il n'était nullement question de recevoir tous les aveugles sans distinction, encore moins d'instruire les aveugles-nés.

Ce bon roi fut pitoyable pour les infirmes même après sa mort, car dans la « Légende Dorée », au chapitre de la vie de Saint Louis de France, on lit l'histoire suivante, naïve et pittoresque.

« Un jeune homme, sourd et muet de naissance, vint au sépulcre de saint Louis avec d'autres personnes, et il imitait les marques de vénération qu'il leur voyait donner,

implorant ainsi l'assistance du saint. Et quand il l'eut fait quelque temps, ses oreilles s'ouvrirent, et le lien de sa langue se rompit; et il parlait très purement français, lui qui n'avait jamais entendu cette langue. Et la première fois qu'il entendit sonner les cloches, il fut saisi de frayeur, et il croyait que l'église allait s'écrouler sur lui. »

Les philosophes et bon nombre d'autres, avant le 19e siècle, avaient répandu cette opinion erronée que l'absence de la vue et de l'ouïe met un obstacle insurmontable au développement des facultés intellectuelles... Cet ostracisme impitoyable eut une influence des plus fâcheuses sur la destinée des malheureux qui, privés d'un sens, avaient à supporter le poids de leur infirmité et celui non moins lourd des préjugés injustes en vertu desquels on leur déniait en quelque sorte la qualité d'hommes.

« Il fallut que de véritables apôtres vinssent démontrer la fausseté et l'injustice des opinions courantes, pour que la condition morale et matérielle des aveugles et des sourds-muets s'en trouvât quelque peu améliorée.

« L'abbé Michel de l'Epée donna l'exemple. Le premier, il fournit la preuve indiscutable que le sourd-muet de naissance peut être instruit, qu'il est possible de lui enseigner la langue écrite, et même de lui rendre la parole...

« Valentin Haüy réalisa pour les aveugles ce que Michel de l'Epée venait de faire pour les sourds-muets.

« Vint ensuite le tour des idiots, des imbéciles, des déficients intellectuels. Itard et Seguin, des Français comme de l'Epée et Haüy, prouvèrent qu'il est possible, dans cer-

tains cas, d'élever sensiblement le niveau intellectuel de ces malheureux.

« Mais à côté des sourds-muets, des aveugles, des idiots, il est une autre catégorie d'infirmes plus disgraciés encore, si possible, puisqu'à la surdi-mutité des premiers, ils ajoutent la cécité des seconds et parfois la faiblesse intellectuelle des derniers. Ce sont les sourds-muets-aveugles . . .

« L'abbé de l'Epée avait entrevu la possibilité d'instruire les sourds-muets-aveugles en leur appliquant les méthodes qu'il employait avec succès dans l'éducation des sourds-muets. Il écrivait en 1774: « J'offre de tout mon coeur à ma patrie et aux nations voisines de me charger de l'instruction d'un enfant (s'il s'en trouve) qui, étant sourd-muet, serait devenu aveugle à l'âge de deux ou trois ans. Plaise à la miséricorde divine qu'il n'y ait jamais personne sur la terre qui soit éprouvé d'une manière aussi terrible! Mais s'il en est une seule, je souhaite qu'on me l'amène et de pouvoir contribuer par mes soins au grand ouvrage de son salut. »

« La première éducation d'une sourde-muette-aveugle fut celle de la célèbre Américaine Laura Bridgman, née en 1829, et qui fut instruite par le docteur Samuel-G. Howe, de Boston. Mais si beaux qu'aient été les résultats de cette première éducation, ils furent de beaucoup dépassés par celle d'Helen Keller. Qui ne connait, de nom tout au moins, cette étonnante jeune américaine?... Ce que Miss Sullivan et d'autres maîtres dévoués avaient fait pour Helen, les Soeurs de la Sagesse de Larnay l'ont tenté avec plusieurs jeunes sourdes-muettes-aveugles. Bien qu'on ne puisse comparer ces infortunées à la jeune Américaine (Helen), les résultats obtenus sont à ce point

remarquables, qu'ils ont valu à l'institutrice de Marie Heurtin — morte depuis — d'obtenir un prix Montyon. »[2]

Toutes les découvertes avaient-elles été faites dans le domaine de cette classe d'infortunés ? Tant s'en faut. Ceux qui étaient déjà instruits avaient, dès les débuts, donné des signes indéniables d'une intelligence plus ou moins grande. Leur éducation avait été commencée dans leur jeune âge et ils avaient une bonne constitution, de la résistance. En un mot, quelque grandes que fussent leurs infirmités, on savait au juste où elles s'arrêtaient.

Mais il y avait, il y a encore certains malheureux qui semblent réunir en eux toutes les infortunes à la fois : ce sont ceux que leurs infirmités, une santé débile et la négligence ou l'ignorance de leur entourage condamnent à une torpeur physique et mentale voisine de l'idiotie, et qui en a toutes les apparences. Il s'agissait cette fois de prouver que, dans de nombreux cas peut-être, ces apparences sont aussi trompeuses qu'elles sont lamentables. Il fallait démontrer que ces misérables troncs humains à moitié pétrifiés, une fois transplantés dans un terrain propice, reverdiraient avec la sève montante, pour porter enfin des fleurs et des fruits au soleil revivifiant d'une éducation très spéciale.

Mais « l'esprit humain est lent et rebelle. Nous sommes encore de la race des Sicambres ». Et pour parvenir à imposer au monde médical et pédagogique des principes d'une telle nouveauté, il fallait faire encore un miracle. Ce nouveau miracle, il fut accompli, — cette fois, au Canada, — par une humble Soeur de la Providence.

---

[2] Edouard Drouot, dans *La Revue Hebdomadaire*, 6 oct. 1917.

Tout explorateur en pays inconnu, avant de s'y aventurer, scrute les cartes dressées par ceux qui ont exploré les terres avoisinantes; ainsi les grandes lignes tracées par l'abbé de l'Epée et Valentin Haüy avaient guidé les premiers pas du Docteur Howe, de Miss Sullivan et de la Soeur Marguerite, les mettant en état d'aller de l'avant dans l'éducation si spécialisée des êtres dépourvus de plusieurs sens. A son tour, la Soeur *Angélique-Marie* devait prendre connaissance de toutes leurs découvertes avant de pousser plus loin ses explorations, pour s'aventurer vers ce pôle où tout aimant vacille, où il n'y a plus de points cardinaux: c'est la *terra incognita* entre toutes, l'âme d'un être chétif, sourd, muet, aveugle, *et qui a tout à fait l'air d'être idiot.*

Elle devait non-seulement s'aventurer sur ce terrain extrêmement difficile, mais en rapporter la preuve qu'il y a là de pauvres créatures d'apparence végétative, semblant posséder tout au plus l'instinct et non pas la pensée; montrer que ces créatures sont en réalité douées d'une intelligence normale, une intelligence ligotée par leurs infirmités seules; que ces âmes ne demandent qu'à se servir de leurs ailes, mais qu'elles mourront étouffées dans leur chrysalide si on ne la brise pour eux.

Ces cas infiniment tristes sont — Dieu merci! — assez rares, [3] et il semble bien que chacun d'eux doive être en quelque sorte *sui generis.* Il s'ensuit que l'éducation de tels êtres, pour qu'elle soit menée à bien, exige des métho-

---

[3] J'ai cependant connaissance d'une soixantaine de cas de sourds-aveugles, dispersés dans les Etats américains et les différentes provinces du Canada. Sur ce nombre, quelques-uns furent d'abord considérés comme idiots. — A consulter là-dessus : *Les Sourds-Aveugles en Amérique* (en préparation).

des toutes nouvelles, ou des méthodes déjà connues mais appliquées d'une manière ingénieuse et neuve. Au demeurant, tous ces cas ne donneraient pas les mêmes résultats puisqu'il faut, dans chacun d'eux, prendre en considération l'hérédité du sujet, le milieu où il a vécu, son caractère, sa santé, et, souvent aussi, le nombre d'années qu'il a passées dans l'abandon. Encore plus faut-il compter non seulement sur la science pédagogique, mais surtout sur l'intuition, la sympathie, la pénétration, la persévérance et l'absolu dévouement des professeurs. Toutes ces qualités se rencontrèrent admirablement chez ceux qui osèrent entreprendre l'éducation de la pauvre Ludivine Lachance: la Soeur *Angélique-Marie*, des Soeurs de la Charité de la Providence, et son guide et supérieur, l'abbé Alphonse Deschamps, aumônier pendant plus de vingt ans de l'Institution des Sourdes-muettes de Montréal, et élevé depuis à la dignité d'évêque auxiliaire de la métropole canadienne.

Afin de mieux comprendre ce qu'eurent à surmonter ces deux éducateurs pour arriver aux fins sublimes qu'ils s'étaient proposées, voyons maintenant ce qu'était cette Ludivine Lachance.



MAISON DES LACHANCE À SAINT-GÉDÉON DE BEAUCE.

CHAPITRE II

LUDIVINE LACHANCE

« Myself my sepulchre, a moving grave. » [1]

(Milton.)

« Before my teachers came, I did not know that I am. I lived in a world that was a no-world. I cannot hope to describe adequately that unconscious yet conscious time of nothingness. » [2]

(Helen Keller.)

L'être dont nous avons entrepris d'écrire la courte mais si émouvante vie s'appelait donc Ludivine Lachance. M. Louis Arnould [3] a relevé ce prénom de *Lachance,* « nom bien canadien », dit-il, « mais qui allait bientôt prendre un air de cruelle ironie . . . » Car en apparence, quelle enfant eut jamais plus mauvaise fortune que celle-ci? Mais à son tour, la religieuse qui devait l'instruire, lisant un jour la vie de sainte Lydvine, écrivit dans son journal que ce nom s'appliquait fort bien à son élève, puis-

---

[1] « Je suis mon propre sépulcre, un tombeau ambulant. » (Milton).

[2] « Avant que ma maîtresse (Miss Sullivan) fît son entrée dans ma vie, j'ignorais que je suis. Je vivais dans un monde qui n'était pas un monde. Il m'est impossible de bien décrire cette période de néant à la fois conscient et inconscient. » (Helen Keller).

[3] Dans une note à la fin de son livre: *Une Ame en prison.*

que Lydvine dérive du mot flamand « leyden », *souffrir,* et qu'en langue germanique il signifie *grande patience.* Ce nom que le pauvre bébé reçut au baptême était donc un nom prophétique.

Pour montrer ce qu'étaient les antécédents de Ludivine, son hérédité un peu chargée et le milieu où elle végéta pendant seize ans, nous ne pourrions mieux faire que de citer ici une page d'un excellent article écrit par M. Emile Bruchési : [4]

« Ludivine Lachance est née en février 1895 à Saint-Gédéon, petit village perdu au fond de la Beauce, tout près de la frontière qui sépare le Canada d'avec le Maine. On s'y rend par Lévis, d'où le chemin de fer nous conduit jusqu'à Saint-Georges. De là, il reste à parcourir une trentaine de milles en voiture, par des routes souvent impraticables.

« C'est un pays de colonisation. L'historique en quelques mots de la fondation de ces petits villages expliquera peut-être un peu l'origine de ce cas de misère physique.

« Il y a 60 ou 75 ans, quand nos compatriotes se mirent à émigrer vers les Etats-Unis, il s'en trouva parmi eux qui s'attardèrent le long de la route, et soit remords de quitter le beau ciel de la patrie qu'ils ne reverraient peut-être plus, soit enivrés par la senteur des bois qu'ils traversaient, piquèrent là leur bâton de voyage et bâtirent leurs « log-houses » dans les plaines fertiles de la Beauce.

« Ces Canadiens voyageaient parfois par groupes de familles entières. Et quand on s'arrêtait ainsi au milieu de la route, c'étaient deux ou trois familles qui se choisis-

---

[4] Ecrit pour *La Bonne parole,* de Montréal, janvier, 1914.

saient un nouveau domicile à proximité les unes des autres. Souvent les membres d'une même famille, les deux frères, par exemple, décidaient d'unir leurs efforts et de défricher ensemble un même lopin de terre. Bientôt ces familles éparses faisaient souche. Les enfants grandissaient; éloignés de tout centre, de tout autre village, les « connaissances » étaient rares pour eux. Les mariages se firent consanguins, très souvent entre cousins-germains. Et c'est ainsi qu'en étudiant l'arbre généalogique de Ludivine Lachance, on constate que les arrière-grands-parents paternels et maternels étaient très-proches parents. Et cette double parenté vient, sans interruption, atteindre la génération d'aujourd'hui, à laquelle appartient notre héroïne. »

« L'existence des Lachance ressemblait à celle des habitants de certaines régions du sud des Etats-Unis, notamment dans les montagnes du Kentucky. Là vivent des Américains de vieille souche, se mariant seulement entre eux, murés depuis des générations dans leurs étroites vallées, loin de toute civilisation, privés d'écoles, ayant pour gites de misérables cabanes et pour tout patrimoine quelques arpents de terre peu propre à la culture. Il y a quelques années à peine, la pauvreté, l'ignorance et la maladie se trouvaient dans presque tous les foyers. »

« Ceux qui n'ajoutent aucune foi à la nocivité des mariages consanguins trouveraient ici matière à réflexion.

« Sans doute, théoriquement parlant, il n'y a pas de tare héréditaire, il n'y a pas lieu de discuter. . . Mais, dans la pratique habituelle,la consanguinité transmet les caractères les plus fixes et notamment la pathologie individuelle qu'elle double ainsi en quelque sorte. Les *sourds-*

muets semblent être les produits les plus fréquents de ces unions.

« Quand elle naquit, Ludivine était une enfant bien conformée; mais elle portait en elle une prédisposition qui devait bientôt s'affirmer. A la première maladie — un de ces maux communs à l'enfance — la pauvrette fut terrassée. Les organes les plus faibles devinrent des dépositaires de reliquats funestes. »

Ce fut entre l'âge de deux et trois ans que Ludivine perdit la vue et l'ouïe, des suites d'une méningite. L'enfant parla encore quelque temps, puis, n'entendant plus sa propre voix, surtout n'entendant plus aucune réponse à son babil enfantin, elle cessa ses inutiles efforts et bientôt devint complètement muette.

« Pour elle allait commencer une existence souverainement pénible. Ses parents, désespérés du malheur qui s'abattait sur eux, entourèrent des plus grands soins le pauvre bébé. Peu à peu, l'enfant grandit... la surveillance et la garde devinrent plus difficiles... La petite courait partout, risquait de se blesser: il fallut l'enfermer ... dans une chambre noire de quelques pieds carrés, aménagée au fond de la cuisine. Aucune ouverture ne laissait pénétrer l'air pur du dehors; seules les planches mal jointes de la cloison extérieure permettaient le renouvellement très lent de l'atmosphère. Et l'hiver comme l'été, la pauvre enfant collait sa bouche aux interstices des planches et aspirait à larges traits le souffle de la bise.

« Dans ce petit réduit, pas de meubles: la fillette n'en veut pas. Une chaise lui fut donnée: elle la brisa. Une table eut le même sort. Seul un petit lit a trouvé grâce. »

Et des années se passèrent ainsi, puis d'autres années, d'autres encore!... Personne ne s'occupe de Ludivine. Sa mère est à la cuisine ou aux champs, son père au loin sur sa terre ou dans les bois. Ludivine est fille unique et n'a qu'un seul frère plus jeune qu'elle. Il est bien né aux Lachance une demi-douzaine d'autres enfants, mais ils sont tous morts en bas âge.

Evidemment, il faudrait quelqu'un pour tenir compagnie à Ludivine, la soigner, la servir: mais dans ce ménage de très pauvres gens, peinant tout le jour pour gagner le strict nécessaire, on ne peut donner à l'infirme que les soins les plus urgents et les plus sommaires: encore peut-on ne lui donner que ceux qu'elle veut bien recevoir!

Ludivine grandit. Elle a six ans, huit ans, douze ans: et elle occupe toujours la cellule où son corps s'étiole et s'ankylose de plus en plus, privé d'air pur et de soleil vivifiant. Et mentalement, où en est-elle rendue? La raison s'est-elle abîmée sans retour dans cette oubliette ténébreuse et silencieuse, dans cette perpétuelle inaction qui est toute sa vie?

La voici arrivée à sa seizième année. Pour toute adolescente normale, c'est l'âge de l'exubérance, de la gaieté, de la coquetterie; l'âge où l'on entrevoit la fin des études, l'aurore d'une vie toute féminine, la préparation à la mission d'épouse, de mère, de religieuse, le choix d'une carrière; la saison des beaux rêves et des grands désirs; la vie en fleur, enfin.

Et qu'est-ce pour l'infortunée Ludivine? Un état d'hébétude et de sensations purement animales, souvent désa-

gréables et douloureuses ; une solitude complète, une existence comme celle de la taupe ou du ver de terre ! [5]

Mais Ludivine ne connaît pas toute l'étendue de sa misère. Elle est là, dans une espèce de néant :

« Sourde, égrenant toujours, avec le même ennui,
Aujourd'hui dans hier, demain dans aujourd'hui. » [6]

C'est bien pis pour elle : le temps n'a pas de sens, les jours n'ont point de suite. C'est perpétuellement la nuit du présent.

Et, pour enveloppe de sa pauvreté intérieure, Ludivine a une mine repoussante : face blême, chevelure négligée, ongles longs comme des griffes, pieds nus hiver comme été. En toutes saisons elle ne porte qu'un seul vêtement, sorte de sac informe qu'on a toutes les peines du monde à lui changer.

Quelle créature monstrueuse avons-nous donc ici ? Elle se meut, mais avec une raideur d'automate ; elle marche, mais péniblement, sans se tenir droite ; elle dévore ses aliments et les avale tout ronds ; ses cris sont rauques comme ceux d'une bête, et, comme une bête aussi, elle va et vient dans son coin noir et fétide à l'égal d'une tanière.

Entre ses accès de colère nerveuse, elle reste accroupie par terre dans un état à demi léthargique, ou bien elle

---

[5] Ces lignes de Milton sembleraient avoir été écrites pour elle :

« Of man or worn, the vilest here excel me:
They creep, yet see, I dark in light...
....
Within doors or without, still as a fool,
In power of others, never in my own... »
(Samson Agonistes.)

[6] V. Hugo.

dort d'un sommeil pesant, repliée sur elle-même comme une brute.

Si, à la considérer telle qu'elle est, on n'ose affirmer que c'est tout à fait un animal, elle n'a pas non plus l'air d'un être tout à fait humain; on dirait plutôt un morceau de chaos sur lequel n'aurait pas encore passé le souffle de Jéhovah.

Mais ce souffle régénérateur devait bientôt passer sur elle. Ceux que Dieu avait choisis pour mettre dans son âme la clarté, l'expression, la chaleur et le mouvement se préparaient depuis longtemps déjà à leur mission. Bien volontiers, si on les avait laissé faire, ils seraient venus plus tôt vers la malheureuse Ludivine.

Nous avons dit plus haut qu'elle végétait dans la solitude. Mais cela ne veut pas dire qu'on la délaissait: loin de là! Les parents Lachance avaient du coeur et ils aimaient véritablement leur fille infortunée, ainsi qu'ils allaient le prouver par la suite, et aussi longtemps que vivrait Ludivine. Mais, hélas, leur tendresse fut trop longtemps une tendresse ignorante et aveugle!

Ils vivaient, ainsi qu'on l'a vu, dans un hameau primitif et isolé au bord de la forêt, dans une région peu habitée et bien loin de ces villes modernes où l'on trouve la charité et la science se donnant la main pour accueillir et adoucir toutes les infortunes. Et les paysans Lachance, étant illettrés, n'avaient jamais eu l'occasion de lire ce qui se fait maintenant un peu partout pour les êtres déficients et anormaux.

Bien que, dans leur entourage, leur fille passât pour idiote, pas un seul instant les parents ne songèrent à la mettre dans quelque asile d'aliénés. Ils étaient attachés à cette pauvrette, en laquelle ils voyaient encore le beau

gros poupon qui jadis avait promis de devenir une robuste fille sur laquelle leur vieillesse se reposerait un jour . . . La mère Lachance, navrée mais bonne, soignait Ludivine du mieux qu'elle pouvait, tâche d'ailleurs rendue de plus en plus difficile par les crises nerveuses et les colères bestiales de la recluse. Le père souffrait de la voir souffrir, la gâtait de son mieux et, quand il était libre, la sortait de son coin noir pour la prendre dans ses bras où elle aimait se blottir comme un petit chien et se faire bercer. Le jeune frère tenait sa soeur en grande pitié; mais que faire pour elle? Tout au plus lui porter le morceau de sucre, les oeufs ou le lait qu'elle aimait tant: et puis, il allait à l'école, lui . . . Quant aux commères, et aux voisins à dix lieues à la ronde, ils branlaient la tête et plaignaient le ménage Lachance.

A Saint-Gédéon, il n'y avait que le curé chez qui la compassion prît une autre tournure. Le curé Rouleau connaissait, lui, les miracles de la science et de la charité ; et sans être certain que les facultés mentales de la misérable infirme fussent restées intactes, il se disait et il répétait aux parents Lachance qu'il fallait tenter quelque chose pour améliorer la condition de cette enfant. Il avait même appelé sur le triste cas de sa jeune paroissienne l'attention du Chanoine Trépanier, aumônier de l'Institution des Sourdes-Muettes de Montréal. Mais les conseils du vénérable chanoine et les démarches du curé de Saint-Gédéon se heurtèrent au mur infranchissable du refus catégorique des parents de Ludivine.

Il faut dire qu'on était alors à Saint-Gédéon (comme on est encore dans beaucoup d'autres petits coins arriérés) très prévenu contre les couvents et les institutions de toutes sortes, lesquels étaient considérés comme autant de prisons barbares où l'atmosphère serait toujours sé-

vère et lugubre, et la discipline toujours cruelle. Aussi faisait-on, autour des Lachance, grande parade de préjugés, tous plus mal fondés les uns que les autres.

Les choses en restèrent là quelque années. Après la mort du Chanoine Trépanier, l'abbé Deschamps lui succéda. Ce jeune colosse en soutane accepta des mains du vieux chanoine mourant la charge de l'évangélisation des sourdes-muettes. Comme son prédécesseur, il s'y dévoua corps et âme. Dès les premiers étés, sitôt les cours finis à l'Institution de Montréal, il se mettait à battre la campagne à la recherche des nouvelles sourdes-muettes signalées à son attention. C'est ainsi qu'en 1910, il se rendit jusque chez les parents de Ludivine. Mais ce premier voyage à Saint-Gédéon n'eut pas de résultats appréciables. Sans doute, on fut bien obligé, chez les Lachance, de le recevoir et de l'écouter comme on faisait pour M. le Curé, mais pour ce qui était de se fier à tous les dires et les promesses de cet étranger, ah! pour ça, non ! Et quant à se séparer de Ludivine, jamais de la vie!

L'abbé Deschamps retourna à Montréal mais resta en relations avec le curé Rouleau, lequel ne manquait jamais de mettre un bon mot, l'occasion se présentant, en faveur de l'Institution et des Soeurs qui, affirmait-il, feraient sans doute mieux pour Ludivine qu'on ne pouvait faire à Saint-Gédéon. Mais les Lachance n'en persévérèrent pas moins dans leur obstination. Cependant, en juin 1911, le curé Rouleau put écrire à l'aumônier les lignes suivantes:

« Je suis bien heureux de savoir que vous vous occupez encore de ma pauvre petite infirme. J'ai vu le père hier. Il ne m'a pas l'air d'être bien décidé . . . Venez, nous irons les voir. Je crois cependant que votre voyage réussira.

Vous descendrez à Saint-Georges de Beauce, et il y aura là le postillon qui généralement a une bonne voiture. Vous arriverez à Saint-Gédéon vers 6 heures du soir. Donc, cher Monsieur, je vous attends la semaine prochaine... »

Cette lettre combla les voeux de l'aumônier. Il se hâta de refaire le long trajet de Montréal à la Beauce, se promettant bien, coûte que coûte, de réussir cette fois à arracher la misérable Ludivine au néant dans lequel elle achevait de sombrer.

CHAPITRE III

LA « MAISON DE SAINTE PATIENCE »

> « J'aimais l'humanité d'un amour infini,
> J'aurais voulu partout que ma main aplanît
> Les chemins malaisés où la misère humaine
> Sans repos à travers les âges se promène. »
> (Edmond Porcher.)

> « Rien ne m'est plus cher que mes enfants de St-Cyr: j'en aime tout, jusqu'à leur poussière... Je n'aurai nulle peine à être leur servante, pourvu que mes soins leur apprennent à s'en passer. »
> (Mme de Maintenon.)

On affirme qu'il y a autant d'églises à Rome qu'il y a de jours dans l'année, et qu'il n'y en a point deux qui se ressemblent. On pourrait presque en dire autant des couvents de Montréal, si grande est la variété des institutions qu'on y rencontre. Et voilà qui me rend doublement chère cette ville riche et gaie, car il m'a été donné de pénétrer dans un grand nombre de ces admirables couvents qui sont une des principales gloires, une des principales richesses de la métropole du Canada. Toutes les oeuvres d'éducation, de bienfaisance et de miséricorde y sont représentées, et toujours la science y marche de pair avec la charité chrétienne au service de l'humanité.

Un auteur dont le témoignage n'est pas suspect, et qui fut de son vivant grand pontife de la psychologie dans

le monde universitaire américain, écrivait il n'y a pas très longtemps que le Canada est sans contredit le pays où l'on a le plus fait pour ceux que la Grande Guerre a rendus invalides. [1] A mon tour j'ose dire que les institutions canadiennes dédiées aux autres invalides — car la nature aussi a ses *grands blessés* — ont pu enregistrer des progrès notables dans le domaine de la bienfaisance scientifique. Je puis l'affirmer d'autant mieux que j'ai été en mesure de connaître non-seulement ces maisons canadiennes, mais aussi de nombreuses institutions semblables, tant religieuses que laïques, aux Etats-Unis et en Europe.

Parmi les ordres religieux fondés à Montréal, et qui ont essaimé un peu partout dans les deux Amériques, il n'en est point qui ait rendu de plus grands services à l'humanité souffrante que celui des Soeurs de la Providence. Elles sont vraiment de l'admirable lignée des Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul et elles suivent les préceptes du « bon Monsieur Vincent », quant à l'esprit et quant à la lettre. Cet esprit est fait tout entier de bonté pratique, et, comme « l'âme de la charité est tendresse », [2] les *grands blessés* de la vie trouvent dans les maisons qui les adoptent les soins scientifiques qui allègent leurs misères corporelles, et la chaude existence familiale qui console leurs souffrances morales. Et c'est par milliers que les Soeurs de la Providence recueillent ces malheureux, leur prodiguant les soins les plus pénibles avec une inlas-

---

[1] " Of all countries, Canada has, by general consent, done best in the rehabilitation of the wounded. " G. Stanley Hall, *Morale*.

[2] Mgr Baunard.

sable et douce fidélité, voyant en eux « le Dieu qui est toujours présent à ceux qui sont des victimes et des crucifiés comme Lui. » [3]

Voilà donc les femmes pétries de dévouement qui,depuis longtemps déjà,se préparent à recevoir Ludivine Lachance. Et voici le couvent qui doit lui ouvrir ses portes. Entrons-y pour le visiter, en connaître ceux qui l'habitent, ce qu'on y fait, la vie qu'on y mène: en un mot, tout ce qui attend ici la pauvre Ludivine à la veille de sortir de l'oubliette où elle languit depuis seize ans.

Mais, au préalable, qu'il me soit ici permis de dire que tout le personnel de cette maison m'est personnellement aussi connu que ses murs me sont chers et familiers.

Dans son attachant livre sur les aveugles, Maurice de la Sizeranne, lui-même aveugle, a écrit: « Il est déplaisant de se mettre soi-même en scène, mais cependant, lorsqu'on y est amené, le plus simple est encore de monter tout bonnement sur les tréteaux. »... Comme M. de la Sizeranne, il me faudra, moi aussi, me mettre en vedette et, dans ce chapitre, parler d'une manière moins impersonnelle: cela, afin que mes lecteurs, à mesure qu'ils avanceront dans cette biographie de Ludivine Lachance, aient une plus claire vision des choses que je vais rapporter, une plus ample compréhension des obstacles à vaincre dans l'éducation des infirmes en général, et surtout des sourds-muets-aveugles. La parole qui a le plus de poids est celle qui est doublée d'expérience; aussi, ce que je veux raconter est au plus haut point le fruit de mes expériences et de mes observations personnelles.

---

[3] *Ibid.*

Etant encore toute jeune,j'ai partagé pendant plusieurs années la vie des élèves de l'Institution des Sourdes-Muettes; j'ai moi-même grandement profité des méthodes en usage dans cette maison d'éducation. Ma propre infirmité, qui m'apparut en premier lieu comme une chose terrible et impitoyable, fut réellement une clef d'airain qui me fit entrer dans une vie plus large et meilleure que celle qui aurait été la mienne sans cette épreuve initiale. Au surplus, pour moi, l'épreuve fut mitigée: la vue dans mon cas a toujours été parfaite, et la parole est depuis longtemps redevenue normale; il n'y a que l'ouïe qui fasse défaut. Mais les autres sens m'ont suffi. La souffrance d'abord, puis le sentiment de ma déchéance et de mon isolement, et enfin l'effort continuel pour rétablir dans ma vie l'équilibre bouleversé, tout cela m'a ouvert des horizons nouveaux.

Savoir supporter une infirmité majeure est une vocation comme une autre, et, comme toutes les vocations, celle-ci comporte ses grâces d'état. Pour qui sait l'envisager, elle a des compensations magnifiques. C'est alors et alors seulement, semble-t-il, que les futilités de cette terre nous apparaissent dans toute leur insignifiance ; que les grandes vérités viennent prendre le rang qui leur appartient; que la vie intérieure se fait plus riche et plus profonde; que les forces insoupçonnées et latentes dans la nature humaine sont appelées à nous prèter leur ferme concours.

Dans tout l'être ainsi renouvelé, les perceptions deviennent plus aiguës, les sympathies plus grandes, car on acquiert la puissance de mieux lire dans l'âme et le coeur du prochain, dont la manière de voir et de sentir n'a plus pour l'infirme rien d'étranger. Dans la foule des êtres

dont on est entouré, on apprend à distinguer ceux qui portent au front les marques de la couronne d'épines, et on sait que ceux-là sont, de par leurs souffrances mêmes, des êtres ultra-sensibles, fiers, taciturnes, *fermés* avec les indifférents ou la foule des curieux: mais, par contre, expansifs et simples comme des enfants avec les personnes qui ont su gagner leur confiance et leur affection.

Cette confiance, le personnel entier de l'Institution des Sourdes-Muettes a bien voulu me l'accorder depuis longtemps; et, cette affection, que je leur ai toujours rendue, est une des plus précieuses choses dans ma vie déjà riche de belles amitiés. En plus, j'ai l'intime sentiment d'appartenir *à cette famille d'âmes,* d'y appartenir par goût, par choix, par *vocation* même, si l'on veut! Dès lors, étant intimement liée à cette institution et à l'oeuvre qui s'y poursuit, j'estime avoir la compétence d'en parler en connaissance de cause.

Une objection pourrait se poser ici à l'esprit de quelques lecteurs: ne serais-je pas trop intimement liée à ces personnes, à cette maison, à ces choses, pour les voir telles qu'elles sont? On serait en droit de le craindre si j'étais plus jeune, à peine sortie de ce couvent, et si je n'avais pas connu d'autres modes d'éducation, si je ne possédais aucune autre expérience du monde et de la vie. Mais c'est loin d'être le cas. Mes années de petite pensionnaire sont depuis longtemps passées et j'ai fait des stages dans plusieurs autres écoles, avant et après mes fructueuses années à l'Institution de Montréal.

Quant au reste, la variété de mes expériences m'a créé une existence très remplie, pour ne pas dire intense. J'ai non seulement observé les aspects de la vie et de l'éducation moderne au Canada, aux Etats-Unis et dans plu-

sieurs pays de l'Europe, mais, sans vouloir me libérer des saines attaches du foyer — première patrie de toute âme vraiment féminine — la force des circonstances, en déliant ces attaches peu à peu, m'a forcée à me forger une carrière en pleine mêlée. Voilà, ce me semble, de quoi suffire à entretenir en moi un esprit désintéressé et judicieux.

Pour employer une analogie qui n'est point neuve mais qui rend bien ma pensée, je dirai que celui qui regarde une montagne de trop près et celui qui la regarde de trop loin n'ont ni l'un ni l'autre une juste idée de ses proportions. Mais supposons un homme qui a longtemps vécu à l'ombre de cette montagne, qui en connaît bien les assises et qui en a fait l'ascension; s'il s'en éloigne provisoirement pour voir d'autres montagnes, pour contempler les plaines et la mer, il reviendra ensuite au point de départ et mesurera les premiers horizons avec plus de justesse, par comparaison avec ce qu'il a vu ailleurs.

Tout cela étant admis, approchons-nous maintenant de cette institution que j'appelle la « Maison de Sainte-Patience ». Dans l'énorme ville de Montréal, il est peu d'habitants qui ne connaissent au moins de nom l'Institution des Sourdes-Muettes, dont les murs gris se détachent hardiment sur la montée de la rue Saint-Denis; l'Institution, par suite du développement de la ville, se trouve actuellement en plein centre de cette populeuse cité qui l'enserre sans trop la gêner. Les Soeurs de la Providence, femmes pratiques en tout, aiment avoir leurs coudées franches, et, autant que faire se peut, elles entourent leurs maisons d'espaces et de jardins. C'est dire en même temps qu'elles tiennent à faire bénéficier leurs protégées de l'air, du soleil et des fruits de la terre. Aussi, les vastes

corps-de-logis en pierre de taille de notre Institution sont-ils encadrés de grands jardins, de cours de jeux et d'allées plantées d'arbres. Il y a une cinquantaine d'années, nous dit-on, des champs s'étendaient en arrière des murs d'enceinte du couvent, et la rue Saint-Denis finissait un peu plus loin que la maison. Aujourd'hui, cette rue s'allonge à perte de vue et c'est une artère où la vie urbaine bat son plein; les trois autres rues qui bornent le vaste « square » occupé par l'Institution sont bordées de résidences habitées par une classe de gens paisibles; à la belle saison, du haut des balcons qui surplombent nos jardins, ces voisins sympathiques peuvent voir les jeunes élèves prendre leurs ébats dans les cours de récréations, tandis que leurs aînées se promènent dans les allées ombreuses, sous l'oeil des bonnes religieuses qui tricotent ou méditent sous les charmilles.

Un coup d'oeil sur le plan de l'Institution nous montre d'abord trois grands corps de logis; autour de ces constructions centrales, on distingue d'abord d'autres bâtiments qui communiquent avec les premiers par des galeries fermées, et ensuite plusieurs pavillons séparés. Comme il serait utile de connaître la disposition intérieure de cette Institution où Ludivine Lachance devait passer huit ans, nous visiterons un peu la maison et ses dépendances. Le lecteur ne s'y orientera que mieux, à mesure qu'il suivra Ludivine dans ses va-et-vient à travers tous les étages de cet immense castel qui forme un tout bien homogène, malgré un plan très varié.

Poussant la grande porte de l'entrée principale — celle de la rue Saint-Denis — nous pénétrons librement à l'intérieur, car il n'y a que les étrangers qui sonnent ici ! Une portière s'avance à notre rencontre, mais nous

n'avons qu'à lui rendre son sourire et son bonjour et passer outre: nous sommes de la maison. Si vous le voulez, nous pouvons monter et descendre par l'ascenseur. Personnellement, je préfère me promener par les longs corridors et les larges escaliers où je rencontre toujours quelques figures amies, car ces murs abritent une cité en miniature: une cité de sept à huit cents habitants!

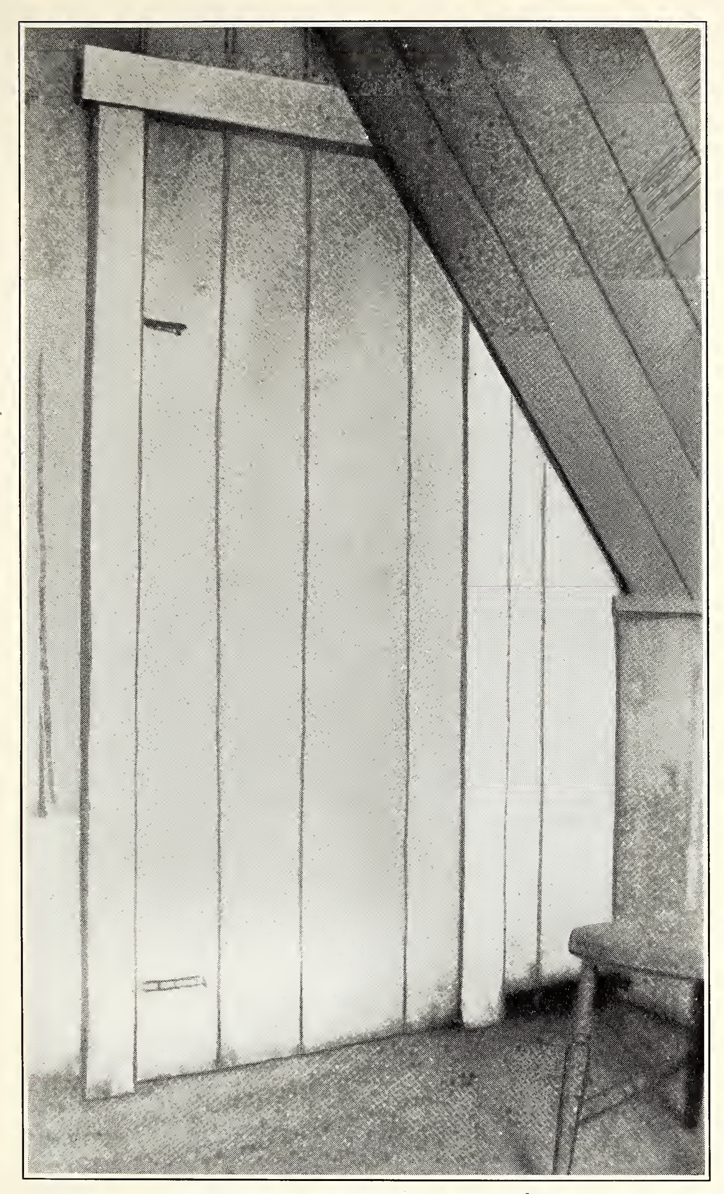
......« Un couvent, c'est un monde!
On y pense, on y rêve, on y prie, on y croit;
La mort n'est que le seuil d'une autre vie; on voit
Passer au long du cloître une forme angélique ;
La cloche vous murmure un chant mélancolique ;
La Vierge vous sourit, le bel Enfant Jésus,
Vous tend ses petits bras de la niche au-dessus. »[4]

Mais cette maison est moins un cloître paisible, voué à l'étude et à la contemplation, qu'une ruche d'abeilles où règne la plus grande activité. Et comme dans une ruche aussi, on y cumule tous les métiers et tout est mené de front avec ordre et ponctualité.

En entrant, après une suite de parloirs des plus simples, après les bureaux d'administration, nous voyons de grandes salles de couture et de métiers; on y fait des broderies de choix, des layettes pour les bébés fortunés de la ville, de belles « catalognes », de la « toile du pays » authentique. Au premier étage, une suite d'appartements reliés à la chapelle indique la demeure des « messieurs prêtres », dont deux sont attachés à la maison en qualité d'aumôniers; les autres visiteurs choisissent ce couvent comme leur pied-à-terre à Montréal, ou comme une retraite de choix quand ils ont besoin de repos. Et leurs beaux deniers vont grossir la caisse des sourdes-muettes.

---

[4] Théophile Gautier.



PORTE DE LA CHAMBRE DE LUDIVINE FERMÉE AU VERROU.

De l'autre côté de la chapelle, il y a deux étages réservés aux « dames pensionnaires ». On y compte bien aussi, en tout temps, quelques vieux messieurs: juges, journalistes et hauts fonctionnaires en retraite, et quelques couples à l'aise, recherchant surtout la tranquillité. Mais ce sont principalement des dames de la vieille société de Montréal — mères, soeurs, tantes des notables de la Province — qui choisissent ce couvent comme une pension idéale pour y vivre paisiblement sur leur déclin.

Aussi est-ce une distinction, une espèce de brevet de noblesse, que d'être installé « chez les Sourdes-Muettes ». Et depuis déjà un demi-siècle, les bonnes Soeurs ont toujours eu plus de demandes d'admission que de chambres disponibles.

Un peu plus loin, nous rencontrons une double rangée de jolis et solides bambins, fils de familles, et doués de toutes leurs facultés: ce sont les élèves — externes — du Jardin de l'Enfance, qui fournissent, eux aussi, une jolie rente à la maison. La nécessité où les religieuses se trouvent d'augmenter les revenus de la maison par tous ces moyens complique singulièrement leur tâche ; mais, en bonnes soeurs de charité, elles se plient à ces exigences, en attendant que l'écrasant budget de la maison puisse s'équilibrer par des moyens plus simples et qui permettront à toutes les Soeurs de se consacrer entièrement et directement aux sourdes-muettes elles-mêmes.

Faire la description détaillée de toute l'Institution allongerait trop ce chapitre; nous nous bornerons donc à noter en passant quelques-unes des pièces les plus importantes. Au dernier étage, voici la salle de réception; cette pièce est surmontée du petit dôme qui domine toute la maison; c'est là que s'étale le théâtre, orné d'une toile de

fond et de décors variés. C'est là aussi que se déroulent les séances et qu'on fête les personnages de marque. Au rez-de-chaussée, face au jardin, une aile est reliée à la maison par des couloirs souterrains. C'est la cuisine centrale. On dirait un laboratoire, et c'en est vraiment un: laboratoire d'où sort trois fois par jour, sans jamais cesser, une nourriture saine, abondante et infiniment variée, selon les besoins de chacun.

Un large escalier nous conduit à la chapelle. Entrons. C'est ici le coeur de la maison. La journée y commence et y finit pour tous.

C'est la plus simple des chapelles. Les murs — coupés par un large jubé — sont lambrissés de blanc du haut en bas; le parquet, les bancs, toutes les boiseries miroitent sous la lumière. Trois autels peints en blanc et or, quelques statues modestes, de la verdure et des fleurs naturelles: voilà tout le luxe de cet oratoire; mentionnons pourtant deux beaux confessionnaux qui valent la peine d'être examinés. Extérieurement, ils ressemblent à tous les confessionnaux qu'on rencontre ailleurs, excepté qu'ils sont plus larges. Mais, à l'intérieur, ils sont illuminés à volonté, et faits d'une manière si ingénieuse que les personnes normales, non moins que les sourdes-muettes, les sourdes-parlantes et les sourdes-aveugles sont également à l'aise pour s'entendre avec le confesseur.

Une porte qui ouvre au bout du corridor, sur un des nombreux balcons de la maison, nous attire un instant et nous invite à regarder la cour des élèves avec ses rangées d'arbres et ses charmilles; mais il ne faut pas nous attarder, car les classes nous attendent: montons-y. La première fois qu'on arrive à cet étage, on a la sensation que le passage s'allonge à n'en plus finir! Il s'étend d'un bout

à l'autre du grand bâtiment et les classes l'occupent en entier, sur sa largeur comme sur sa longueur : nous apercevons une vingtaine de pièces spacieuses, hautes, ayant de nombreuses fenêtres et des portes débouchant sur les galeries. Que d'espace, de lumière, de soleil !

M. de la Sizeranne, déjà cité, a écrit les lignes suivantes sur la disposition des écoles d'aveugles :

« Plus que tout autre, durant son éducation, l'enfant aveugle a besoin de soleil, de grand air, d'exercice. Trop souvent, le développement naturel de son pauvre petit corps a été contrarié par la claustration, cause ou résultat de sa maladie, et plus encore par la sollicitude exagérée des parents moins judicieux que tendres ; ou bien par la négligence involontaire d'une famille que le labeur quotidien absorbe.

« Encore plus que celles des *clairvoyants*, les écoles bien comprises, à l'usage des aveugles, sont disposées de façon à pouvoir être littéralement inondées d'air et de soleil. Elles ont de vastes cours ou jardins pour les récréations ; les classes, les études, les dortoirs, en un mot toutes les salles où vivent les élèves sont percées de larges fenêtres par où, en quelques secondes, peuvent s'introduire des torrents d'oxygène. A cet égard, le luxe est nécessité ; le suffisant serait misère.

« Et quand les grains, les fruits, les animaux peuvent être présentés au naturel, vivants, séchés ou empaillés, rien de mieux, car il importe d'être aussi réaliste que possible. »

Or, tout ce que dit si justement cet auteur au sujet des aveugles s'applique avec une force égale à l'éducation de

tous les déficients, quelle que soit leur infirmité. Nous allons même jusqu'à croire que les enfants normaux bénéficieraient aussi de ce régime et de cette méthode : mais, pour les autres, le *luxe* et le *réalisme* dont parle M. de la Sizeranne sont vraiment indispensables.

Les sourds-muets,en général, passent de longues années à l'école. Souvent aussi, parce que ces écoles sont rares et centralisées, les élèves viennent de fort loin, et comme les parents sont très souvent pauvres, les enfants passent leurs vacances aux institutions qui les reçoivent. La nécessité s'impose donc non seulement de leur donner l'instruction ordinaire, mais aussi de leur créer un foyer où ils se sentent chez eux, où ils trouvent une vie aussi complète que possible, et partant, variée. Il faut également faire leur éducation et, avec les connaissances usuelles, on tâche de leur inculquer les principes de civilité dont aucun être vivant en société aujourd'hui ne saurait se passer : tout cela, en plus de la formation morale, base première de toute véritable éducation. Un semblable programme n'est possible que dans une institution où les élèves logent en permanence un certain nombre d'années, loin des négligences ou des gâteries familiales.

Mais les infirmes, en général, ont le coeur frileux. Il faut qu'autour d'eux, de toutes façons, il fasse beau et tiède. Une fois qu'on les a apprivoisés, un rien les enchante et ils consentent facilement à être heureux. Mais aussi, avec leur sensibilité aiguë, leurs nerfs souvent surexcités, un rien les blesse, un malaise les bouleverse. Or, comme leur développement se ressent de ces *variations barométriques,* leurs éducateurs ont le souci de leur assurer une atmosphère où ils puissent, autant que possible, garder leur équilibre.

Voilà pourquoi les bonnes Soeurs, tout en entourant leurs protégés d'une affection qui passerait pour trop indulgente, s'appliquent également à maintenir autour d'elles un très haut degré de salubrité. Aussi, dans les classes, il n'y a point de rideaux pour *couper* les rayons du soleil; les parquets sont savonnés et lavés à grande eau comme ceux d'un hôpital; les fenêtres, ouvertes constamment pendant la belle saison et plusieurs fois par jour durant les plus grands froids de l'hiver, assurent une suffisante quantité d'oxygène à toutes ces personnes plutôt délicates. Il convient de soigner surtout les élèves qui sont soumises à la « Méthode Orale », méthode qui donne des résultats admirables mais qui est aussi épuisante pour les maîtresses que pour les disciples. Je le sais par expérience, ayant moi-même passé par là!

Un mot sur d'autres détails: les classes ici ressemblent à celles qu'on voit dans les écoles un peu partout, sauf pour quelques accessoires. Par exemple, dans la classe des commençantes, les élèves ne voient pas devant elles un tableau noir ou des cartes murales, mais elles se mirent dans une glace sans aucune coquetterie. Il y a bien un tableau noir de l'autre côté de la classe, mais ici, face aux fenêtres et en pleine lumière est installée une glace capable de réfléchir une vingtaine de personnes à la fois. C'est devant cette glace que les commençantes apprennent à bien former leurs voyelles et leurs consonnes. Et il faut *illustrer* chaque mot enseigné aux élèves, chaque leçon qu'on leur donne, pour éviter qu'elles ne parlent comme des perroquets. Aussi, au centre de cet interminable corridor tout bordé de classes, il y a un musée où les maîtresses vont s'approvisionner selon leurs besoins; elles y conduisent leurs élèves pour leur faire voir et tou-

cher, par exemple, un renard empaillé, un cerf, un corbeau, un faisan; pour leur faire examiner un papillon, un insecte quelconque; ou bien encore du fil, un fleuret de coton ou de ouate, un épi de blé, une barre de fer brut, une poignée de laine vierge, un rondin de bois avec son écorce. Lorsque les élèves sont plus avancées, elles y reviennent faire l'expérience du choc d'une petite batterie électrique, regarder le portrait de quelque personnage historique, examiner le plan d'un continent en relief, d'une ville en miniature, etc.

Ces leçons apprises au musée suppléent, quand il le faut, à celles qui se donnent mieux encore en pleine nature; quant à cette dernière formation, les excellentes éducatrices que sont les Soeurs s'efforcent de la procurer à leurs élèves dans les jardins, à la campagne, dans les parcs, du haut d'un toit ou d'une montagne, dans une usine ou dans la cale d'un navire.

Sur le toit d'une aile assez vaste, il y a une terrasse plate, meublée de quelques sièges de fer, entourée d'un haut et solide garde-fou, et qui sert de promenade en tout temps à celles qui aiment la contemplation, la tranquillité et les bourrasques des quatre vents. Ce toit se prête admirablement aussi aux leçons de géographie. Les élèves apprennent à connaître les quatre points cardinaux; la vue du Saint-Laurent leur donne une idée magnifique des cours d'eau; la forme, la densité et la composition des nuages, des buées, des fumées, des brouillards, deviennent compréhensibles du haut de ce belvédère; la disposition des rues et des monuments publics de la ville, le cours du soleil, de la lune, le panorama stellaire, tout s'explique du haut de cette promenade aérienne.

Maintenant, rentrons au couvent pour faire plus ample

connaissance avec ces religieuses dont l'entier dévouement, le réel talent d'organisation et d'administration rendent possible le fonctionnement méthodique et harmonieux d'une institution comme celle que nous venons de visiter.

Nous n'avons pas l'intention de donner ici l'historique des Soeurs de la Providence ni d'en faire le panégyrique — d'ailleurs, leurs oeuvres parlent pour elles! — Mais comme chaque ville, chaque société, chaque ordre religieux a son caractère propre et ce qu'il est convenu d'appeler *son atmosphère,* l'atmosphère distinctive de toutes les maisons des Soeurs de la Providence est un composé de bon sens pratique et d'activité bien ordonnée, tandis que le caractère général des religieuses elles-mêmes semble s'être imprégné des dernières recommandations de leur Fondatrice[5]: « Humilité, Simplicité, Charité, — Charité! » Modestes, elles le sont toutes, et si remplies de l'amour du prochain que chacune d'elles pourrait redire ces paroles d'Ampère: « Je possèderais tout le bonheur possible, qu'il me manquerait encore le bonheur d'autrui. »

Mais, à nos yeux, la qualité qui les distingue entre toutes est bien cette aimable et trop rare vertu: la parfaite simplicité. Cette simplicité leur confère une dignité sans apprêt et les rend en même temps les plus abordables des femmes. Elles sont cordiales, font les choses rondement et envisagent avec une tranquille aisance les plus déroutants problèmes. Leur spécial génie semble être pour les oeuvres difficiles et rebutantes, comme en font foi quel-

---

[5] La Mère Gamelin.

ques-unes de leurs principales maisons: l'Asile des Aliénés de la Longue-Pointe, l'Hôpital des Incurables et l'Institution des Sourdes-Muettes.

En compagnie de Ludivine Lachance, nous allons vivre, pendant huit ans, la vie de ces femmes dévouées. Notons seulement ici, en passant, qu'avec la prévoyance qui leur est coutumière, les Soeurs s'étaient préparées d'avance à recevoir Ludivine, et cela même dès l'époque où les parents Lachance se cabraient à la seule idée d'envoyer leur enfant à l'Institution.

Voici ce que dit des Soeurs M. Arnould, qui les avait vues à l'oeuvre à Montréal, et puis en France où deux d'entre elles furent envoyées pour faire des études spéciales:

« Les Soeurs de la Providence de Montréal, lorsqu'elles fondèrent leur belle institution de la rue Saint-Denis, eurent l'intelligence de correspondre longuement avec les Soeurs de la Sagesse de Larnay, près de Poitiers (Institutions que visita M. le Chanoine Trépanier)... Et quand je visitai en détail l'institution de Montréal, je me sentis vraiment en pays de connaissance, retrouvant jusqu'aux répétitrices des enfants dans cet ordre de religieuses sourdes-muettes qui fut fondé sur le modèle de l'ordre annexe de Larnay, les religieuses sourdes-muettes des Sept-Douleurs, les deux seuls ordres de ce genre qui existent dans le monde.

« Mais, en dépit des remarquables résultats obtenus avec leurs sourdes-muettes par les éducatrices de Montréal, elles souffraient visiblement d'une inquiétude: il existait une sourde-muette-aveugle dans un coin de la

province de Québec, et elles aspiraient au difficile bonheur de l'éduquer. Deux obstacles s'y opposaient: d'une part, les parents refusaient de se séparer de leur fille, de l'autre, aucune des religieuses ne possédait la méthode d'éducation des sourdes-aveugles.

« Au printemps de l'année 1909, nous vîmes débarquer à Larnay deux soeurs canadiennes de la Providence de Montréal (Soeur Servule et Soeur Ignace-de-Loyola), qui venaient se mettre pour un an à l'école de notre Soeur Sainte-Marguerite.

« Ce que fut cette tendre et animée collaboration de tous les jours..., nous en avons été souvent le témoin. L'on peut affirmer que jamais école normale ne fonctionna avec autant d'activité alerte, de grâce et d'efficacité. » [6]

Donc, lorsque l'abbé Deschamps partit pour Saint-Gédéon, sur l'appel du curé de cette paroisse, les Soeurs étaient prêtes à recevoir Ludivine et elles attendirent avec impatience le premier mot qui devait les appeler à leur tour. Ce mot leur arriva en effet: au bout de quelques jours, une dépêche de l'Aumônier leur disait de venir au plus tôt, les avertissant en même temps qu'elles devraient habiller et préparer la petite misérable pour le difficile trajet de la Beauce à Montréal.

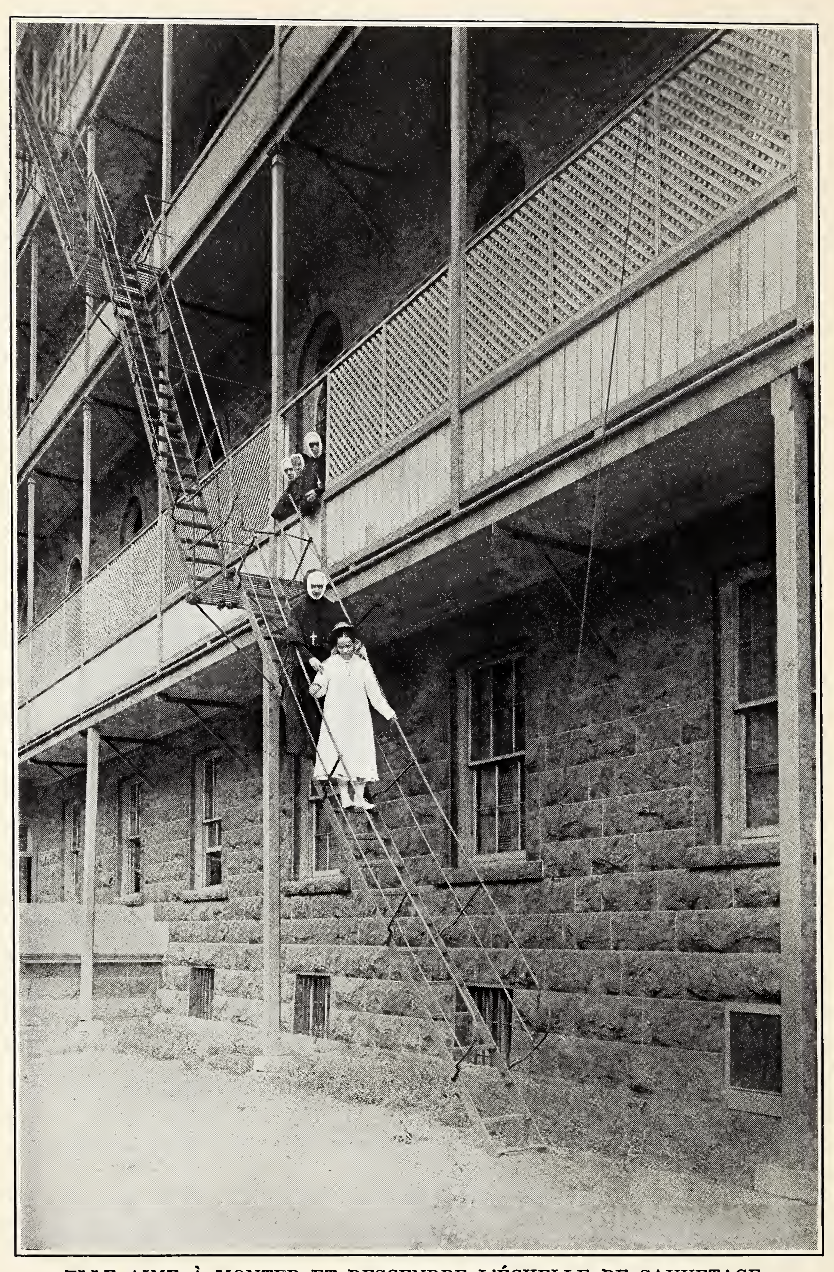
Un peu anxieuses, mais calmes comme toujours et heureuses de ce nouvel apostolat qu'elles avaient tant désiré, les supérieures dépêchèrent vers la Beauce ces

---

[6] Louis Arnould, dans le *Bulletin de l'Académie des Sciences morales et politiques*, compte rendu de la séance du 12 juin 1915.

deux mêmes soeurs qui avaient été en Europe deux ans plus tôt.

Soeur Ignace-de-Loyola et Soeur Servule emplirent leurs sacs de voyage de linge et de jouets pour Ludivine et partirent en hâte pour Saint-Gédéon.



ELLE AIME À MONTER ET DESCENDRE L'ÉCHELLE DE SAUVETAGE

CHAPITRE IV

HORS DE L'OUBLIETTE

« Cette jeune fille n'est pas morte, elle dort. »

(St-Mathieu, IX, 18-26.)

Dans son livre sur Helen Keller, [1] Gerard Harry, écrivain évidemment athée mais suffisamment impartial et respectueux des convictions d'autrui, a dit en parlant des oeuvres de bienfaisance: « A la racine de ces entreprises généreuses on voit généralement la charité des prêtres, que leur vocation destinait à la recherche et au soulagement des plus sombres détresses. » Le cas de Ludivine Lachance est un exemple qui vient à l'appui de cette remarque si juste, et l'on serait en droit de se demander ce que cette malheureuse serait devenue sans la charité persévérante de l'aumônier. Même de loin, avant de l'amener chez nous, il veilla sur elle plusieurs années durant; il fit par deux fois un long et fatigant voyage chez les parents de la misérable infirme, pour réussir enfin à l'arracher au gouffre insondable où elle s'enfonçait de plus en plus; et l'on verra par la suite que sa sollicitude ne devait pas se démentir pendant huit ans, c'est-à-dire jusqu'à la mort de Ludivine.

---

[1] *Le Miracle des Hommes.*

Mais nous n'en sommes pas encore rendus là. Suivons plutôt l'aumônier à Saint-Gédéon, où, dès son arrivée, il se mit à passer une bonne partie de ses journées chez les Lachance,essayant de les décider à lui confier leur enfant, cette créature disgraciée à laquelle il ambitionnait de rendre la dignité humaine. A cette fin, il dut employer tous les moyens, même la menace de faire intervenir les autorités provinciales si les parents s'entêtaient à tenir leur enfant ainsi séquestrée.

Quand les Lachance eurent enfin cédé, et jusqu'à l'arrivée des religieuses qu'il avait appelées, l'abbé Deschamps continua ses visites, renseignant, rassurant les parents sur le genre de vie qui attendait leur enfant à l'institution de Montréal, cherchant aussi la manière d'apprivoiser Ludivine, de l'habituer à sa présence. Que d'heures il passa assis dans la pauvre cuisine, considérant, le menton dans la main, cette énigme vivante qu'il voulait à tout prix déchiffrer. Que de choses l'aumônier roula dans sa tête, que de questions il se posa en face de cet être misérable et abruti derrière une grille de fer!

Des notes que l'aumônier prit alors, nous détachons les lignes suivantes:

« L'enfant semble avoir encore un peu d'intelligence, bien qu'à certains moments elle paraisse absolument morte intellectuellement. Cet amoindrissement d'intelligence viendrait, à n'en pas douter, de son état habituel de réclusion dans une chambre noire où elle s'atrophie et s'anémie. Son teint d'ailleurs l'indiquerait. Elle est blême et n'a pas de sang. Ses mains sont froides et moites. Sa chambre n'a pas de fenêtre, d'où senteur particulière et atmosphère peu hygiénique dans laquelle elle vit et sem-

ble à son aise, car elle y retourne volontiers et même s'y réfugie quand elle n'est pas contente.

« La mère dit que sa petite fille est propre, bien qu'il y ait sur ses habits des traces du contraire, mais cela vient de son manque d'éducation. La mère trouve son enfant très morale, et je la crois.

« Le temps de Ludivine se partage entre ses petites courses dans sa chambre ou la cuisine, le repos de son lit, ses accès de joie ou de mauvaise humeur. Elle semble aimer à jouer, mais si le jeu lui déplaît, elle en devient de très vilaine humeur et fait alors entendre des cris. Ne joue pas longtemps... Elle nous reconnaît, le curé et moi, par les boutons sur nos soutanes. Chaque fois que le curé vient, elle cherche des bonbons dans sa poche. Elle reconnaît aussi son père, sa mère, une tante: le père, par la pomme d'Adam et le nez, la mère, par l'abdomen et une bosse à la tête, la tante, par un doigt coupé... Elle prend un clou avec un marteau, l'enfonce avec habileté. Se plaît à prendre de l'argent et à mettre ensemble les pièces de même grandeur, les billets de banque également ensemble. Autrefois, prenait des ciseaux et coupait du papier; échiffait de la laine, mais n'aime plus cela... Semble avoir un certain pressentiment du danger: les parents craignant qu'elle n'allât se jeter dans la rivière (qui passe près de leur maison), son père la conduisit au bord de l'eau; la petite y marcha avec précaution, et dès que son pied toucha l'eau, l'en retira et ne voulut plus avancer. Elle fut un jour au grenier de la maison, et, s'apercevant de la présence d'une personne qui faisait résonner le plancher de ses pas, Ludivine, trouvant une fenêtre, s'engage dans une échelle placée là, descend et se sauve... Elle est malpropre dans son manger, capricieuse dans ses ali-

ments, ne peut souffrir ce qu'elle n'aime pas, le brisant, le renversant, ou le lançant loin d'elle. Elle n'a voulu garder ni chaise, ni table dans sa chambre.

« Se lance quelquefois avec rapidité contre la cloison. Fait entendre un ramage inintelligible. A l'instinct de la défense quand on la taquine. Reste pieds nus et n'endure aucune chaussure. Très curieuse, il lui faut tout toucher. Brise sur ses dents l'oeuf qu'elle veut boire. Aime les bonbons, le beurre, les oeufs, le lait, la viande. Ne recommence généralement pas une chose quand sa mère la tape (ce qui n'arrive presque jamais). Sa mère l'embrasse et elle lui rend la pareille. Se couche presque sur sa maman, la prend par le cou et aime à se faire bercer. Si elle est sortie avec ses parents, est ensuite satisfaite de rentrer dans sa chambre noire.

« Son odorat la guide et l'avertit de la présence des personnes étrangères ; alors elle s'excite, crie, court, rit aux éclats. Elle vient près du grillage et étend la main à travers les barreaux, comme si elle voulait constater si le poêle (dans l'autre chambre) chauffe ou non. Elle déchire les vêtements qu'elle n'aime pas, ne garde que ce qui lui plaît, généralement un seul vêtement d'indienne et quelquefois, pas toujours, des bas ; de chaussures, point.

« Marche mal. Ne peut plier les genoux. Quand le manque d'air l'oppresse, elle va aux planches mal jointes de la cloison et aspire l'air — plus ou moins vicié — de la cuisine. Se tient les deux mains autour de la bouche afin de mieux aspirer. Elle s'est amusée en plaçant la main sur ma poitrine et en *entendant* les vibrations de mes poumons et de ma gorge.

« Se fatigue facilement. Ne s'intéresse à rien long-

temps. Passe une bonne partie de ses jours à dormir, enroulée en boule sur son lit, comme un petit chien. »

Tout cela ne portait pas beaucoup à espérer que les leçons même les plus simples auraient prise sur Ludivine, sauf peut-être où il est dit qu'elle essaie de capter le plus d'air possible en faisant un cornet de ses mains autour de sa bouche; et cette autre note qui montre le plaisir qu'elle a *d'entendre* les vibrations répétées de la voix de l'Aumônier; et ce passage encore où on la voit empiler les pièces de monnaie de même grandeur. Dans ces choses il pouvait y avoir de l'observation raisonnée, alors que les autres manifestations de vie semblaient plutôt animales instinctives.

Certes, l'éducation d'un être humain ne pouvait s'annoncer plus décourageante. Et, si l'aumônier l'envisageait avec résolution, il en comprenait toutes les difficultés; et la déplorable condition physique de l'enfant rendait l'issue de toute tentative d'enseignement plus que problématique.

L'abbé connaissait, par expérience, la somme de savoir et de persévérance nécessaire pour réussir dans l'enseignement des sourds-muets; il avait également pris connaissance de l'histoire des autres sourdes-aveugles rendues à la vie consciente et agissante. Mais il voyait bien aussi que la condition initiale de Ludivine Lachance était infiniment plus lamentable que celle de toutes les autres sourdes-aveugles aux débuts de leur éducation. Chez ces autres infirmes, l'enseignement avait commencé dès leur enfance; elles avaient vécu jusque-là plus ou moins librement, ayant eu leur bonne part d'air, de soleil, d'exercice; leur santé était raisonnablement bonne et la vitalité plus

qu'ordinaire; ajoutons même que, dans cette catégorie moins déshéritée, le corps était sain, l'esprit vivace; il ne leur manquait que deux ou trois sens, deux ou trois instruments qu'il fallait remplacer par l'éducation intensive de ceux qui restaient, comme aussi par l'entraînement de la mémoire et de l'attention. [2]

Mais comment s'y prendre avec la pauvre ébauche d'humanité qu'était Ludivine? Cette âme presque toujours passive et ce corps défaillant pouvaient-ils répondre un jour à l'étincelle qui leur communiquerait l'impulsion agissante et la lumière intérieure? L'abbé avait beau répéter les paroles du Christ devant la fille de Jaïre: « Elle n'est pas morte, elle dort! »... il ne pouvait tout de même s'empêcher de voir que cet assoupissement léthargique qui envahissait le plus souvent l'être qu'il étudiait était parfois bien voisin du coma; et il se demandait anxieusement quelles chances il aurait de l'en retirer.

Comme tous ceux qui se dévouent à l'éducation des infirmes, il avait fait des études psychologiques sérieuses; il connaissait aussi l'influence néfaste de certaines transmissions héréditaires. Or si, chez Ludivine, l'hérédité directe était des plus lamentables — alcoolisme, consanguinité des mariages *en ligne double* depuis plusieurs générations — l'Aumônier espérait que l'hérédité atavique fournirait une mystérieuse force latente, et que cet héritage des plus lointains et des plus robustes ancêtres donnerait à Ludivine la puissance vitale nécessaire à son développement.

Gérard Harry a fort bien dit:

---

[2] Voir à l'Appendice, la note A.

« Du moment où il est avéré que nul être, si disgracié soit-il, ne vient au monde sans l'élément essentiel de sa spiritualité, il n'y a plus à désespérer de ce qui semble *a priori* la matière la plus réfractaire. Les déchets de la nature humaine sont réductibles à presque rien, pourvu qu'on travaille systématiquement au redressement des bourgeons humains les plus mal venus. » [3]

Mais cela présupposait nécessairement chez Ludivine la plénitude des facultés intellectuelles. Et ici, une grosse question se posait: *Ludivine était-elle ou non idiote?* Or, non-seulement la jeune fille passait pour telle parmi tous ceux qui la connaissaient, mais encore elle en avait toutes les apparences: configuration de la face, teint blafard, attitude penchée du corps et de la tête, jambes fléchissantes, poignets sans force, doigts crispés. Ajoutons à cela le balancement habituel, les cris rauques, les périodes alternantes d'irritabilité et d'affaissement. Ces divers symptômes n'étaient guère rassurants. Sans doute, en certains cas, on peut améliorer la condition des idiots, voire leur donner une éducation rudimentaire; mais il est avéré que « la cécité ferme le monde à l'idiot et le rend incurable; et s'il y a surdité, l'idiotie n'offre pas la moindre chance d'amélioration. » [4] C'eût été alors pour Ludivine, sourde, muette, et aveugle, l'arrêt fatal, irrévocable.

Cependant, l'aumônier se refusait à la croire idiote ou imbécile, et plusieurs motifs justifiaient sa conviction que Ludivine pouvait avoir conservé son intelligence à peu près intacte. D'abord, si Ludivine eût été parvenue à

---

[3] *Le Miracle des Hommes.*

[4] Dr Paul Sollier, *Psychologie des Idiots.*

l'âge de raison à l'époque où les infirmités avaient terrassé tout son être, le choc ressenti en aurait été si grand, les souffrances morales si déprimantes que sa raison s'en serait trouvée du coup sérieusement ébranlée; et les longues années de séquestration qui suivirent auraient consommé la ruine totale de ses facultés mentales. Mais l'enfant ayant moins de trois ans lorsqu'elle perdit la vue et l'ouïe, sa raison, peu développée, en avait moins souffert: il y avait donc possibilité qu'elle sommeillât encore au-dedans de ce corps passif, en attendant l'heure du réveil.

D'autre part, et d'après le Dr Sollier, [5] « l'enfant normal a en germes toutes les facultés et le pouvoir de les développer, tandis que l'idiot est un automate qui se meut suivant l'impulsion qu'on lui donne... Rien de ce qui est dans l'idiot n'est normal. Il n'y a pas seulement diminution de la quantité, il y a modification dans la qualité des facultés. » Et Plinel définit l'idiotie comme « l'abolition plus ou moins absolue, soit des fonctions de l'entendement, soit des affections du coeur ». [6]

Mais si « tous les organes, à l'exception du cerveau, peuvent ou sortir lentement de l'économie animale, ou périr en peu de temps sans que les facultés de l'âme subissent aucun changement, il en est tout autrement du cerveau. Tout trouble lent ou soudain de ses fonctions change aussi les aptitudes intellectuelles ». [7]

Chez Ludivine, il semblait y avoir par moments des

---

[5] *Psychologie des Idiots.*

[6] *Ibid.*

[7] Mueller, cité par Taine.



PREMIÈRE VISITE DE TOUTE LA FAMILLE LACHANCE À LUDIVINE — JUIN 1913.

lueurs d'intelligence, des élans d'affection. Par exemple, elle aimait se faire prendre et bercer dans les bras de ses parents et leur faisait quelquefois des caresses. Mais cela ne prouvait pas grand'chose : un petit chat, un petit chien en auraient fait autant. Elle avait l'instinct de la conservation, mais là encore ce n'était peut-être que l'instinct purement animal. Ayant un jour trouvé une bouteille d'eau-de-vie, elle la décacheta pour « s'en jeter dans le corps », selon l'expression pittoresque de sa mère ; puis, en ayant sans doute savouré le piquant et la chaleur, elle cacha la bouteille pour en déguster le contenu à loisir, exactement comme une bête sauvage fait pour la proie qu'elle ne peut dévorer en entier.

Mais d'autres gestes semblaient indiquer chez la fillette la faculté de raisonner. Lorsqu'on lui servait des aliments, on mettait sur son assiette un couteau, une fourchette, une cuiller, bien que, le plus souvent, elle ne se servît que de ses doigts pour manger. Lorsqu'elle était repue, elle remettait l'assiette avec les ustensiles ; mais si elle désirait manger davantage, elle remettait l'assiette seule, gardant dans la main le couteau ou la cuiller. Un autre exemple : elle habitait ordinairement, ainsi qu'on l'a dit, une espèce de cachot construit au fond de la cuisine. Pas de fenêtre dans ce réduit, mais une ouverture grillagée donnait dans la chambre de ses parents. Or, un beau jour, Ludivine avait enlevé puis remis les vis d'un des barreaux de fer de cette ouverture. Cela donnait à supposer chez elle un peu d'intelligence et d'attention soutenue. Et c'est chose établie que les idiots ne raisonnent pas, ne fixent pas leur attention longtemps sur quoi que ce soit.

Somme toute, impossible de conclure, car, pour citer encore, le Dr Sollier :

« On peut faire la psychologie complète de l'homme normal doué de toutes ses facultés, mais l'idiot est un être anormal à des degrés si variables qu'on y reconnaît plusieurs types. C'est une classe d'individus chez laquelle on observe toutes les nuances ; et il est aussi difficile de marquer la caractéristique qui sépare l'idiotie profonde de l'idiotie légère, que celle-ci de l'imbécillité, et celle-ci encore de l'arriération. »

Bien que l'aumônier crût déjà à la possibilité de faire de cet « animal sentant » un « animal réfléchissant », — c'est-à-dire un être humain en possession de son intelligence et de son jugement — il savait que le premier pas dans cette voie était d'arracher l'infirme à l'existence végétative qu'elle menait chez elle, et, une fois rendue à l'institution,de veiller d'abord à lui refaire un peu la santé physique. Après cela, on aviserait !

Ainsi donc, lorsque les deux religieuses de Montréal arrivèrent à Saint-Gédéon, l'aumônier — lui-même obligé de continuer son voyage au loin dans la Province où l'appelaient d'autres petites sourdes-muettes — conseilla aux Soeurs de rester auprès des Lachance le temps qu'il faudrait pour habiller Ludivine et la préparer à faire le trajet jusqu'à Montréal. Il leur recommanda aussi de prendre sur place toutes les notes que leur inspirerait la condition de leur nouvelle élève.

On peut se figurer la consternation des religieuses, quelque préparées qu'elles y fussent, à la vue de l'être repoussant qu'il leur faudrait ramener à Montréal ; mais elles se mirent résolument à l'oeuvre. Les Soeurs de

Saint-Louis de France, enseignant dans les écoles du village, offrirent généreusement l'hospitalité de leur très pauvre maison aux deux missionnaires de la charité. (Ce n'était pas alors le joli couvent propret d'aujourd'hui, mais une *cabane* en bois, d'aspect plus que modeste). Les Soeurs de Montréal acceptèrent avec reconnaissance la table et le toit des bonnes religieuses françaises, cependant que, rendues chez les Lachance de bonne heure tous les jours, elles s'occupaient à confectionner des vêtements pour Ludivine, essayaient de l'apprivoiser un peu et de changer quelques-unes de ses habitudes en prévision du long voyage à faire.

Et que de scènes elles durent affronter! Par exemple, si Ludivine se laissait assez volontiers laver le visage et les mains, elle ne souffrait guère qu'on lui mît le peigne dans les cheveux; et quant à l'habiller tant soit peu décemment, ce fut une grande affaire! Habituée à ne sentir sur elle qu'un unique vêtement qu'on ne lui enlevait que pour le blanchissage, on peut imaginer son impatience en se sentant emmaillotée de sous-vêtements tout nouveaux pour elle, d'une robe avec un semblant de ceinture; ses révoltes lorsqu'on persista à changer son habit de jour pour celui de nuit; son exaspération à sentir ses pieds emprisonnés de chaussures, même pour une heure! Toutes ces choses provoquaient chez Ludivine des scènes de sauvage colère, bientôt suivies d'un affaissement complet ; tant et si bien que les religieuses restèrent à Saint-Gédéon une grande semaine, avant de se risquer à entreprendre le voyage de retour à Montréal avec un être aussi encombrant et aussi difficile à conduire.

Entre temps, elles tinrent un petit journal, ainsi que l'Aumônier leur avait demandé de faire, et de ce journal,

que nous avons sous les yeux, nous extrayons les notes suivantes :

« Ludivine Lachance est devenue sourde-muette et aveugle à la suite d'une méningite cérébrale à l'âge de deux ans. [8] Cécité d'abord, puis surdité. Parla encore quelque temps, puis on la négligea et la mutité suivit. Intelligente avant sa maladie, et encore après, nous a-t-on dit, mais aujourd'hui ?. . .

« Misère de la famille, travail excessif de la mère. Sept autres enfants morts en bas âge. Un frère vivant, plus jeune qu'elle.

« La ferme des Lachance est très pauvre. Jardin peu étendu. Quelques arbres forestiers autour de la maison. Dans la maison, il n'y a aucun confort : le strict nécessaire, la pauvreté extrême.

« Première visite à Ludivine. Elle est couchée. Nous l'observons à travers le grillage placé en arrière du poêle. Elle se lève, marche, crie, gesticule, rit. Nous entrons dans sa chambre, mais impossible d'y rester, l'atmosphère étant nauséabonde. Nous l'amenons à la lumière et lui faisons des caresses qui la laissent assez insensible. Des bonbons et des fruits avivent son « sentiment » assez obtus. Elle prend la poupée apportée pour elle, et dont elle palpe les yeux, puis les siens propres, et les oreilles, les bras, les pieds, pour s'assurer que ce n'est pas un vrai bébé. Elle aime les petits enfants. N'est pas longtemps intéressée. Remet la poupée dans la boîte qu'elle serre

---

[8] Quelques médecins placent l'*idiotie méningitique* parmi les formes d'idiotie reconnues. N'est-il pas possible que, parmi ces cas, il s'en trouve un peu partout qui ne sont idiots qu'en apparence, telle Ludivine ?

sous son lit, puis va la reprendre au bout d'une demi-heure.

« Observations : Forme du crâne normale. Déjettement extérieur de la bouche. Dents mauvaises et irrégulières. Voûte du palais haute. Corps assez bien proportionné. Par moments surexcitation nerveuse, mais activité générale nulle. Ne s'applique à rien. S'épuise vite. Son irritabilité nerveuse se traduit par des cris, des gestes, une joie bruyante, suivie de larmes, puis de repos. Mouvements mécaniques, non spasmodiques. Immobilité assise assez longue, non debout. *L'index et le pouce sont les seuls doigts avec lesquels elle peut prendre quelque chose.*

« A notre seconde visite, elle nous palpe la figure, semble nous reconnaître. Cherche dans nos poches bonbons, orange, banane que nous lui apprenons à peler. Sourit à nos caresses. S'intéresse à un jeu de mosaïque que nous lui avons apporté. Mais son intérêt ne dure que deux ou trois minutes.

« La chambre de Ludivine est très petite. L'espace du lit à la cloison a 4 pieds de largeur pour circuler. Du lit à la porte, même distance. Pas de fenêtre. Un grillage qui ouvre dans la chambre voisine, et une porte ouvrant sur la cuisine.

« Son lit, composé d'une paillasse et de quelques rudes couvertures, lui sert de siège et de table. Elle y dépose une partie de ses aliments et les restes de ses repas.

« Ludivine sort quelquefois avec ses parents et se rend au village en voiture, et au chantier l'hiver. Aux jours ordinaires, reste enfermée dans sa chambre pendant que ses parents travaillent aux champs. Par conséquent, *l'enfant n'a presque aucune connaissance de la nature.*

« Elle ne se rend aucun service ; sa mère la lave, la peigne et l'habille comme une enfant. C'est ainsi qu'elle vit depuis 13 ans, passant ses journées dans l'inaction, assise, poings fermés, se levant de temps en temps pour marcher dans son étroit réduit, puis se rasseyant pour recommencer l'instant d'après. C'est dans cet état que nous l'avons trouvée.

« Sensibilité très prononcée aux joues et à la gorge. Par contre, elle se mord les poignets, les mains, se cogne la tête sans manifester aucune douleur. Respiration normale. Pouls petit et irrégulier. Mémoire sensible assez développée. Se rappelle les personnes, les lieux et les choses qui lui plaisent. Les flexions articulaires sont difficiles. Ni agressive ni cruelle. Goût très prononcé pour les substances sucrées et les liqueurs. Aime les odeurs fortes. Est-elle de mauvaise humeur, ses cris sont alors analogues à ceux de la bête. Mange malproprement. Ne joue pas ni n'imite rien, faute d'éducation. Enfonce volontiers le pouce et l'index dans la chair de quiconque la contrarie. *Son inactivité physique et intellectuelle date d'une dizaine d'années.* Antérieurement, elle s'appliquait à tailler du papier, du linge, etc. Facultés intellectuelles endormies, si elles existent encore, en raison de sa réclusion.

« A notre troisième visite, elle parvient à placer seule les boules en verre de son jeu de mosaïque. Elle nous suit partout, ne veut pas nous quitter ni retourner dans son « bord ». Nous l'amenons dehors et lui faisons toucher un cheval, et aussitôt elle fait le signe de tenir les guides, ce qui jette les parents dans l'admiration, de même que les exercices que nous tâchons de lui faire exécuter. C'est alors qu'ils déclarent être convaincus de notre aptitude à

instruire leur enfant. Ils sont décidés à nous la laisser amener. »

Mais plusieurs jours durent s'écouler encore avant le départ qui fut enfin fixé, huit jours après l'arrivée des Soeurs à Saint-Gédéon. La veille du départ, elles aidèrent les parents à faire les sommaires préparatifs pour le voyage de Ludivine, puis retournèrent au couvent du village. Et Ludivine, déjà attachée à ses maîtresses, ne voulut pas se coucher. Elle les chercha, touchant toutes les personnes présentes chez elle, mais ne s'arrêtant à aucune. Ce ne fut que vers onze heures qu'on parvint à la mettre au lit.

Le lendemain matin, debout dès l'aube de ce jour de fin de juin, nos religieuses recommandèrent ardemment à Dieu ce voyage qu'elles ne pouvaient s'empêcher de redouter. Et chacune d'elles sembla entendre dans son coeur la voix rassurante de Celui qui, de tout temps, a raffermi les conducteurs d'âmes: « Sois fort et prends courage, car c'est toi qui feras entrer les enfants d'Israël dans le pays que je leur ai promis, et je serai avec toi. »

Ayant donc pris congé des religieuses françaises qui les avaient si charitablement hébergées durant toute une semaine, Soeur Ignace et Soeur Servule se rendirent une dernière fois chez les Lachance. Là, elles durent consoler, rassurer les parents, faire toutes sortes de promesses à la mère désolée de voir partir avec des étrangères la fille infirme qu'elle n'avait pas perdue de vue un seul jour depuis seize ans. Enfin, il fallut se séparer et les Soeurs montèrent en voiture avec Ludivine et son père, laissant la mère angoissée, toute en larmes, sur le perron de sa pauvre maison.

Ludivine savait ce que c'était que d'aller en voiture, ayant déjà, ainsi que nous l'avons dit, accompagné ses parents au village et au chantier où, chaque hiver, les Lachance allaient faire leur provision de bois de chauffage. Mais, entre Saint-Gédéon et Saint-Georges de Beauce s'étend une route longue de 25 milles, sur laquelle on dut aller, ce matin-là, cahin-caha pendant plusieurs heures. Si Ludivine eut conscience de la longueur inaccoutumée du trajet, elle resta cependant tranquille, assise près de son père, sentant non loin d'elle ces autres formes humaines auxquelles elle commençait à s'accoutumer.

Lorsqu'ils furent rendus à Saint-Georges, et malgré l'étrangeté de ce qui se passait autour d'elle, Ludivine, aidée de son père, monta dans le train où on l'installa entre ses deux gardiennes. Jean Lachance pressa alors une dernière fois entre ses bras la pauvre fille infirme dont il était forcé de se séparer, et le train s'ébranla. Que dire de l'anxiété de ce père en voyant sa malheureuse enfant s'éloigner du seul milieu qu'elle avait jamais connu? Ce fut le coeur gros de chagrin, pesant d'inquiétude, qu'il regarda le convoi s'en aller sur la voie ferrée qui s'allonge dans la direction de Lévis, deuxième étape du long voyage à Montréal.

Jusqu'ici, Ludivine s'était montrée assez docile et calme, mais il en fut tout autrement dans le train: cédons plutôt la parole à ses compagnons de voyage, lesquelles écrivirent dans leur journal ces lignes qui en disent long:

« Une fois le train en marche, Ludivine nous donna une scène peu banale. Nous eûmes à subir ses coups de pieds, ses coups de griffes (elle avait les ongles longs) et surtout ses cris de bête furieuse. Si bien que le chef de train



LUDIVINE EN CLASSE. — ELLE REPASSE SES LEÇONS POUR M. L'AUMÔNIER ET LES SUPÉRIEURES.

nous fit signifier par un employé que nous avions à choisir entre le wagon-marchandise et le wagon-poste. « Ni l'un ni l'autre », telle fut notre réponse. « Nous avons nos billets de première classe et nous y restons. Mais, à la prochaine station, nous téléphonerons soit au directeur de la compagnie, soit au ministère des chemins de fer (à Québec) pour savoir si on peut mettre un train spécial à notre disposition. » L'effet de ces paroles fut magique. On nous laissa en paix jusqu'à Lévis. Mais Ludivine continua son vacarme jusque-là, c'est-à-dire pendant plusieurs heures encore. Tous les voyageurs vinrent nous offrir leurs sympathies. Plusieurs pleuraient. Nous étions meurtries, et la jeune infirme au paroxysme de l'énervement. »

On voit bien pourquoi les bonnes Soeurs avaient tant redouté ce voyage. Mais d'un autre côté, l'infortunée Ludivine était véritablement ce jour-là un être aux abois. Dans toute sa vie jusqu'ici, elle n'avait jamais ressenti une commotion semblable. Tout autour d'elle, personnes et choses devenaient de plus en plus étranges. Son père même était parti et elle avait beau étendre les bras de tous côtés, absolument rien de ce qu'elle touchait ne lui était familier, hormis les deux religieuses redevenues pour elle, dans ce milieu, des étrangères.

Les êtres voyants peuvent difficilement imaginer l'idée exacte que les aveugles se font du monde qui les entoure. Généralement, on se les figure dans « une immensité noire ».[9] Sans doute, pour eux, les ténèbres sont plus ou moins opaques; mais l'espace ne peut avoir que l'étendue

---

[9] Gérard Harry, dans *Le Miracle des Hommes*.

de leurs expériences, ni plus, ni moins. Ils acquerront l'idée de distance selon qu'ils se seront promenés à pied ou autrement, assez pour faire des comparaisons; l'idée de hauteur leur viendra en gravissant les côtes, en grimpant aux arbres ou sur le toit d'une maison; celle de profondeur en descendant d'où ils sont montés, ou mieux encore, dans quelque mine ou carrière... Pour Ludivine Lachance, il est certain que son monde, jusqu'ici, ne s'était pas étendu très loin, puisqu'elle n'était sortie de l'étroit coffret de sa cellule que pour arpenter l'espace restreint de la cuisine familiale, et qu'elle n'avait jamais fait de plus longue course que celle qui finissait au chantier. Jusqu'à ce jour, ce coin de forêt avait dû être pour Ludivine le bout du monde, la fin de toutes choses, puisque de ce point là, elle était toujours revenue vers la maison paternelle, vers la cuisine et son étroite cellule. Pour elle, rien n'était peuplé que ce que ses mains pouvaient rejoindre; rien n'existait que ce qu'elle avait touché. Au-delà, c'était l'abîme, le néant.

Dès lors, on peut se figurer un peu son émoi, sa terreur, en sentant s'accumuler autour d'elle toutes sortes de forces nouvelles et qu'elle jugeait sans doute hostiles. Et puis le train, cette chose énorme, incompréhensible, implacable, qui allait et allait toujours, bien plus vite que la voiture, pendant des heures et des heures, cette chose qui la secouait sans cesse et dont elle sentait le grondement et les heurts: le train acheva de l'affoler. Elle repoussa les caresses, refusa toute nourriture, et tout le jour sa frénésie alla en augmentant.

« Nous pensions la calmer une fois sur le bateau », disent les Soeurs dans leur Journal, « mais en arrivant à l'embarcadère, sa rage et ses cris redoublèrent ». (C'était

peut-être la peur de l'eau). « Elle fit un tapage tel que les autres passagers en étaient exaspérés. Le capitaine du bateau nous fit dire que nous avions à nous retirer. Certains employés nous offrirent leurs sympathies, les larmes aux yeux, mais nous n'avions guère le temps de nous attendrir sur notre sort. Nous allâmes nous informer de l'heure des trains pour Montréal, mais ceux de Québec étaient partis. Nous repassâmes à Lévis, où le chef de gare nous promit des places sur le train du Grand Tronc le lendemain.

« Mais il fallait trouver un gîte pour la nuit, et comme Ludivine continuait toujours sa scène commencée le matin à Saint-Georges, on nous avertit qu'aucune maison de pension nous ouvrirait ses portes. Nous nous dirigeâmes alors vers l'Hôtel-Dieu de Lévis, où les Soeurs nous accueillirent avec la plus grande cordialité. Il était temps de voir tomber le rideau. La pièce avait été assez longue et assez mouvementée pour nous dégoûter de ce genre de « théâtre ». Encore quelques cris et pleurs au coucher, et ce fut tout. Ludivine s'endormit. »

Cette nuit de repos fut aussi bienfaisante aux nerfs exaspérés de l'infirme qu'à ses gardiennes harassées d'ennuis et de fatigue. Et si, au réveil, elles craignirent de voir les scènes de la veille se renouveler, elles furent agréablement trompées. Soit excès de fatigue soit résignation, Ludivine se montra beaucoup plus docile durant le trajet de cinq heures en chemin de fer, de Québec à Montréal.

Lorsque le train entra en gare à Montréal, on eut tôt fait d'en descendre et de prendre un fiacre pour se rendre au couvent. Ludivine y resta assez tranquille, habituée qu'elle était à l'allure modérée d'une voiture. Mais

quand vint le moment d'en descendre, ce fut une autre scène, et lorsque la porte de l'institution des Sourdes-Muettes s'ouvrit enfin, et toute grande, devant les deux Soeurs et la terrible élève qu'elles amenaient, qu'elles portaient plutôt, ce fut avec des cris et des pleurs que la pauvre Ludivine franchit le seuil de la grande maison où elle devait passer ses seules années heureuses sur terre. Elle y fit son entrée l'après-midi du 28 juin 1911.

Les deux Soeurs, parties du couvent douze jours plus tôt pour aller à Saint-Gédéon de Beauce, réintégrèrent avec soulagement le foyer monacal, qualifiant le voyage de retour comme « deux jours de peines et de misères ». Peines et misères sans doute aussi grandes pour la jeune infirme que pour ses compagnes ; mais peines fécondes en résultats pour l'avenir de la jeune fille et de la maison qui l'accueillait.

CHAPITRE V

LE DON DES LANGUES

« Le mot est nécessaire au progrès de la pensée, non à l'acte de la pensée. »
(Max Muller.)

« Toutes nos langues sont des ouvrages de l'art. »
(Rousseau.)

« With the deaf-blind, as with the deaf, the main problem is the teaching of language. »
(Ann Sullivan Macy.) [1]

Malgré la confusion des langues depuis les jours tristement mémorables de la tour de Babel, le genre humain a cependant conservé un langage primitif et général: le langage des signes naturels.

« Les premiers mouvements de l'homme sont de se mesurer avec tout ce qui l'environne, car la première raison de l'homme est une raison sensitive; c'est elle qui sert de base à la raison intellectuelle. Nos premiers maîtres de philosophie sont nos pieds, nos mains, nos yeux, nos oreilles . . . » [2]

---

[1] « Pour les sourds-aveugles, comme pour les sourds-muets, le plus grand problème est l'enseignement du langage. »

[2] Rousseau, *Emile*.

Selon Taine, la vue, l'ouïe, l'odorat et le goût seraient « quatre langues spéciales, chacune appropriée à un sujet différent, chacune admirable pour exprimer un ordre de faits et un seul ordre de faits. Au contraire, le toucher est une langue générale, appropriée à tous les sujets, mais médiocre pour exprimer les nuances de chaque sujet. Par cette correspondance (des sens), les événements du dedans cadrent avec ceux du dehors, et les sensations, qui sont les éléments de nos idées, se trouvent ajustées aux choses, ce qui permettra plus tard à nos idées d'être conformes aux choses, et partant vraies ». [3]

Mais le verbe mental vient avant le verbe oral, la pensée avant la parole, car « sans idée des choses représentées, les signes représentants ne sont rien. » [4]

Lamartine disait des gestes qu'ils sont les attitudes visibles de l'âme, et ces attitudes s'observent le mieux chez les petits enfants.

« Il est étonnant combien ces physionomies mal formées ont déjà d'expressions: leurs traits changent d'un instant à l'autre avec une inconcevable rapidité; vous y voyez le sourire, et le désir, et l'effroi naître et passer comme autant d'éclairs. Ils ont les muscles de la face plus mobiles que nous ... L'expression des sensations est dans les grimaces, l'expression des sentiments est dans le regard ». [5]

Un savant américain, Garrick Mallery, après avoir fait une étude approfondie du langage mimé des Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord et de la mimique en général, a écrit là-dessus plusieurs articles des plus intéressants.

---

[3] Taine, *De l'Intelligence.*

[4] Rousseau.

[5] Rousseau.

Comme le sujet se rapporte à celui que nous traitons, nous cédons à l'envie de traduire, en les condensant, quelques-unes des pages de M. Mallery:

« Dans le langage des signes, on distingue les gestes du corps, (attitudes, mouvements des bras et des mains), et le jeu des muscles du visage, qu'on appelle expression. L'union de ces expressions et des gestes proprement dits est des plus intimes. Une certaine animation des traits, instinctive ou volontaire, accompagne et accentue les mouvements faits pour servir de signes, tout comme des gestes et des attitudes parlantes accompagnent une forte et instinctive animation des traits. Mais, autant qu'on peut distinguer entre les deux, les expressions du visage reflètent les émotions, alors que les gestes expriment l'action intellectuelle.

« Pour bien comprendre un sujet, il faut en connaître les commencements ... Les gestes des hommes primitifs furent sans doute instinctifs, exprimant leurs émotions; ils ont dû précéder les signes imagés et conventionnels, comme ceux-ci ont probablement précédé le langage parlé.

« Jusqu'en ces derniers temps, on a généralement cru que la pensée n'est guère possible sans la parole; et, l'homme étant supposé avoir eu dès les commencements la faculté de penser, on l'a supposé doué en même temps de la parole, substantiellement comme de nos jours. Mais, on peut se demander s'il y a plus de rapports entre les idées abstraites et les *sons*, lesquels ne sont que des signes de la pensée frappant nos oreilles, qu'il y en a entre ces mêmes idées abstraites et les *signes* imagés ou conventionnels qui s'adressent uniquement à nos yeux.

« La discussion est variée de nos jours par la suggestion de la possibilité que l'homme ait existé, dans les âges

reculés, sans un langage oral. Il est maintenant admis que l'image mentale peut se former sans être liée au son, et que la pensée peut s'exprimer par d'autre moyens que la parole. Et nous aurions moins de raisons de croire que le geste fut imaginé pour remplacer la parole, que de croire que la parole a eu son commencement dans le désir de traduire le geste.

« Les besoins et les émotions des tout jeunes enfants sont exprimés par un très petit nombre de sons et par une grande variété de gestes et d'expressions. Les enfants n'apprennent les mots que peu à peu, selon qu'on les leur enseigne, et ils les apprennent au moyen de gestes qu'on n'a pas besoin de leur enseigner. Longtemps après qu'ils ont appris à parler, les enfants suivront attentivement les gestes et le jeu d'expression de leurs aînés, quand ceux-ci leur adressent la parole, comme s'ils essayaient de pénétrer le sens exact de ce qui leur est dit.

« Les premières notions idéologiques furent simples, concrètes, toutes matérielles. Même aujourd'hui, et en tenant compte de la multiplicité de nos intérêts et de nos habitudes, presque tout ce qui est nécessaire à la vie matérielle peut s'exprimer en pantomime.

« On ne saurait justement affirmer que plus un homme est civilisé, et moins il gesticule; ni dire, par exemple, qu'un français ou un italien, parce que son parler est illustré de gestes comme un livre l'est d'images, est pour cela de moeurs plus primitives qu'un allemand ou un anglais qui parleront les mains dans les poches. Il serait plus exact d'affirmer que l'habitude des gestes ressort plutôt du tempérament de l'individu et du milieu où il a vécu, que de la plus ou moins grande richesse de son vocabulaire. Il est vrai que, très souvent, un homme ayant un



LUDIVINE A ÉTÉ DÉSOBÉISSANTE, SA MAÎTRESSE FAIT MINE DE PLEURER. — LUDIVINE LUI ESSUIE LES YEUX ET LUI DEMANDE PARDON.

riche vocabulaire, sera porté à parler posément et à dédaigner l'aide des gestes; mais dès qu'il sera excité, fût-il le plus flegmatique anglais..., il fera grand usage des mains pour accentuer son verbe.

« Selon la tradition, l'usage des signes remonterait à Dionysius, tyran de Syracuse, qui défendit à ses sujets de se réunir et même de correspondre entre eux, sous peine des punitions les plus sévères. C'est alors que les siciliens adoptèrent un langage de signes qui s'est maintenu jusqu'à nos jours, le langage des gestes étant de beaucoup plus parfait, plus varié en Sicile que partout ailleurs en Europe.

« Platon classe l'art des gestes parmi les qualités du bon citoyen... Et Quintilien en règle minutieusement l'emploi dans l'art oratoire, ses règles étant surtout remarquables pour la disposition des doigts..., cette méthode de disposition digitale étant encore en usage parmi les italiens qui en ont hérité en ligne droite.

« Dans l'antiquité, l'usage de la gesticulation devint encore plus général et plus estimé avec les représentations théâtrales. Sous Æschyle, les gestes au théâtre semblent être arrivés à un haut degré de perfection... De la Grèce, la pantomime fut apportée à Rome où, sous le règne d'Auguste, elle fit les délices de cet empereur et devint tellement en vogue que le peuple romain s'en passionnait et se divisait en plusieurs camps, au sujet du mérite des différentes troupes de pantomimes.

« Lucien raconte que, sous le règne de Néron, le philosophe Démétrius, ayant assisté à une représentation de pantomime, en fut étonné au point de s'écrier: « Non seulement je vois, mais aussi j'entends, car vous me semblez parler de vos mains! » Il pensait là-dessus comme

Quintilien qui a écrit: « Les autres parties du corps assistent l'orateur, mais les mains parlent d'elles-mêmes. Par elles, ne pouvons-nous pas demander, refuser, appeler, renvoyer, supplier, questionner, répondre? Par elles, n'exprimons-nous pas le chagrin, la joie, le dégoût, la terreur, l'admiration, le respect, le repentir? Ne serventelles pas à mesurer la quantité, le nombre et le temps? Et en désignant les endroits, les places, les personnes, ne font-elles pas l'office des pronoms et des adverbes? »...

« On assure qu'en l'an 190 A. D., il y avait à Rome six mille personnes pratiquant l'art de la pantomime et que la popularité de cette forme d'art dramatique dura jusqu'au temps de Charlemagne. Le vénérable Bède (qui vécut de 672 à 735) écrivit un livre sur les gestes et les signes [6] et, mille ans après, le sujet occupait encore les esprits en Angleterre puisque, en 1661, Delgarno publia un livre là-dessus, bientôt suivi d'un second ouvrage sur les sourds-muets. [7]

« En 1832, le chanoine Andrea de Jorio [8] chercha à prouver, ce qu'il semble d'ailleurs avoir fait, que la mimique antique, telle que décrite par les auteurs classiques et telle que nous la voyons encore dans les oeuvres d'art (fresques, bas-reliefs, urnes, etc.) de l'antiquité, est substantiellement la même que celle en usage chez les italiens et surtout les napolitains de nos jours.

« Et n'allons pas croire que cette habitude des gestes et des signes se trouvait et se trouve encore principalement chez les ignorants. Le roi Ferdinand de Naples,

---

[6] *De Loquela per Gestum Digitorum...*

[7] *The Deaf and Dumb Man's Tutor*, publié à Oxford.

[8] *La Mimica degli Antichi investigata nel Gestire Napolitano.*

rentrant dans sa ville après la révolte de 1821, et voyant que la foule assemblée sur son passage était dans un tel délire qu'il ne pouvait en dominer le tumulte de sa voix, se mit alors à débiter un royal discours entièrement par signes, lesquels furent parfaitement compris par son peuple enchanté de cet événement peu banal.

« Cet épisode fait également honneur au roi Ferdinand qui se trouva prêt à faire face à la plus imprévue des circonstances, et à la sagacité de son peuple qui put ainsi le comprendre.

« Et si l'on dit que semblable événement n'eût guère pu se produire en Angleterre, par exemple, la raison n'en est pas uniquement dans la différence de tempérament qui existe entre les races latines et les autres peuples. Il faut se rappeler que les Italiens sont les descendants de ceux qui, dans l'antiquité, s'appliquèrent à développer et perfectionner l'art de la mimique. Mais la raison majeure est qu'en 1821, il y avait en Italie un langage de signes — lequel est encore cultivé et pratiqué de nos jours — alors qu'il a disparu de la Grande Bretagne depuis plusieurs siècles.

« D'autre part, si le langage mimé n'est plus couramment en usage chez la plupart des races civilisées, il n'en est pas pour cela devenu langue morte. Il demeure chez chacun de nous à l'état latent, et dès qu'on se trouve en présence de quelque étranger dont on ignore la langue, cette faculté de converser en signes remonte à la surface.

« Le langage mimé est encore de nos jours en usage chez les peuplades primitives de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. Chez les peaux-rouges de l'Amérique du Nord, il est très pittoresque et complet, et généralement pratiqué dans les grandes cérémonies — notamment chez

les Pieds-Noirs du Nord-Ouest — quoique la langue anglaise, devenue le mode de communication entre les indiens et les blancs comme entre les diverses tribus, rende de moins en moins fréquent cet usage du langage mimé qui finira sans doute par tomber dans l'oubli. Autrefois, un langage de signes était absolument nécessaire dans l'Amérique du Nord, car nulle part ailleurs on ne pouvait trouver une population si peu nombreuse parlant tant de langues différentes, et disséminée sur un aussi vaste territoire. Et puis, cette langue muette était très utile à ces peuplades surtout occupées à la chasse et à la guerre — comme le sont tous les peuples sauvages — chez qui l'approche silencieuse vers le gibier ou l'ennemi était la principale tactique. D'ailleurs, n'est-ce pas la ruse stratégique des chasseurs et des guerriers de tous les temps et de tous les pays?

« Pour ce qui est du langage des sourds-muets, il se compose au début de signes naturels inventés par eux-mêmes ou par ceux qui les entourent, lesquels sont suivis de signes conventionnels en usage un peu partout, d'après les méthodes de l'abbé de l'Epée. Ces signes conventionnels sont en majeure partie des signes naturels qu'on a modifiés, coordonnés.

« Les sourds-muets, après avoir appris les signes conventionnels, apprennent à lire et à écrire, voire à parler une langue quelconque (l'anglais, le français, l'italien). Mais cette *langue étrangère,* ils l'apprennent par le moyen des signes, leur *langue maternelle* pour ainsi dire, la plus primitive de toutes les langues.

« La preuve que ces signes sont un mode de communication général et naturel se trouve dans le fait, vérifié et publié, que plusieurs nègres de l'Afrique, un Chinois, un sauvage de l'Océanie, ayant visité des institutions de

sourds-muets, ont pu y converser par signes avec les élèves, les comprenant et se faisant comprendre d'eux. [9]

Les savants articles de M. Mallery démontrent que les signes forment une langue primordiale, naturelle et flexible. Personnellement, je crois que la bien comprendre, c'est bien concevoir l'ossature même du langage, se bien rendre compte de la texture des idées. Ceux qui n'ont que du dédain pour ce langage primitif et expressif, manquent de discernement; et ceux qui, se trouvant dans la nécessité d'étudier ce langage, disent ne pouvoir l'apprendre, manquent de pénétration. Autrement, ils saisiraient, chez les sourds-muets et les sourds-aveugles, le rapport qui existe entre les idées rudimentaires et les signes naturels, la ressemblance entre ces gestes naturels et le langage plus complet des signes conventionnels, et enfin, ce qui tire à conséquence, l'affinité entre ces signes et la langue écrite ou parlée, laquelle n'est que la parfaite éclosion de la pensée embryonnaire et des gestes naturels ou artificiels.

Les sourds-muets — et à plus forte raison les sourds-aveugles — dont l'éducation n'a pas encore été faite, sont des êtres neufs, inexpérimentés, quelquefois même plus ou moins inconscients: mais ils ne sont pas nécessairement des êtres inférieurs. (Cela, je l'ai déjà dit, et j'aurai l'occasion de le redire). Ils se trouvent corporellement amoindris, mais le plus important d'eux-mêmes, l'esprit, l'âme et le coeur, s'ils sont restés intacts, peuvent réta-

---

[9] *Indian Sign Language*, by Garrick Mallery, First Annual Report, Bureau of American Ethnology, 1879-1880. — Tous les articles de M. Mallery sont à consulter. Ils ont été publiés à des époques diverses, par le Bureau of American Ethnology, Smithsonian Institution, Washington, D. C. Les illustrations peuvent aussi être examinées avec profit.

blir l'équilibre en eux. Sans doute, cela exige une préparation plus ou moins longue, un effort de tous les instants, effort beaucoup plus grand chez eux que chez les enfants normaux en premières années d'études; mais si cette première mise en marche est convenablement conduite, les élèves y acquièrent, malgré leurs infirmités, un aplomb, une impulsion qui assurent leurs progrès ultérieurs.

Toutefois — et ceci est un point important et trop souvent ignoré — plus l'être à instruire est naïf et inculte, plus l'éducateur, au premier abord, doit pouvoir se dépouiller de ses propres habitudes d'agir et de penser, et se mettre en esprit à la place de son élève. Le professeur doué d'assez d'intuition pour saisir les idées rudimentaires de l'élève, pour deviner les véritables mobiles de ses actions, saura bien d'où partir pour le faire monter de degré en degré avec un minimum de heurts et de recommencements. Et de son côté, l'élève fermement appuyé sur le bon sens réfléchi et la clairvoyance du maître, et comprenant à mesure qu'il avance, n'aura pas sa marche entravée par un bagage d'idées embrouillées et de fausses conceptions, bagage qui aurait pour effet de le dégoûter de tout effort mental et d'éteindre sa confiance en lui-même, précieuse source d'énergie qu'il faut à tout prix conserver.

La nécessité s'impose donc de trouver des maîtres et des maîtresses ayant le tempérament et les aptitudes nécessaires à cet enseignement délicat et ardu. Mieux ces éducateurs seront doués, plus ils seront eux-mêmes instruits, et mieux aussi ils réussiront dans ce difficile apostolat.

Madame Ann Sullivan Macy, l'éducatrice d'Helen Keller, et elle-même aussi digne d'admiration que l'élève qui

a si bien profité de ses leçons, a exprimé les pensées ci-après au sujet de l'éducation des sourds-aveugles :

« Les personnes inexpérimentées croient de bonne foi que tout bon éducateur qui se donne la peine d'apprendre l'alphabet manuel est, de ce fait, en mesure de faire la classe aux sourds-muets. Cette opinion est très mal fondée : il faut en apprendre bien davantage, et ceux qui ont fait cet apprentissage ne semblent pas être trop nombreux.

« L'impossibilité où se trouvent les jeunes sourds-aveugles intelligents de se faire comprendre, avant leur éducation, les rend irritables et nerveux. Cela prouve que la volonté de s'exprimer est innée dans la race humaine. Mais notre moyen de conversation, la langue civilisée, est un instrument artificiel dont il faut apprendre à se servir, et à se servir selon les règles, tout comme l'art de jouer du violon.

«L'intelligence de l'enfant sourd-aveugle ne diffère pas essentiellement de celle de l'enfant normal. Le sourd-aveugle a les mêmes instincts, les mêmes désirs, les mêmes impulsions que l'enfant normal ; il possède les mêmes facultés d'imagination et d'invention et il a le même pouvoir de réfléchir sur les sensations reçues. L'entendement obstrué par des sens défectueux est un sujet que les psychologues devraient étudier avec persévérance et méthode, et un bon livre là-dessus serait d'un grand secours aux éducateurs.

« On n'a pas assez signalé l'importance du toucher, qui est pour ainsi dire le sens fondamental. Tout l'épiderme entend et voit ; et non seulement l'épiderme, mais la chair et les os, le corps entier. La vue et l'ouïe ne sont que le toucher spécialisé... Par bien d'autres moyens qui n'ont

pas encore été employés, le sens du toucher est apte à sauver les sourds-aveugles de l'idiotie.

« La première chose à faire avec l'enfant sourd-aveugle est de cultiver chez lui le sens du toucher, afin que ce sens lui transmette des connaissances aussi variées et aussi nombreuses que possible. Pour cela, il faut maintenir chez l'élève l'activité et la curiosité, cependant que le professeur verse le langage (quel qu'il soit) dans l'intelligence alors prête à le recevoir.

« Pour cet enfant, les premières leçons ne doivent pas être semblables à celles qu'un enfant normal reçoit en classe; elles ressembleront plutôt à ce que tout enfant normal apprend *avant* d'aller à l'école. Le maître doit pouvoir se rapetisser, pour le moment, à la taille physique et mentale de son élève et remplacer auprès de lui les compagnons de jeux qu'il devrait avoir. Et la famille et les amis de l'enfant sourd-aveugle devraient savoir l'alphabet manuel (il est simple et facilement appris) et s'en servir à tout propos.

« Pour enseigner quoi que ce soit à l'enfant sourd-aveugle comme à l'enfant normal,il faut d'abord l'intéresser. Ceci est de toute première importance. On ne peut capter longtemps l'attention d'un enfant, même doué de tous ses sens, lequel s'instruit d'abord en s'occupant des choses qui l'intéressent: ses jouets, ses aliments, son chien. A plus forte raison doit-on essayer d'intéresser par divers moyens l'enfant infirme qu'on veut instruire. Du moment qu'il est énervé, il apprend peu ou point. Une certaine discipline est sans doute nécessaire, comme avec un animal sauvage; mais elle est bien différente de la sorte de discipline qu'on inflige parfois à des enfants fatigués, telle par exemple la pratique de leur faire copier

et recopier certaines leçons jusqu'à ce qu'elles soient « parfaitement » apprises. Ces sortes de leçons ne sont bonnes qu'à dégoûter les élèves de tout désir de s'instruire, tandis que les leçons qu'on a su donner en temps et lieu, et de manière à exciter leur intérêt, n'ont jamais besoin d'être « apprises » de cette façon. Et nous professeurs, qui sommes si facilement ennuyés, pouvons-nous blâmer des enfants de montrer leur ennui, leur fatigue, devant des leçons qu'on ne sait pas leur rendre intéressantes ?

« Il faut chez le maître beaucoup d'attention pour éviter les mauvaises méthodes d'enseignement ; mais, il n'a besoin que d'un peu d'imagination pour découvrir de tous côtés des matières propres à donner les leçons qui s'apprennent d'elles-mêmes. Si le professeur a de véritables aptitudes pour ce genre d'enseignement, il saura ce qu'il a d'abord à faire : comprendre l'élève avant toute tentative de se faire comprendre de lui ; ensuite infuser à son élève une langue vivante et agissante comme l'enfant qui veut vivre et qui agit. » [10]

Les principes posés par Mrs Macy sont souverainement raisonnables. De ces principes et de tout ce que nous avons étudié jusqu'ici, nous dégageons les vérités suivantes : les enfants infirmes, quel que soit le degré initial de leur impotence, ont les mêmes droits que les enfants normaux à une éducation qui leur convienne ; cette éducation, dans la grande majorité des cas, ne peut leur être bien donnée que dans les institutions qui leur sont spécialement consacrées ; et enfin, les professeurs et les maîtres-

---

[10] *Education of the Deaf-Blind*, by Ann Sullivan Macy, in Monroe's Cyclopedia of Education.

ses qui se destinent à cet enseignement doivent être particulièrement bien doués et avoir acquis, par de fortes études, la compétence indispensable à la formation de leurs difficiles élèves.

Et maintenant, suivons Ludivine Lachance dans l'institution qui lui a ouvert ses portes, et voyons comment, dirigée par ses vaillants professeurs, elle cessa de végéter et commença à vivre.



LUDIVINE, ÂGÉE DE 19 ANS. — EXERCICES GYMNASTIQUES AVEC APPAREIL. — CES EXERCICES FIRENT UN GRAND BIEN À LUDIVINE QUI, À SON ARRIVÉE, AVAIT LES MEMBRES ANKYLOSÉS.

CHAPITRE VI

PREMIERS PAS

« Plus les commencements sont ingrats, plus l'avenir y réserve de fiers dédommagements. »

(Gérard Harry.)

Si l'on compare les écoles dites de sourds-muets aux différentes autres catégories d'écoles, on n'en trouvera probablement aucune, parmi ces dernières, où la classification des élèves par groupes distincts s'impose aussi rigoureusement, et où cette division soit aussi difficile à faire aux débuts. Car les élèves ne sont sourds et muets qu'à des degrés très variables, et pour que leur éducation se fasse le plus vite et le plus parfaitement possible, il faut d'abord qu'on mesure le degré à peu près exact de leur surdité et de leur mutité. On les classe généralement en deux groupes principaux: les muets et les parlants; mais, dans la pratique, il faut les subdiviser bien davantage. On distingue d'abord les sourds de naissance (qui sont les seuls vrais sourds-muets) et les sourds par accident. On nomme demi-sourds ceux qui peuvent entendre un peu, quelquefois assez pour leur faciliter l'acquisition d'une articulation distincte et l'émission d'une voix plus ou moins naturelle. Il y a pareillement plusieurs sortes de mutisme: le mutisme idiotique, résultat de l'absence totale d'idées; le mutisme par impossibilité centrale de

s'exprimer (aphasie par suite d'une lésion cérébrale) ; le mutisme qui provient de la paralysie des cordes vocales; et enfin, le mutisme qui résulte de la surdité.

On trouve également chez les sourds-muets — comme chez le commun des écoliers — tous les degrés d'intelligence, depuis les élèves de grand talent jusqu'aux arriérés et aux faibles d'esprit. Il s'ensuit que, dans les meilleures institutions, on s'ingénie à bien classer les commençants, pour appliquer ensuite à chaque groupe la méthode qui promet de donner les meilleurs résultats, selon l'état physique et mental des élèves. [1]

Ludivine Lachance avait perdu la vue, l'ouïe et la parole (du moins le peu qu'elle avait appris à parler) à un âge si tendre qu'il fallait opérer avec elle exactement comme si elle eût été sourde, muette et aveugle de naissance, c'est-à-dire cumuler pour elle les méthodes d'enseignement des sourds-muets et des aveugles, à supposer toutefois que son intelligence lui permît d'en bénéficier. L'embarras était donc de savoir si les facultés de l'esprit subsistaient intégrales en elle. Cette vérification exigeait qu'on fît, pendant un temps assez long, un examen minutieux de ses actions et de ses réactions; pour cela, il fallait la confier à quelqu'un qui s'intéressât suffisamment à elle pour lui tenir compagnie presque constamment, de jour comme de nuit.

On se demandera sans doute pourquoi Ludivine ne fut pas confiée soit à Soeur Servule, soit à Soeur Ignace de Loyola, puisque ces deux religieuses s'étaient spécialement préparées à l'éducation des sourdes-muettes-aveugles. Mais la soeur Servule était minée par une maladie

---

1 Voir à l'Appendice la note B.

dont elle devait bientôt mourir; et la Soeur Ignace, ayant la charge générale des classes, ne pouvait consacrer son temps à Ludivine. Plusieurs soeurs se partagèrent donc le soin de la pauvre infirme pendant les premiers jours de sa vie à l'Institution; et, quelques semaines après son entrée, on la confia définitivement à la soeur Angélique-Marie, laquelle s'en était d'ailleurs toujours un peu occupée, l'ayant en grande pitié. Bien que Soeur Angélique s'attendît à diriger une classe de commençantes dès la rentrée en septembre—date où elle eut en effet la charge de 34 élèves — elle accepta avec joie d'entreprendre également l'éducation de Ludivine; dès ce moment, notre nouvelle pensionnaire sentit « une main amie venant au-devant d'elle avec une charité plus grande que toutes les misères ». [2]

Très attachée à Ludivine qu'elle ne perdait presque pas de vue, la soeur n'épargnait rien pour la rendre plus robuste, plus tranquille, plus heureuse. Se permettait-on de dire en présence de Soeur Angélique que Ludivine était idiote, ce mot blessait profondément la religieuse, qui cherchait avec un redoublement d'ardeur à ouvrir l'intelligence de la pauvre infirme. Couchée tard et levée tôt, sa longue journée remplie de devoirs multiples et très ardus, l'éducatrice avait tout juste le temps de réciter les oraisons prescrites par sa règle: il est vrai qu'une soeur de charité prie surtout par ses actes. Mais son oraison intérieure était fréquente, et elle implorait l'Esprit de toute Science et de toute Compréhension d'éclairer la maîtresse autant que l'élève. Et, comme elle devait l'avouer elle-même, « les essais réussissaient presque toujours ».

---

[2] M. P. Le Guichaoa.

Maintenant, de quelle manière l'éducatrice s'y prit-elle pour pénétrer dans la conscience triplement verrouillée de l'infirme? Et qu'était au juste ce domicile intérieur où elle voulait pénétrer?

Henri Lavedan en a fait une description frappante. Cette description a été déjà citée en maints ouvrages, mais elle est si juste et si touchante qu'elle mérite de reparaître souvent dans les annales des sourds-aveugles:

« Avez-vous songé quelquefois à ce que peut être l'état et le destin d'un sourd-muet et aveugle? Entrez dans cette voie souterraine.

« Il est là, immobile, pensif, anéanti, effondré dans le noir épais qui l'entoure . . . le noir qu'il touche et respire, le noir qu'il boit, le noir qu'il mange, le noir qui est l'atmosphère de ses pensées, de son sommeil et de son réveil. Il se partage entre l'hébétude et les transes, ne sachant pas, quand on le guide, où on le mène, et chaque fois qu'on s'en écarte croyant qu'on l'oublie et que jamais plus on ne viendra le chercher. Il n'a que ce corps, . . . que l'on pousse, que l'on arrête, que l'on pose, qu'on lève, qu'on asseoit et que l'on couche. Qui cela, on? . . . Sans doute « d'autres » semblables à lui. Ou alors des êtres d'une espèce supérieure? . . . Et la pensée embryonnaire, surmenée déjà dans les feutres du cerveau par cet effort, ne va pas plus avant. Il se laisse aussitôt recouler dans les abîmes de sa nuit . . . »

Ces lignes décrivent assez bien l'état de Ludivine à son arrivée à Montréal. Mais à ce portrait il faudrait ajouter la description du corps débile, ankylosé, repoussant; de la mine hâve et morne; des membres flasques; de tout

ce qui achevait de donner à la misérable infirme une inquiétante apparence d'idiotie.

« Alors figurez-vous qu'un jour ... la chose à demimorte et à demi-vivante dont je parle croit s'apercevoir ... qu'un des êtres mystérieux qui par instants la remuent ... semble déceler un désir d'exprimer quelque chose ... Aussitôt voilà le captif aux aguets, tremblant, suant d'une inexprimable angoisse. Il tend toutes les forces inertes de sa compréhension ... pour ne rien perdre du signe nouveau que lui fait ce quelqu'un qui cogne exprès aux pierres de sa prison ... Il a deviné, des caves les plus retirées de sa solitude, qu'on lui veut quelque chose. Quoi? Peu importe, cela viendra plus tard ... pour le moment il n'est plus seul, il est *deux*.

« Supposez à présent, pour en finir, que le prisonnier est un pauvre enfant de paysan, à l'état de bête sauvage, criante, hurlante, bavante, ricanante... et que le geôlier est une religieuse, une de ces humbles et saintes filles qui passent ... sur la terre, et vous aurez l'histoire authentique d'hier et d'aujourd'hui ». [3]

Cette histoire s'est parachevée à Montréal, dans la personne de Ludivine Lachance. Afin d'en mieux suivre les péripéties, ouvrons maintenant le journal où, par obéissance, la Soeur Angélique nota, au jour le jour, la marche de cette extraordinaire éducation.

On se rappelle que Ludivine franchit le seuil du couvent le 28 juin, 1911, en proie à une de ses violentes colères. Pour la tranquilliser et pour apaiser la faim qu'elle

---

[3] Extraits d'un article publié dans *L'Illustration* de Paris, en 1910.

devait ressentir, car on était rendu à l'après-midi, elle fut conduite au réfectoire. Là, elle se hâta de toucher à tout ce qu'il y avait sur la table, puis, saisissant avidement le premier mets tombé sous sa main, elle se mit à manger avec une telle gloutonnerie qu'une des soeurs essaya de la modérer. Mais Ludivine résista, cria et finit par enfoncer ses ongles dans les mains de la religieuse.

Elle fut ensuite conduite à la salle de la Communauté, où se trouvaient réunies un bon nombre de religieuses, ainsi que l'Aumônier, revenu de son lointain voyage. Comme il est naturel chez les aveugles, Ludivine voulut d'abord connaître la pièce où elle venait d'entrer pour la première fois; au lieu du coup d'oeil scrutateur que donnent autour d'elles les nouvelles venues douées de la vue, elle fit à sa manière le « voyage autour de la chambre », touchant chaque chose sur son passage, s'arrêtant un moment devant une bibliothèque dont elle essaya d'ouvrir les tiroirs fermés à clef. Puis, s'apercevant que des religieuses avaient fait cercle autour d'elle, Ludivine laissa errer ses mains sur leurs visages et leurs coiffes, sans qu'aucune expression ne vînt animer sa propre figure. Mais, placée devant l'Aumônier et se livrant au même examen, elle eut un sourire subit lorsque ses doigts rencontrèrent la cicatrice qu'il avait au menton. Elle avait sans doute reconnu cet homme en soutane qui lui avait fait tant de visites alors qu'elle était encore chez ses parents, et le premier sourire de sa nouvelle vie fut adressé à ce bienfaiteur.

Voyons maintenant comment se passa la première semaine dans ce milieu si étrange pour elle, dans cette maison si grande et si compliquée. Quand nous saurons comment elle se tira d'affaire, nous verrons mieux où elle en

était mentalement et ce qu'on pouvait en augurer pour son avenir.

Comme Ludivine ne sait ni monter ni descendre les escaliers, il faut qu'elle apprenne cela au plus tôt afin de pouvoir circuler dans la vaste maison, où il n'y a que deux ascenseurs: par conséquent, c'est une de ses premières leçons. Une soeur lui fait prendre la rampe d'un escalier — que sa main crispée ne tient pas très bien — et puis on lui pose les pieds sur les marches, l'un après l'autre. Ludivine s'y prête docilement et semble comprendre tout de suite ce qu'on veut d'elle. Mais le soir, à l'heure du coucher, sa docilité s'est évanouie et c'est une scène terrible au sujet de la robe de nuit, qu'elle ne veut pas mettre. Elle pleure, crie, se débat, s'efforce d'arracher les boutons et de déchirer ce vêtement qui la gêne. Mise au lit malgré ses résistances, elle frappe tous ceux qui tentent d'en approcher et se relève. On la couche de nouveau, et cette fois elle y reste, s'endort et repose paisiblement jusqu'au matin.

29 juin 1911.

« Et sortant du lit, Ludivine explore le dortoir, touche à tout, crie un peu, puis on lui fait sa toilette sans trop de peine. Comme elle ne sait pas se chausser, on lui enseigne à le faire. Elle réussit à mettre le bas et la jarretière du pied gauche, mais n'a pas le même succès pour le pied droit; et n'ayant aucune force dans les mains, elle ne peut non plus mettre ses chaussures. Se laisse laver, peigner, habiller, en riant à chaque vêtement qu'on lui met.

« Le déjeûner renouvelle les scènes du jour précédent.

Elle crie si on lui enlève les mets, rit quand on les lui redonne, tient tout aussi fortement qu'elle peut par crainte qu'on ne lui enlève sa nourriture. Conduite pour la première fois à la salle de récréation des élèves, salle qu'elle explore comme les autres pièces, elle palpe les bancs les uns après les autres, s'asseyant sur chacun, ce qui paraît l'amuser. Placée ensuite sur une chaise berçante, elle s'y plaît et s'y berce longtemps.

« Durant ces premiers jours, on cherche par divers moyens à découvrir le degré d'intelligence de Ludivine. Une soeur la fait monter sur un escabeau de deux marches devant une armoire ouverte. Ludivine palpe tout, prend un voile dans une boîte, l'examine, puis le remet à moitié dans la boîte qu'elle veut refermer; mais ne pouvant y réussir à cause du voile qui est mal placé, elle ouvre de nouveau la boîte, y dispose bien le voile et referme la boîte facilement, puis elle descend de l'escabeau à reculon.

« On sort. Ludivine descend les marches du perron en se tenant à la rampe de la même manière qu'on lui a enseigné hier. Laissée libre dans la cour de jeux, elle la parcourt dans toute son étendue, marchant avec précaution et n'osant pas avancer quand elle rencontre quelque inégalité de terrain. [4]

« On la fait monter dans une balançoire; elle s'y assied, semble aimer à se balancer, mais n'y reste pas longtemps.

---

[4] « Once, in regions void of light I wandered,
And fear led me by the hand;
My feet pressed earthward,
Afraid of pitfalls... »

(*A Chant of Darkness*, Helen Keller.)



Mgr BRUCHÉSI, ARCHEVÊQUE DE MONTRÉAL, REND VISITE À LUDIVINE.

« Elle reste indifférente aux témoignages de sympathie que tous lui donnent. Baisers et caresses ne la font point sourire.

« Ce soir, elle se laisse déshabiller sans faire de résistance. On lui fait prendre un bain. Pour commencer, elle crie et s'agite dans l'eau, mais au bout de quelques minutes elle se calme et même rit aux éclats quand on lui lave la tête. On veut lui faire chausser des pantoufles, mais elle les rejette loin d'elle et se rend pieds nus à son lit, se couche et dort toute la nuit sans faire entendre aucun bruit.

30 juin 1911.

« Ludivine se lève de bonne humeur ce matin, essaie de mettre elle-même ses habits et réussit à mettre ses bas sans trop de difficulté. Après le déjeuner, on lui donne un morceau de savon et on la conduit au lavabo. Elle se savonne les mains et se les frotte longuement en riant aux éclats, elle qui ne pouvait se rendre aucun service avant cette date.

« Au dîner, son professeur lui apprend à sortir son couvert du tiroir de la table et à déplier sa serviette. Au souper, Ludivine met en pratique la leçon de midi au sujet du couvert et de la serviette, et cela d'une manière fort satisfaisante. Elle remet son couvert dans le tiroir après le repas; mais,ayant mis les petites assiettes les premières, elle a ensuite un peu de peine à y mettre les grandes et à fermer son tiroir.

« Elle semble aimer rester au grand air et au soleil; déjà elle paraît plus vigoureuse et son teint est meilleur.

3 juillet 1911.

« Après son lever ce matin, Ludivine mange une orange et se promène dans la cour. La surveillante ayant quelques cerises dans une boîte, au cours de cette même journée, sort sa boîte et donne une cerise à Ludivine qui la mange sans rejeter le noyau. Craignant qu'elle n'ait avalé le noyau, la soeur ne donne pas d'autres cerises à Ludivine qui se met à palper les mains de la religieuse, y trouve la boîte et prend une cerise qu'elle mange comme la première. Ce que voyant, la soeur ouvre la bouche de Ludivine et lui trouve les deux noyaux sous la langue. Elle donne alors la boîte à Ludivine qui mange toutes les cerises, mettant au fur et à mesure les queues et les noyaux dans la boîte.

« A table, lorsqu'elle veut être servie une seconde fois, elle pousse son assiette en retenant les ustensiles; elle attend quelques instants, puis elle palpe légèrement le dedans de l'assiette; s'il n'y a rien, elle la pousse encore. Elle fait de même pour demander à boire.

5 juillet 1911.

« Ludivine fait le tour du jardin en marchant le long de la clôture. Elle a plus d'assurance, car elle franchit tous les obstacles qu'elle rencontre. On lui a également appris à ouvrir et à fermer les robinets. Elle aime à sentir jaillir l'eau du robinet qui coule sur ses mains. Ce soir, elle fait une grande toilette sans résistance. »

Tels furent les débuts de Ludivine à l'Institution. Les conclusions qu'on pouvait en tirer étaient plutôt encoura-

geantes, Ludivine ayant donné des preuves non équivoques que chez elle la volonté était active plutôt que passive. Elle s'était d'ordinaire montrée docile, se pliant assez facilement aux exigences de sa nouvelle vie. Elle avait paru comprendre que les quelques leçons rudimentaires qu'on lui avait inculquées étaient bonnes, ces leçons ayant presque toutes été retenues, ce qui prouvait en plus qu'elle ne manquait pas de mémoire. Ses explorations du jardin et de la cour de jeux marquaient son sentiment de prudence; et ses nuits paisibles faisaient voir qu'elle se sentait en sécurité. Ses petites expériences avec le voile dans l'armoire et les cerises dans la boîte démontraient qu'elle avait de l'ordre et un certain sens des proportions, tandis que son plaisir à se laver et à se baigner montraient un réel penchant pour la propreté. Enfin, ses petites promenades solitaires à droite et à gauche, quand on la laissait faire, laissaient clairement voir qu'elle ne manquait ni d'initiative ni d'indépendance.

Restait encore à savoir si chez elle ces facultés étaient simplement instinctives, et si elle gardait en réserve, dans les casiers de son intelligence, les facultés de *raisonner*, de *juger*, de *combiner*, d'*inventer;* de penser par elle-même, enfin! Les résultats jusqu'ici semblaient plutôt positifs que négatifs, et aux yeux de l'aumônier et de la soeur, Ludivine paraissait éducable. Mais ils voyaient bien aussi que cette éducation devait se faire tout autrement que celle d'un enfant normal, d'un aveugle ou d'un sourd-muet. L'enfant normal voit et entend ce qui se passe autour de lui et il se hâte d'agir en conséquence; il est entraîné par une observation et une imitation de tous les instants. Depuis assez longtemps qu'il peut se souvenir, l'enfant normal s'est familiarisé avec les phénomènes

de la nature : la terre et le ciel, les bois et les champs, les vents, la pluie, la neige, les saisons, les animaux, les insectes, les fleurs et les fruits, les plantes de toutes sortes et l'eau qui coule et qui miroite partout, les mille bruits de la ville ou de la campagne, tout cela est une partie intégrale de sa vie, du moment qu'il vient au monde. Bien constitué, il grandit presque seul, appelé ici et là par la lumière du grand jour, qui éclaire ses ébats et ses explorations incessantes. La réunion de toutes ces choses favorise chez l'enfant normal le développement simultané autant qu'harmonieux des facultés du corps et de l'esprit. Comme le peuplier de la plaine, il monte libre et droit vers le soleil et vers la vie.

Mais Ludivine ressemblait à ces arbres rabougris qu'on rencontre parfois au fond des forêts : arbres qui ne reçoivent de lumière que d'un seul côté et qui, à force de se recourber vers les minces et fugitifs rayons, en restent tout chétifs et tordus.

Et alors qu'un sourd ou un aveugle peut être physiquement normal en toutes autres façons, il n'y avait presque rien de corporellement normal chez Ludivine. Comme il fallait pourtant passer par le corps pour pénétrer jusqu'à l'âme et se servir des sens pour arriver à l'intelligence, ces sens devaient être en état de fonctionner. Or, des trois sens qui lui restaient, l'un était atrophié et l'autre dépravé. Il n'y avait chez elle que le seul sens du goût qui fût resté sain. Bien qu'elle mangeât d'une façon gloutonne, elle avait une préférence marquée pour les mets délicats et elle rejetait avec décision les plats qu'elle n'aimait point. Par contre, l'odorat était dégénéré. Bien qu'aimant l'air pur et frais et le parfum des fleurs, Ludivine cherchait cependant les odeurs fortes, âcres, même nauséa-

bondes. Quant au toucher, qui est le sens important entre tous, il ne pouvait la servir que d'une manière très imparfaite, à cause des mains sans force et des doigts toujours crispés. «La main est le principal organe du tact. La faculté de raccourcir, de plier, de séparer, de joindre les doigts fait prendre à la main des formes différentes. Si cet organe n'était pas aussi mobile et aussi flexible, il nous faudrait beaucoup plus de temps pour acquérir les idées de figure, comme si les bras, par exemple, étaient terminés en poignets . . . »[5]

Or, Ludivine n'avait que cette équivalence en arrivant à l'Institution. Et pour lui faire comprendre et reproduire les signes élémentaires, pour qu'elle parvînt à discerner si les choses qu'elle touchait étaient dures ou molles, résistantes ou élastiques, douces ou rudes, épaisses ou minces, légères ou pesantes, sèches, humides, plastiques, mouvantes, vibrantes, et surtout pour lui permettre de saisir les formes variables et fugitives de l'alphabet manuel, il fallait commencer par lui fortifier et lui assouplir les mains et les doigts, instruments indispensables de sa régénération. C'est ce qu'on s'ingénia à faire, et comme sa santé s'améliorait déjà, on redoubla de soins et d'expédients.

Cet été de 1911 était excessivement chaud. La nuit du 6 juillet, Soeur Angélique, qui avait son lit près de Ludivine au dortoir des élèves, s'aperçut que Ludivine s'était levée et qu'elle se promenait en faisant du bruit. Comme ses cris et ses mouvements nerveux réveillaient les autres personnes autour d'elle, la religieuse tranquillisa Ludivine et la fit recoucher. Mais, presque tous les jours sui-

---

[5] Condillac.

vants pendant cette période de grandes chaleurs, la soeur donna un bain frais à son élève en attendant que celle-ci pût le faire d'elle-même, ce qu'elle devait très vite apprendre, car au premier bain à l'éponge qui lui fut donné, Ludivine se pencha, plongea les mains dans l'eau et témoigna le désir de s'asseoir dans la baignoire, ce qu'elle fit avec un plaisir évident.

Durant ces chaleurs déprimantes, on n'essaya pas de lui enseigner grand'chose. Elle passait la plus grande partie de son temps dehors, au jardin, sous les charmilles, dans les balançoires. Elle s'amusait avec sa poupée qu'elle chaussait et déchaussait maintenant sans trop de peine, ayant meilleur succès avec les pieds de sa poupée qu'avec les siens propres! Tous les jours aussi, elle s'occupait pendant quelques demi-heures à enfiler des perles, à démêler de la laine, à découper du papier: petits exercices qui la tenaient calme, tout en servant à lui assouplir les doigts.

Le 15 juillet, il est noté que Ludivine, en se levant de son repas de midi, a d'elle-même replacé le banc près de sa table. Mais elle semble encore préférer qu'on lui fasse sa toilette, car elle rejette le peigne qu'on lui met entre les mains, puis le reprend et le porte à sa tête mais ne s'en sert pas.

Et le 17 juillet, elle fit sa première course en ville pour aller chez le docteur LeMoyne et, du coup, toute la nouvelle docilité sembla s'évanouir.

Mais aussi, que de commotions la pauvre Ludivine avait eu à subir depuis quelques semaines! Chez les autres sourdes-aveugles, l'initiation à la vie consciente, commencée de très bonne heure, s'était faite dans des

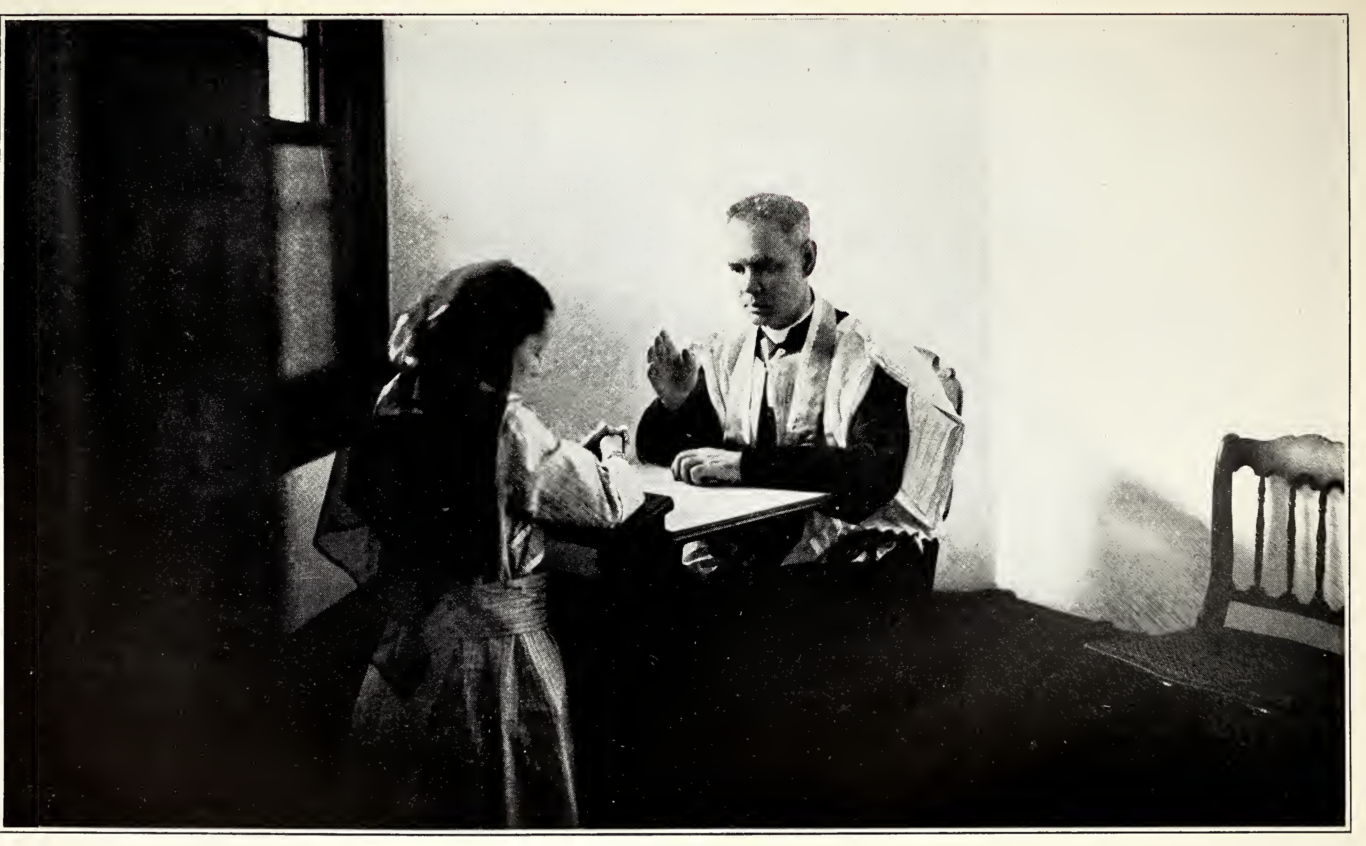
milieux beaucoup plus simples que celui où se trouvait Ludivine. Par exemple, durant les premières années de l'éducation d'Helen Keller, il n'y eut rien de changé dans sa vie sauf que Miss Sullivan vint se joindre à la famille Keller. La petite Helen ne fut ni dérangée dans ses habitudes de vie, ni énervée par des lieux nouveaux pleins de choses inusitées, ni troublée par un contact continuel avec un grand nombre d'étrangers. Laura Bridgman, bien qu'enlevée à son milieu familial, ne fut que transplantée dans une autre famille, celle du docteur Howe où le cercle était restreint et la vie tranquille. Enfin, les sourdes-aveugles instruites à Larnay, bien que placées dans une institution, se trouvèrent dans un établissement beaucoup moins grand et moins compliqué que celui de Montréal.

Ludivine, elle, commença sa vie consciente seulement dans sa dix-septième année; et elle y débuta par une suite presque non-interrompue de secousses nerveuses. Malgré des efforts constants pour la maintenir dans un état de calme, elle se trouva, durant ces premiers temps, dans une agitation presque continuelle, agitation qui l'énervait au plus haut point. Il était urgent de lui éviter les heurts et les excitations inutiles; mais aussi, elle avait grand besoin de surveillance médicale. C'est pourquoi on se décida à la conduire chez le docteur Le Moyne, spécialiste pour les maladies de la tête et de la gorge, homme d'une charité persévérante et depuis longtemps dévoué au soin des sourdes-muettes. Sans doute, on aurait pu faire mander l'homme de l'art ou attendre sa visite accoutumée à l'Institution; mais, comme Ludivine s'était montrée plus docile depuis son arrivée, et comme aussi la température belle et douce, ce jour-là, invitait à la promenade,

on se risqua à se rendre en ville avec elle. Mais à peine arrivée chez le médecin, ce ne furent que larmes, cris rauques, gestes furieux; impossible de la calmer, d'en approcher même! Le docteur Le Moyne en fut si apitoyé qu'il ne put s'empêcher de dire aux deux soeurs qui accompagnaient Ludivine: « Mes pauvres Soeurs, vous ne ferez jamais rien avec *cela!* C'est une petite bête . . . ! » Les religieuses, un peu découragées, rentrèrent à l'Institution avec leur encombrante élève.

Cependant, son professeur poursuivait la tâche imposée. En date du 23 juillet, on lit dans son journal que Ludivine, le soir, étant au lit et ayant besoin de se moucher, se lève et va chercher son mouchoir dans la poche de sa robe, se dérangeant pour appliquer une leçon bien apprise, évidemment. Quelques jours plus tard, la jeune fille s'occupe presque toute la journée à *échiffer* des morceaux de flanelle. « Lorsqu'elle n'a plus d'ouvrage », nous rapporte sa maîtresse, « elle se rend auprès de la première soeur qu'elle peut trouver et lui tend son panier vide jusqu'à ce qu'on l'ait rempli. Elle n'aime pas l'oisiveté. Le travail la rend paisible. »

Une autre fois, descendue au jardin, elle y aspire fortement et avec plaisir l'odeur des fruits mûrs. Elle cueille des pommes et en mange trois, les coupant et en enlevant les pelures avec un canif. Joli progrès pour celle qui jusque-là ne s'était pas servie de couteau et qui avalait habituellement ses mets tels qu'elle les trouvait, sans presque se donner la peine de les mâcher. Enfin, le 29 juillet, un mois presque jour pour jour après son entrée à l'Institution, on note le premier grand succès: « Ludivine fait sa toilette seule! » Succès qui démontre aussi que sa vigueur allait en augmentant, car les bas et les chaussures n'of-



LUDIVINE À CONFESSE.

frent plus un problème insurmontable aux mains qui commencent à la mieux servir. Et puis, elle est moins à charge aux autres car elle apprend à s'acquitter de diverses petites corvées: au dortoir, elle porte elle-même son bassin au lavabo pour le remplir ou le vider avant et après sa toilette; au réfectoire, elle lave et essuie son couvert après chaque repas et puis le range en ordre dans son tiroir.

Toutes ces menues besognes avaient aussi un autre bon côté: celui de tenir l'esprit de Ludivine occupé. Elle se laissait aller moins fréquemmennt aux scènes pénibles dont elle avait eu l'habitude; et quand il lui arrivait d'en faire, c'était par colère et par énervement. Mais si la tristesse et l'ennui ne semblaient pas avoir eu de prise sur elle, Ludivine s'était montrée également indifférente aux caresses et aux marques d'affection. Et voilà qui était un peu inquiétant, car c'est chose reconnue que l'indifférence poussée jusqu'à l'impassibilité est un caractère distinctif de l'idiotie, la preuve d'une absence totale de sentiment. Mais voici que cinq semaines après son entrée à l'Institution — le 8 août, pour dire juste — on s'aperçoit que Ludivine est en proie à quelque grand chagrin et que ses cris et ses pleurs ont une tout autre provenance que la fatigue ou l'impatience. Elle semble abattue, se donne des coups de poing, se mord les mains; elle s'efforce de saisir au passage et de retenir les personnes qu'elle sent aller et venir autour d'elle. On se met à lui prodiguer les caresses, et alors ses pleurs cessent, sa figure morne s'éclaire. Mais il lui faut toujours quelqu'un à ses côtés et, toute cette journée, on ne peut la laisser seule un instant. Ludivine donne donc, ce jour-là, la preuve évidente qu'elle peut ressentir l'ennui, qu'elle n'est pas dénuée d'affection. Rousseau a dit que les enfants, dès qu'ils commencent à parler, pleurent moins. « Sitôt qu'ils

peuvent dire ce qu'ils souffrent avec des paroles, pourquoi le diraient-ils avec des cris, si ce n'est que la douleur est trop vive pour que la parole puisse l'exprimer » ? Il était donc temps d'enseigner à Ludivine les rudiments d'un langage, ne fût-ce que pour donner libre passage à ses sentiments trop longtemps comprimés. Mais pour cela, quel médium employer?

Avec Laura Bridgman, le docteur Howe ne s'était servi que de l'alphabet manuel, méthode un peu lente mais qui avait donné d'excellents résultats. Dans l'éducation de Ragnhild Kaata, commencée en Norvège en 1888 par Elias Hofgaard, l'alphabet manuel n'avait pas été appelé à servir, l'élève comprenant ses leçons en plaçant ses doigts sur les lèvres du professeur. A Larnay, l'éducation des différentes sourdes-aveugles avait débuté par les signes conventionnels, tôt suivis par l'usage de l'alphabet manuel et, dans quelques cas, par la lecture labiale comme chez Ragnhild Kaata. Enfin, chez Helen Keller, toutes les méthodes avaient servi, les unes après les autres: signes conventionnels, alphabet digital, lecture labiale, méthode orale avaient été successivement mis à profit.

La différence entre toutes ces méthodes est moins une différence de principe que d'application et toutes peuvent être menées à bien. Dans chaque nouveau cas, il s'agit surtout de choisir la méthode qui semble la plus appropriée aux capacités de l'élève. Et Ludivine se trouvant dans un état encore plus primitif et infirme que ses autres soeurs d'infortune, il fallait employer avec elle les procédés les plus simples et les plus vite compris.

Les signes conventionnels s'imposaient d'abord, puisque c'est le langage réduit à sa plus simple expression, à ses racines, pour ainsi dire. Ensuite l'alphabet manuel

était tout indiqué, les lettres formées dans la main étant plus faciles à comprendre que les mots saisis au passage sur les lèvres d'une tierce personne.

Depuis son arrivée à Montréal, Ludivine avait appris un petit nombre de signes de première importance, le langage mimé étant excellent pour exprimer les actions, les idées concrètes et générales. Mais pour avoir le mot juste, et aussi pour éviter l'encombrement de la mémoire par un grand nombre de signes ne représentant que de simples noms de choses, son professeur se dit que l'heure était venue d'enseigner à son élève l'alphabet manuel.

Mais l'instruction d'un être sourd et aveugle est avant tout occasionnelle; il fallait donc enseigner les mots à Ludivine selon que ces mots s'imposeraient par les circonstances. Pareillement, comme le sens du toucher chez elle n'était pas encore développé, comme aussi elle se fatiguait vite, sa maîtresse se décida à ne lui faire apprendre d'abord que la première lettre de chaque mot nouveau qu'elle épellerait en entier un peu plus tard.

En date du 11 août, nous lisons dans le journal de son professeur:

« Aujourd'hui, on veut inculquer à Ludivine l'idée que chaque chose a un signe particulier. Ce n'est pas facile. Ludivine étant à table, on lui sert un oeuf et, comme elle aime beaucoup les oeufs, on commence par ce mot en lui dépliant la main pour lui faire la lettre manuelle *O* après qu'elle a palpé l'oeuf; puis on lui redonne l'oeuf qu'on lui enlève encore pour répéter la lettre *O*. Mais l'enfant ne comprend pas ce qu'on veut d'elle, se fâche puis égratigne et mord les mains de sa surveillante.

12 août 1911.

« Les nouvelles tentatives pour enseigner la lettre *O* restent sans succès. Ludivine est mécontente et, pendant tout le temps du déjeûner, ses mains errent sur la table, sans doute cherchant l'oeuf qu'on ne lui a pas donné.

13 août 1911.

««Troisième tentative pour enseigner le signe abrégé d'*oeuf,* et cette fois Ludivine semble comprendre et reproduit la lettre *O,* aidée de sa maîtresse, laquelle lui donne enfin l'oeuf tant désiré depuis trois jours ».

La clef était trouvée.

Ludivine devait avancer plus vite après ce premier pas, ayant apparemment saisi que chaque chose a son signe propre, car le lendemain, 14 août, il est écrit qu'elle a reproduit seule la lettre *O* pour oeuf, et appris la lettre *L* pour lait. Mais bien qu'elle saisisse parfois assez vite ce qu'on exige d'elle, il est difficile de lui faire reproduire correctement les signes et les lettres de l'alphabet manuel, car ses mains n'ont pas encore suffisamment de force et de souplesse et elle tient encore ses doigts repliés vers la paume, comme un enfant nouveau-né. *Elle ne se sert que du pouce et de l'index de chaque main,* et très imparfaitement.

On lui fait prendre journellement beaucoup d'exercice au grand air, ainsi qu'une gymnastique spéciale. Elle monte et descend les escaliers lentement, se tenant à la rampe, porte de petits fardeaux, ouvre et ferme les boîtes, les portes, les armoires, dans les pièces qu'elle habite,

enfile des perles, pelotonne de la laine: choses bien simples mais qu'elle n'avait jamais faites avant l'âge de seize ans! Elle est encore courbée, sa démarche est lourde et ses pieds frappent pesamment la terre. Pour la redresser un peu, on lui fait porter des bretelles sous sa robe; et, chose à remarquer, elle ne résiste pas à cette nouvelle contrainte, elle qui faisait de telles scènes, il y a moins de deux mois, lorsqu'on lui mettait sa première robe et sa première paire de chaussures!

Ce pauvre corps alourdi, ces membres gourds étaient de sérieux obstacles au progrès de Ludivine; aussi ne peut-on s'empêcher de penser, comme Helen Keller, que tous les enfants aveugles devraient être habitués, dès leur plus tendre enfance, à prendre part aux ébats de leurs camarades voyants, sans s'inquiéter outre mesure des heurts ou des chutes possibles, et que d'ailleurs ils apprendraient à éviter. Ils grandiraient alors plus robustes, plus actifs, plus déliés; ils en seraient beaucoup moins solitaires; et une notable perte de temps et d'énergie serait évitée aux débuts de leur formation spéciale. [6]

Puisque les enfants infirmes apprennent surtout par imitation comme tous les êtres humains, il est de première importance qu'on les habitue à partager les jeux et les promenades de leurs camarades normaux et à prendre pleinement part à la vie qui les entoure; à s'asseoir à la table de famille, à s'habiller, se servir, se conduire eux-mêmes. — « Excepté ceux qui ne peuvent très bien suivre les autres »? nous dira-t-on. *Sans aucune exception,*

---

6 « The blind child should be led into the habit of quick, sprightly movements, so that he will skip and run like other children regardless of bumps and falls. » (Helen Keller.)

répondons-nous ! Les enfants dont les infirmités sont plutôt légères apprennent bientôt à les surmonter. Par exemple, les estropiés, ainsi entraînés, vont si vite et si bien sur leurs béquilles que leurs grands bonds égalent en vitesse les pas de course de leurs camarades valides. Un certain boîteux de notre connaissance, trop courageux et sensé pour se laisser abattre par un simple pied bot, dansait et patinait avec ses camarades de jeux ; et maintenant, il marche dans la vie avec plus de sérénité et de succès que bon nombre de ses amis d'autrefois, tous parfaitement valides, pourtant !

Pour ce qui est des aveugles, des sourds-muets, des sourds-aveugles, la gravité même de leurs infirmités est une raison de plus pour qu'on tente d'améliorer, à l'aide de tous les moyens possibles, leurs conditions de vie déjà suffisamment pénibles. Or, le premier comme le meilleur moyen de leur faciliter un développement aussi normal que possible est de les traiter à peu près comme s'ils étaient normaux. Ils apprendront bientôt à se conduire comme s'ils l'étaient en vérité, et cette assurance leur deviendra de plus en plus utile et précieuse. Qui d'entre nous ne connaît des aveugles qui vont et viennent, s'amusent, travaillent, se conduisent à peu de chose près comme les voyants? Et l'on a porté à notre connaissance le cas d'un sourd-muet si bien *équilibré* qu'il conduit son automobile et qu'il a traversé la moitié du continent américain au volant de sa propre machine ! Mais c'est là un cas extraordinaire et que je ne cite que comme tel, avouant qu'il frise la témérité ! Quant aux sourds-aveugles, on n'a qu'à considérer ce qu'une affection éclairée arrive à faire dans le plus humble des ménages, pour la régénération

d'une petite Marie Poyet [7], par exemple, si l'on veut comprendre toute l'efficacité d'un semblable entraînement.

Un temps viendra — et je crois qu'il approche — où les invalides de tous genres recevront partout la mesure de considération qui leur est due, ni plus ni moins; et où une intelligente compréhension remplacera la facile pitié qu'on leur prodigue aujourd'hui et dont ils n'ont que faire. On pourra vraiment dire de la race humaine qu'elle aura fait un pas de géant quand elle en sera rendue là!

En attendant, il faut suppléer aux négligences et rectifier les maladresses dont les infirmes sont encore les innocentes victimes. Et si l'on peut dire d'eux qu'ils ont généralement tout à apprendre, on peut également ajouter qu'ils en ont joliment à désapprendre aux débuts!

Ainsi, deux mois après l'entrée de Ludivine à l'Institution, la soeur qui se tenait à table auprès d'elle à chaque repas devait encore s'évertuer à la faire manger lentement et à petites bouchées, à mastiquer ses aliments, à s'essuyer la bouche avant de boire, à ne pas se mettre les mains dans les plats. Ludivine était déjà assez avertie pour agir avec passablement de savoir-vivre, aussi longtemps qu'elle sentait sa maîtresse auprès d'elle. D'ordinaire, en entrant au réfectoire, elle disposait elle-même son banc, s'y asseyait posément, ouvrait son tiroir, en sortait son couvert qu'elle disposait avec ordre sur la table, arrangeait sa serviette, puis attendait avec assez de patience qu'on la servît. Mais quand ses mains explorantes ne rencontraient personne à ses côtés, oh! alors, il fallait voir combien ce vernis n'était encore que superficiel

[7] Voir à l'Appendice, la note A.

et comme sa vieille nature se découvrait à nu. Vite les deux mains étaient dans les assiettes et les plats, et puis, la bouche très pleine, avalant à toute vitesse, Ludivine se balançait sur son banc, se pourlèchait les doigts et grognait de plaisir, à peu près comme un ours avec un rayon de miel !

Evidemment, c'était une affaire constante, une surveillance de tous les instants que de corriger Ludivine et de lui faire prendre de bonnes habitudes. Mais, comme la patience de sa maîtresse n'avait pas de bornes, journellement l'élève enregistrait quelque petit progrès. Ainsi, à la fin d'août, on note un jour que la jeune fille se déshabille seule, et le lendemain il est écrit qu'elle se sert enfin elle-même de la brosse à dents, et cela après deux grands mois d'essais ! Il est probable qu'elle venait à peine de comprendre l'utilité de cet article de toilette, ayant bien vite appris à se rendre d'autres services plus compliqués. Par la suite, la maîtresse devait toujours remarquer chez Ludivine une certaine répugnance à se prêter aux leçons dont elle ne saisissait pas tout de suite l'utilité. Mais aussitôt qu'une chose était bien comprise et avait l'approbation de Ludivine, cette chose était tout de suite assimilée et retenue. Si elle eût été plus jeune, il est très possible qu'elle se fût pliée plus aisément à tout ce qu'on exigeait d'elle. Mais, bien que son développement mental fût celui d'un très-jeune enfant, elle avait déjà seize ans bien sonnés, et ses facultés endormies, incultes, indisciplinées, semblaient pourtant offrir, dès qu'on les réveillait, une certaine solidité. Du fond de sa conscience, sa raison émergeait : et il lui fallait avoir l'intuition de ce qu'on demandait d'elle avant qu'elle se soumît au dressage toujours renouvelé et toujours inédit pour elle.



CONFIRMATION DE LUDIVINE AU PRINTEMPS DE 1917.

Un bon point à noter: Ludivine avait déjà la notion bien nette de la propriété. Ce qui lui appartenait était sacré et elle ne reconnaissait à personne le droit de lui prendre ce qu'elle possédait. Par contre, elle ne touchait à rien de ce qui était à autrui et n'acceptait que ce que sa maîtresse lui donnait en lui faisant comprendre que c'était pour son propre usage: encore un anneau à la chaîne des preuves de son intégrité d'esprit, car l'idiot ne distingue jamais bien entre *meum* et *tuum*. [8]

L'aumônier suivait avec un intérêt toujours croissant les progrès de Ludivine, progrès qui semblaient parfois imperceptibles à d'autres yeux et qui inspiraient même des haussements d'épaules un peu incrédules. Il notait chez Ludivine la lente mais sûre métamorphose, encourageait la religieuse à poursuivre son difficile chemin, la guidait toujours et obtenait des supérieures toutes les permissions nécessaires, permissions dont le professeur faisait profiter l'élève. Aussi le personnel de la maison fut-il bientôt habitué à rencontrer la maîtresse et son étrange écolière, à toutes sortes d'heures, dans tous les recoins de la maison. On leur cédait le pas, on se prêtait même, au profit de Ludivine, à toutes sortes d'expériences et de leçons d'un nouveau genre.

La jeune fille se plaisait beaucoup à ces petites explorations en des domaines toujours nouveaux; et c'était le moyen le plus facile et le plus expéditif d'agrandir ses connaissances.

---

[8] « Le sentiment de droit est corrélatif à celui de propriété. L'amour de la propriété, pour être estimable, doit s'allier à un respect non moins grand de la propriété d'autrui. » (Dr Sollier.)

Donc les voici, un matin, s'acheminant vers la cuisine; la Soeur se demande comment son élève s'y conduira, car Ludivine s'est autrefois brûlée chez elle et elle a une si grande crainte du feu, qu'elle recule précipitamment dès qu'elle reconnaît l'odeur de souffre d'une allumette qui flambe, dès qu'elle sent la toute petite chaleur d'un cierge allumé. En mettant le pied dans la cuisine, les deux visiteuses sont enveloppées par l'air embrasé venant des fourneaux; Ludivine s'arrête net et, poussant des cris, elle veut s'en retourner. Elle tremble de peur; ce que voyant, la Soeur n'insiste pas, se promettant de renouveler l'expérience plus tard, alors que Ludivine pourra mieux comprendre.

Une autre fois, on se dirige vers la salle de tissage. Ludivine semble s'y plaire, palpe longuement laines, dévidoirs, rouets et métiers. Elle s'arrête pour sentir vibrer les différents métiers, fait tourner elle-même les rouets; puis, sa curiosité satisfaite de ce côté, elle porte dans ses deux mains des boîtes pleines d'étoupe. Un vague sentiment d'être serviable se précise peut-être en elle, car elle poursuit cette occupation assez longtemps ; elle marche d'un bout à l'autre de la salle avec ses boîtes, et sa figure marque une grande satisfaction. Cet obscur besoin d'activité ordonnée est un nouveau signe que Ludivine est saine d'esprit, car l'idiot n'est pas enclin au travail; au contraire, la paresse est la règle chez lui et il faut continuellement le secouer.

Deux mois après l'arrivée de Ludivine à l'Institution, on rend visite pour la seconde fois au docteur LeMoyne. Ludivine se tient bien durant ce petit voyage et ne fait aucune scène chez le médecin qui ne la reconnaît pas, tellement elle est déjà transformée! Il la regarde, émerveillé

du changement opéré en elle, et finit par dire à la Soeur: « C'était une petite bête que vous m'ameniez au commencement de l'été; et voici qu'elle se tient bien, ne crie plus, vous comprend et vous obéit! Continuez, ma chère soeur, continuez: votre élève n'est certainement pas idiote! » Ce jour fut une date mémorable pour la Soeur, et, le coeur gros de reconnaissance, plein d'un nouveau courage aussi, la religieuse rentre au couvent, suivie de son élève toujours docile.

Il faut dire que, déjà, Ludivine commence à montrer clairement sa nature très féminine. Le croirait-on? elle est vaniteuse! Elle n'a jamais rien vu ni entendu sur le chapitre du charme féminin; elle n'a pas eu de jeune soeur, pas de petites amies pour lui donner l'exemple ou aviver sa curiosité; elle n'a approché qu'un petit nombre de très humbles campagnardes toujours penchées sur leurs travaux et dont la mise était aussi pauvre que simple; elle a elle-même vécu jusqu'à l'âge de seize ans pieds nus, les cheveux au vent,le corps couvert d'un fourreau de grosse cotonnade ou de laine commune ; elle est depuis deux mois sous les soins des religieuses toutes vêtues pareillement de robes pesantes et rudes au toucher: or la voici qui « aime à porter de beaux habits et qui ne veut pour ses cheveux que des rubans soyeux et non chiffonnés, c'est-à-dire des rubans neufs ». Lorsqu'elle trouve des accrocs à sa robe, elle y met les doigts et agrandit les déchirures pour qu'on lui en donne une autre, et elle ne veut pas remettre une robe qui a été rapiécée! Elle est très occupée des soins de sa toilette, qu'elle prolonge volontiers, en s'attifant comme le ferait une belle devant son miroir!

Il n'y a pas que la Soeur qui ait montré de la surprise devant une telle preuve que la vanité est chez toute femme

un sentiment fondamental, capable de triompher de tous les obstacles. Un pareil exemple nous permet d'affirmer que les entraves et les disgrâces physiques n'empêcheront pas plus une créature féminine de s'adoniser qu'on empêchera un paon de faire la roue en lui crevant les yeux. Cette vanité *constitutionnelle* avait été remarquée aussi chez les autres sourdes-aveugles. Mais le genre de vie menée par Ludivine durant de si longues années faisait d'elle une *pièce à conviction* des plus irréfutables.

Celui qui devait se montrer le plus frappé de toutes ces résurrections, c'était le père même de Ludivine. L'anxiété des Lachance en confiant leur fille à des mains étrangères avait été si grande, qu'avant son départ de Saint-Gédéon, l'aumônier leur avait dit : « Venez vous-mêmes la voir aussitôt que vous pourrez, aussi souvent que vous voudrez. Arrivez au couvent sans nous avertir ; on ne vous fera pas attendre pour voir votre fille et vous la trouverez dans sa vie de tous les jours » . . . On s'était rappelé ces paroles à Saint-Gédéon, et comme la mère Lachance était dans une inquiétude continuelle, qu'elle en perdait le sommeil et pleurait constamment, Jean Lachance dit à sa femme qu'il irait sans plus tarder à Montréal, qu'il verrait de ses yeux si on observait bien les promesses faites au sujet de leur fille ; et qu'au besoin il la ramènerait à sa mère.

Le 2 septembre 1911, il entrait au parloir du couvent et demandait à voir Ludivine. On la lui amena aussitôt. Et si grande était la transformation qui s'était opérée en elle depuis deux mois, qu'à première vue, le père se demanda si c'était vraiment là sa fille ! Mais Ludivine reconnut immédiatement son père et se mit à lui donner des

preuves d'affection. Ici, prenons une autre page au journal du professeur:

« Mise en présence de son père, Ludivine lui palpe la figure, le menton, la gorge, et se met à rire. Elle lui tire les oreilles comme pour le taquiner, lui fait des caresses, le presse sur sa poitrine et finit par s'asseoir sur ses genoux, lui prodiguant les baisers, choses qu'elle n'a jamais faites avec aucun autre homme. Le père lui rend ses caresses et elle s'en montre tout heureuse.

« On lui apporte une grappe de raisin. Ludivine s'empresse de la partager avec son père, détachant un par un les grains de la grappe. Le père est tellement surpris de la voir se conduire si bien, de constater sa bonne mine, ses habits propres, son air satisfait et docile, qu'il a peine à la reconnaître. Il répand de grosses larmes de joie, de soulagement et de reconnaissance, et il regrette bien maintenant d'avoir si longtemps tardé à nous la confier. Il avoue que, malgré toute leur bonne volonté et tout leur amour pour leur enfant, ni lui ni sa femme n'auraient jamais pu donner à Ludivine ce qu'elle reçoit ici. Il se propose, dès son retour chez lui, de rectifier les idées de *ses bons amis* au sujet des couvents et des religieuses.

« Invité à passer quelques jours auprès de sa fille, Jean Lachance accepte avec bonheur, y reste pendant trois jours, suivant Ludivine un peu partout dans le couvent où il se trouve « dans le ciel », selon son expression. « Je vais dire a ma femme de ne plus pleurer », nous dit-il, « car des anges veillent sur Ludivine. Je vois qu'elle est heureuse et ne manque de rien ».

Il ne fut pas un instant question de reprendre Ludivine. Et lorsque Jean Lachance s'arracha enfin des étreintes de sa chère fille et s'en retourna chez lui, au fond de la Beauce, ce fut avec un coeur allégé et avec une joie qu'il n'avait pas ressentie depuis fort longtemps.

CHAPITRE VII

À TÂTONS

> « Brisez les durs liens, éclairez la nuit sombre. »
>
> (*Manuel des Soeurs de la Providence.*)

Cette année-là (1911), les classes se sont ouvertes à l'Institution le 11 septembre. Ludivine y est entrée avec les autres élèves et on lui a fait une place dans la classe de Soeur Angélique-Marie, où se trouvent les commençantes; là, assise devant son pupitre ou sa petite table, Ludivine s'occupe assez paisiblement, pourvu qu'elle sache sa maîtresse non loin d'elle. Dès lors commence pour la vaillante éducatrice un triple apostolat: six heures par jour de classe à ses nombreuses petites élèves, toutes différemment sourdes et muettes; à chacune d'elles il faut enseigner individuellement les premiers principes de la méthode dite orale; plusieurs apprenties-maîtresses à former et à diriger; et Ludivine Lachance, qu'il faut pour ainsi dire tirer du néant et refaire en entier. Plus tard, dans les années à venir, Ludivine aura sa propre classe et une dévouée monitrice pour la surveiller, lui tenir compagnie, et lui faire répéter et continuer les leçons de la soeur Angélique. Ce labeur durera sept ans.

Les premiers mois sont surtout employés à réformer Ludivine, à l'adapter à son milieu; en d'autres termes, on

lui enseigne à vivre et à se conduire d'une façon normale. Voilà qui semblerait, de prime abord, une chose assez simple: mais, dans l'application, quelle somme d'ingéniosité et de persévérance cela demande de la part de la maîtresse; que d'attention soutenue, que de ferme volonté l'élève doit y apporter! Il faut premièrement que Ludivine sache discerner ce qui l'entoure, qu'elle puisse s'orienter partout où elle se trouve. Or, le discernement n'est pas une qualité innée, mais acquise. On ne discerne qu'autant qu'on examine avec des sens instruits, et les sens ne s'instruisent qu'à force d'expériences. Et dans le cas des aveugles, on doit toujours se rappeler les paroles si justes de Marthe Obrecht: « Il faut toucher tout pour bien comprendre. »

Les aveugles ne touchent pas par simple curiosité — bien que la curiosité leur soit chose si utile et précieuse qu'on doive la placer chez eux au rang des qualités. — Ils touchent à ce qui est autour d'eux pour se reconnaître, s'orienter (surtout les sourds-aveugles, privés des mille bruits variés et distincts qui guident si souvent les aveugles qui entendent) ; ils manient les objets qu'ils rencontrent pour en connaître les propriétés, en deviner l'utilité, découvrir les rapports qui existent entre toutes ces choses. Leurs différentes petites découvertes sont pour eux autant de sources d'idées nouvelles. Et pendant que les sens acquièrent l'expérience indispensable, le jugement se forme et l'imagination se développe.

Pour cette raison, on ne doit jamais refuser aux aveugles, quand la chose est possible, l'examen de chaque nouveau lieu où ils se trouvent: ici, c'est une chambre, une salle, une classe; là c'est une maison, la cage d'un escalier ou d'un ascenseur qui conduit de la cave au grenier; au-



LUDIVINE REÇOIT UNE VISITE DE SON MÉDECIN, LE DÉVOUÉ Dr CHAMPAGNE.

dehors, voici un parc, un jardin, une pelouse, une allée plantée d'arbres, un champ, un verger ou la berge d'une rivière; enfin, voilà une automobile, un tramway, un wagon pour le départ. Si l'on privait ces malheureux de l'inspection qu'ils entreprennent d'instinct, autant vaudrait-il interdire aux voyants le coup d'oeil qui embrasse, partout où ils vont, l'ensemble des choses. Or, le frôlement des doigts sur tout ce qu'ils peuvent atteindre alimente la vision intérieure des aveugles, y créant une harmonie de formes, de matières et de disposition, y mettant l'ordre et l'espace qui remplacent chez eux la perspective familière aux voyants. Là où il faut substituer un sens à un autre — et à plus forte raison lorsqu'un seul sens doit faire l'office de trois! — il faut faciliter par tous les moyens le plein fonctionnement de l'organe qui se multiplie pour suppléer à celui qui manque.

Déjà, Ludivine s'oriente seule et sans trop d'hésitations dans les différentes pièces dont sa mémoire a pris possession par le toucher. Elle y va et vient, se rend même seule à d'autres pièces: par exemple elle sort de sa classe pour aller chercher un verre d'eau, son manteau ou son chapeau; elle ouvre elle-même non seulement les portes mais aussi les fenêtres quand elle veut plus d'air, et elle les referme quand elle sent la bise. Si ces fenêtres (à guillotine) sont trop hautes, elle va prendre un escabeau, y monte sans crainte, s'appuie sur le large bord de chaque fenêtre pour l'ouvrir ou la refermer, et descend ensuite de son escabeau qu'elle va replacer où elle l'a pris. On peut donc dire que son équilibre s'accroît et que son sens de direction s'affirme. Mais rendre la vigueur et la souplesse à cet organisme laissé si longtemps dans la rouille, cela ne se fait pas en un jour; cette métamorphose ne se

fera pas même en un an ! La lassitude envahit à tout propos la pauvre jeune fille; ses membres fonctionnent encore péniblement et avec raideur, comme ceux d'un pantin sans ressorts. Depuis son arrivée, on pratique la suralimentation : goûter avant-midi et après-midi, outre les trois repas par jour, avec beaucoup de lait et d'oeufs frais. Les petites occupations manuelles et les exercices physiques adaptés à ses besoins sont pratiqués avec patience et souvent variés, pour lui éviter l'ennui et le dégoût. Par exemple on la trouve, un jour, s'amusant avec un marteau, une petite planche de bois et des pointes à larges têtes. Ses coups de marteau sont d'abord faibles, craintifs et gauches; mais peu à peu ils gagnent en force et en sûreté et les petits clous s'enfoncent dans le bois, au grand plaisir de Ludivine, laquelle, avec chaque coup de marteau, s'assouplit le poignet et acquiert de l'assurance. Le lendemain, la voici examinant de son mieux une échelle de sauvetage, s'y aventurant même (pendant que sa maîtresse la tient par la robe), d'abord étonnée et craintive quand elle sent mouvoir cet escalier d'un nouveau genre. Mais, encouragée par la religieuse en qui elle a mis toute sa confiance, Ludivine monte et descend avec d'infinies précautions une partie de cette échelle; après quelques mois, elle pourra y monter et en descendre seule avec une véritable agilité.

Le 19 octobre, on enregistre un progrès notable du côté physique, progrès obtenu après quatre mois de persévérants efforts: *Ludivine commence à lever les pieds en marchant et à plier les genoux.*

Grâce aux soins constants et éclairés qu'elle reçoit maintenant, grâce à l'air pur en abondance, à un régime rationnel, aux exercices fortifiants, à la vie consciente

qu'elle sent en elle comme les pulsations d'un sang plus chaud, Ludivine se ranime tout entière et sa santé s'améliore sensiblement. Elle a un peu plus d'embonpoint. Son teint, toujours d'un blanc de cire, n'est pas aussi blafard qu'il l'était à son arrivée. Et ses mains s'assouplissent, ses doigts sont plus agiles car elle s'amuse maintenant à enfiler de très petites perles. Mais il faut encore la surveiller de près ; au mois de novembre, comme elle est souffrante, on la met au lit un jour ou deux et elle y reste sagement, se laissant soigner sans protester.

A Montréal, la neige arrive avec l'hiver et, à la fin de novembre, les élèves ont déjà sorti leurs traîneaux. Ludivine aime cet air sec et froid, la neige poudreuse et les glissades. Tout cela doit lui rappeler ses trajets annuels de la maison paternelle à la cabane du chantier, à peu près les seules sorties qui ponctuaient sa longue réclusion. Aussi s'habille-t-elle volontiers pour aller prendre part aux ébats des élèves dans les cours de jeux. Placée sur un traîneau par ses compagnes qui la promènent sur la neige, Ludivine en rit de plaisir. Ensuite, prise d'émulation, elle se lève et se met à marcher à son tour sur la neige, ramenant après elle le traîneau qui l'a portée. Enfin, elle s'y rassied, ne veut plus en bouger et, devenue pour le moment impérieuse comme une enfant gâtée, elle insiste pour qu'on la promène sans relâche durant l'heure de la récréation, sans doute stimulée par ce froid piquant, par ce mouvement glissant, dénué de ballottage et de heurts.

Son goût de la toilette s'accentue de plus en plus, et le fameux « incident du col propre », rapporté dans la vie de Marie Heurtin, se renouvelle presque identiquement

dans la vie de Ludivine Lachance. Un jour donc, au lieu de lui mettre son col, sans plus de façons, on s'avise de lui en présenter deux, dont l'un est légèrement froissé et l'autre fraîchement blanchi et sans un pli. Ludivine choisit bien vite le col propre et, se plaçant devant sa maîtresse, elle lui donne aussi l'épingle pour attacher le col. Puis la jeune fille va s'asseoir, satisfaite d'elle-même.

Tous les jours aussi, son petit vocabulaire s'accroît. Elle peut maintenant reproduire les lettres manuelles A B C D E L M O P T, chaque lettre représentant le nom d'une chose qu'elle sait demander à propos. Mais voici qu'un soir à table, voulant demander de la mélasse — elle a un goût très prononcé pour les substances sucrées — elle s'aperçoit qu'elle a oublié le signe représentant cette chose importante! Que faire? Alors elle a une idée: celle de répéter toutes les lettres apprises, O (oeuf), P (pain), L (lait)... Mais elle sait bien qu'elle n'a pas encore retrouvé le signe perdu, le signe propre à *mélasse*. Et puis, la Soeur Angélique repousse la main qui fait les signes, ce qui confirme Ludivine dans le sentiment intime qu'elle est en défaut. Que faire encore? Une autre idée surgit et, *mettant la main sous la table*, elle s'exerce jusqu'à ce qu'elle trouve la lettre perdue, prend alors la bonne position pour la lettre M et montre avec assurance sa main à la soeur! Ludivine reçoit alors la mélasse tant désirée, avec en plus une caresse de sa maîtresse ravie du petit manège de la jeune fille; bientôt, la soeur est mystifiée de voir son élève se cacher la main, comme si elle savait de source certaine que sa maîtresse *voit*, mais aussi qu'elle ne saurait voir *sous la table!* Est-il donc possible que Ludivine ait gardé, à travers tant d'années enténébrées, le souvenir bien net d'avoir eu des yeux valides jusqu'à

l'âge de deux ans? Seule hypothèse plausible, puisqu'elle a été également sourde depuis sa première enfance et n'a jamais ouï dire ce qu'est la vision chez autrui... La religieuse et l'aumônier, auquel cet incident est relaté, en restent tout songeurs.

A ces deux éducateurs dévoués et perspicaces, l'esprit de Ludivine semble définitivement sorti des limbes et c'est avec confiance qu'ils envisagent maintenant l'éducation à faire, tant la réussite leur apparaît assurée, pourvu toutefois que la santé de leur cliente se maintienne assez bonne.

Mais vers ce même temps, les supérieures de la maison se décidèrent à faire des changements. S'apercevant que la soeur Angélique-Marie était fatiguée, elles jugèrent bon de la décharger du soin de Ludivine, qui fut confiée (le 10 décembre 1911) à une autre religieuse plus libre et disposée à en assumer le fardeau.

Plusieurs mois s'écoulent donc ainsi et l'hiver touche à sa fin. La jeune fille est devenue difficile. Elle a oublié ce qu'elle avait appris et n'apprend rien de nouveau. Elle ne se sert presque plus de ses signes et peu à peu elle retourne à son état primitif de morne inconscience, entremêlé seulement de pleurs et de scènes comme autrefois. Bref, la nouvelle soeur avoue à sa supérieure qu'elle est impuissante à faire la moindre impression sur cet être comateux qu'aucune intelligence ne semble animer. Aux yeux de cette institutrice, *Ludivine n'est pas susceptible d'instruction!*

La supérieure, très perplexe, n'est pas loin de le croire elle-même. Et voici de nouveau l'avenir de cette infortunée Ludivine mis en jeu. Cette fois, ce sera bien la fin si

on l'abandonne à son ancien état. Placée dans un asile d'aliénés ou même retournée à sa famille, la raison de la pauvre infirme, réveillée pendant quelques mois, s'éteindra complètement sous l'inutile ébranlement de ses nerfs, sous la pression redoublée de son solitaire ennui, de son désespoir sans issue.

Dans son embarras, la supérieure, Mère Bertille, se rappelle que Ludivine s'était au moins montrée calme et docile sous la direction de la soeur Angélique-Marie. Réflexion faite et après consultations, elle se demande si elle ne ferait pas mieux de renvoyer la jeune fille à sa première maîtresse. Cette idée est hautement approuvée de l'Aumônier, inquiet lui-même de voir la léthargie envahir à nouveau le corps et l'esprit de la pauvre enfant. Il juge d'ailleurs que l'expérience a duré assez longtemps et il conseille de remettre Ludivine, une fois pour toutes, à celle dont les bras sont tout prêts à la reprendre.

Ainsi qu'on a pu le voir, Soeur Angélique-Marie a depuis longtemps adopté Ludivine comme la fille de son âme, comme son élève préférée. Il est également évident que la jeune sourde-muette-aveugle a, de son côté, choisi la soeur Angélique parmi toutes les autres religieuses et s'est si fortement attachée à sa première maîtresse, que sa vie devient toute froide et vide dès que cette autre et meilleure partie d'elle-même s'en retire. Cette maîtresse bien-aimée est le foyer où le coeur de Ludivine se réchauffe, la lumière qui s'infiltre au travers des épaisses ténèbres de ses jours. Aussi, quand les supérieures ont enfin sagement décidé de rendre la maîtresse à l'élève et l'élève à la maîtresse, on ne saurait dire laquelle des deux en est la plus heureuse!

La soeur reprend Ludivine avec joie,lui prodigue comme auparavant sa sympathique affection et les bons offices de ses mains apaisantes et persuasives. Elle lui consacre tous les instants libres de sa journée. Elle ne s'accorde guère plus de cinq ou six heures de sommeil par nuit; et ce repos insuffisant est pris sur un petit lit placé tout près de celui de Ludivine: au moindre bruit que fait celle-ci, Soeur Angélique est debout.

C'est le 15 mars 1912 que Ludivine rentre à son ancienne classe. Elle s'y reconnaît aussitôt, elle est joyeuse de s'y retrouver et, ni ce jour, ni les jours suivants, elle ne veut rentrer dans la pièce qu'elle occupait depuis trois mois! Elle redevient calme, cesse de pleurer et son visage reflète son contentement. Il est vrai qu'il faut tout recommencer avec elle, mais ces recommencements sont facilités par le fait que la jeune fille, se retrouvant sous l'aile de la maîtresse qu'elle chérit, ne tarde pas à se réveiller mentalement. Elle se rappelle et reprend la routine d'autrefois et se plie de nouveau à ce que l'on veut d'elle.

Sa satisfaction est si grande de se retrouver dans sa classe qu'elle ne s'en éloigne qu'à regret. Voici une preuve typique de cet attachement; le fait a lieu quelques jours après le retour de Ludivine à ce petit bercail. Soeur Angélique doit se rendre à la salle de récréation des élèves; elle fait sortir Ludivine avec elle et ferme la porte de la classe. La jeune infirme la suit mais, tout en obéissant, elle ne descend les escaliers qu'à contre-coeur. Or, rendue à la salle de récréation qu'elle connaît parfaitement, elle en ouvre la porte et fait un pas pour aller rejoindre les autres élèves qui se livrent à leurs jeux. Mais, subitement, elle fait volte-face, referme la porte de la

salle, retourne sur ses pas, remonte les deux longs escaliers et se rend directement à sa classe où sa maîtresse, qui l'a suivie, la voit se rasseoir sur sa chaise et se remettre à enfiler des perles en souriant.

Pourtant, d'ordinaire, Ludivine trouve plaisir à accompagner Soeur Angélique un peu partout. Se retrouvant un jour avec elle sur la terrasse du toit, la jeune aveugle palpe le garde-corps, se rappelle cette promenade aérienne, s'oriente assez facilement et se met à marcher de long en large, accélérant le pas et riant de plaisir, rien que de sentir les coups de vent et les odeurs printanières.

Trois semaines se passent ainsi sans aucune crise. La première scène a lieu lorsqu'on tente de lui enlever la robe qu'elle porte habituellement et qui a besoin d'être réparée. Décidément, Ludivine n'aime pas le nouveau car elle entre dans une de ses grandes colères; habillée d'une autre robe que celle qu'elle aime, ses cris et ses pleurs continuent, même en classe, et elle rejette loin d'elle les fruits et les bonbons qui lui sont offerts pour la consoler. Elle finit cependant par se calmer et il n'y aura pas d'autre scène à enregistrer pour un mois encore.

Dans la suite, Ludivine, cette infirme parmi les infirmes, se fera beaucoup d'amis parmi les visiteurs de la maison. Déjà, il n'en est guère qui passent par les classes sans vouloir lui laisser quelque argent ou quelque friandise. Il se trouve aussi des personnes qui désirent lui faire des cadeaux plus personnels: par exemple, l'échevin Brodeur tient à lui envoyer un petit service de vaisselle. Et Soeur Angélique nous rapporte tout le plaisir que ce cadeau cause à son élève:

« Conduite au réfectoire, Ludivine palpe la vaisselle et



AUX DEUX MÉDECINS QUI PRENNENT SOIN D'ELLE, « GRATUITEMENT », DÉPUIS PLUSIEURS ANNÉES, LUDIVINE MONTRE SON PETIT SAVOIR ET SES PETITS TRAVAUX.

les ustensiles nouveaux. Puis on lui fait sortir du tiroir de sa table le couvert dont elle s'est servie jusqu'à présent. Elle semble s'apercevoir que le dernier est le plus beau des deux. Alors, sa maîtresse dépose une des assiettes neuves dans le tiroir, et Ludivine, toute joyeuse, y met les autres pièces de vaisselle qu'elle vient de recevoir, laissant de côté le service usagé. A l'heure du dîner, la chère enfant s'approche en hâte de sa petite table (étant plus lente, elle occupait une table seule pour ne pas déranger les autres élèves), et s'assure que le nouveau service est encore dans son tiroir. L'y trouvant, sa joie déborde et ses rires continuent durant tout le repas. La même chose se répète au souper. »

Quelques jours après la réception de sa jolie porcelaine, Ludivine reçoit une excellente robe neuve, don de Mademoiselle Mercier, laquelle a voulu confectionner cette robe de ses propres doigts pour la sourde-muette-aveugle qui lui inspire une profonde pitié. Lorsque, au matin, à l'heure de la toilette,on offre cette nouvelle robe à Ludivine—si peu changeante dans ses goûts malgré sa vanité—on redoute un peu une autre scène. Mais il n'en est rien; la jeune fille examine attentivement la robe neuve, ses doigts s'arrêtent avec plaisir aux garnitures de satin. Et elle sourit. La soeur, soulagée de voir que le vêtement neuf plaît à sa difficile élève, lui fait revêtir la nouvelle robe et la jeune fille en témoigne sa joie pendant longtemps.

Ces deux incidents prouvent que Ludivine, en plus de l'idée de propriété, a l'idée de *choix*, par conséquent que son discernement se développe. Il est grand temps qu'elle apprenne à distinguer les *formes*. On lui enlève donc les perles avec lesquelles elle aime à s'amuser; on les rem-

place par des morceaux de bois aux formes variées et qu'elle devra enfiler de même manière, pour apprendre la dissemblance qui peut exister entre des objets de même substance et de même poids. Mais, tout de suite, elle les repousse, ne veut pas de ces objets qu'on lui présente et cherche partout sa boîte de perles, qu'on ne lui rend pas. La même scène se renouvelle le lendemain. Le troisième jour, mise encore en présence de ces morceaux de bois qui ne l'intéressent pas et qui encombrent sa petite table, Ludivine songe à s'en débarrasser. Pour cela, elle imagine de les déposer dans une armoire qui n'est pas à son usage et que, par conséquent, elle n'a jamais ouverte jusqu'ici ! La Soeur est amusée de cette invention de son élève et, devant cette nouvelle preuve que Ludivine raisonne comme une personne sensée, sa maîtresse lui pardonne son obstination à ne pas s'occuper des cubes, des sphères et des cylindres.

Pendant dix jours, Ludivine boude devant les formes géométriques et réclame ses perles. Le matin du onzième jour, quand on lui présente encore ces morceaux de bois qui l'ennuient si fort, elle semble prendre une décision subite et se met avec ardeur à enfiler pêle-mêle sphères, cylindres et cubes. Elle le fait avec une telle vitesse que quelques minutes lui suffisent à enfiler tout le contenu de la boîte. Elle croit sans doute s'être débarrassée une bonne fois de ces ennuyeuses choses et se dit peut-être qu'on lui redonnera enfin les perles qu'elle aime, les petites perles si douces aux doigts et dont elle se fait des bracelets et des colliers. Mais non pas ! La maîtresse, désireuse de voir Ludivine occupée plus longtemps et surtout de lui voir séparer les cubes, sphères et cylindres qu'elle vient d'enfiler, prend doucement les autres lacets

que son élève a mis de côté et défait l'ouvrage de Ludivine. La jeune aveugle s'aperçoit que la boîte se remplit de nouveau et qu'elle doit continuer cet ennuyeux travail. Mais bientôt il lui vient un soupçon et, passant la main à l'endroit où elle avait déposé ses lacets et ne les trouvant plus, un grand mécontentement se peint sur sa figure. Elle termine cependant de garnir le lacet qu'elle a en main, puis dégage elle-même les objets qu'elle vient d'enfiler, les remet dans la boîte et va déposer le tout dans le casier qu'elle referme avec raideur! Pendant plusieurs jours, elle se refuse à ouvrir ce casier ou à reprendre cet ouvrage. Ressentiment et obstination? Peut-être. Mais il est également possible qu'elle n'aime ni à travailler inutilement ni à se faire jouer des tours!

Quatre ou cinq jours plus tard, c'est-à-dire deux semaines après avoir été privée de ses perles, Ludivine semble avoir l'idée qu'elle pourrait trouver autre chose à faire avec ces ennuyeux morceaux de bois qu'on lui offre encore. Elle veut bien, cette fois, les accepter et se met à les examiner un à un. Ils sont tous pêle-mêle dans une boîte, mais peu à peu la jeune aveugle semble les classer dans sa mémoire. Puis elle se met à choisir tous les cubes, qu'elle range en ordre dans une autre boîte; ensuite viennent les cylindres qu'elle place ensemble et dans le même ordre, laissant toutes les sphères dans la première boîte. Elle a enfin réussi à faire la comparaison des formes, et cela très vite, une fois qu'elle s'y est arrêtée. Il est donc aisé de voir que Ludivine, comme tant d'autres élèves — et ne sont-elles pas généralement les meilleures? — a surtout besoin d'être *prise par le raisonnement*. Mais comme on ne peut encore lui prêter aide ni lui donner aucune explication, il faut attendre chez elle le bon moment: il

faut patienter jusqu'à ce que, ayant retourné les difficultés dans sa propre tête, elle en trouve elle-même la solution ou bien qu'elle se montre disposée à pousser plus loin les expériences déjà commencées. C'est un procédé très lent et qui demande chez la maîtresse autant de patience que de sagacité; mais c'est le moyen logique de développer la perception de l'élève et d'affermir son jugement. Aussi, les résultats qu'on en obtient sont-ils solides et durables.

Vers cette fin d'avril 1912, la soeur Angélique-Marie se trouve malade et est obligée de garder le lit à l'infirmerie durant quelques jours. De nouveau, Ludivine se sent perdue et cherche partout sa maîtresse dont l'absence l'inquiète. Le tourment intérieur de l'élève est si évident et la Soeur en est préoccupée à tel point, que la supérieure permet qu'on laisse cette dernière monter à l'infirmerie. Conduite au lit de la malade, Ludivine lui frôle la tête, le visage et les mains sans toutefois la reconnaître, parce que la soeur n'est pas habillée de son costume religieux. Perplexe et toute désappointée, la visiteuse se met à verser de grosses larmes. Alors, pour la consoler, la Soeur se fait apporter sa coiffe et sa collerette, et s'en étant revêtue, elle se laisse palper une seconde fois. Aussitôt, Ludivine la reconnaît, rit au milieu de ses pleurs, baise la religieuse et puis s'assied sagement auprès du lit de la malade, où elle passe le reste du jour à se bercer et à enfiler des perles, s'assurant de temps à autre que sa bien-aimée maîtresse est toujours là. Il est déjà loin, le temps où l'on redoutait chez l'infirme une complète insensibilité de coeur!

Aussitôt que la religieuse est debout, les leçons recommencent. Et tous les jours on continue à faire visiter à

Ludivine une ou deux pièces de la maison. Après en avoir d'abord constaté les contours, elle palpe les meubles et tout ce qu'elle a découvert; elle ouvre et ferme portes, armoires, fenêtres et vasistas; elle observe les poignées et les loquets, les clefs et les serrures. Lorsqu'elle trouve la porte de sa classe ou celle de son armoire personnelle fermée à clef, elle va demander le trousseau de clefs à son professeur, choisit la bonne clef, l'introduit adroitement dans la serrure, ouvre la porte puis remet le trousseau à la Soeur. Les leçons de classe finies, Ludivine remet chaque chose à sa place, essuie avec un linge les meubles qui lui ont servi et balaie le plancher s'il y a lieu, allant chercher elle-même les instruments nécessaires: petit balai, brosse et porte-poussière. Au dortoir,elle range ses effets, met elle-même les oreillers dans les taies fraîchement blanchies, aime à sentir tout en ordre. Un certain jour, s'apercevant que sa maîtresse lave les vitres aux fenêtres de sa classe, Ludivine veut aussi faire ce travail, et, avec l'aide de la religieuse, lave et essuie plusieurs carreaux. Assez souvent aussi, le matin, elle s'occupe dans la cour avec son professeur. Elle se sert à propos d'un petit râteau et d'une pelle pour ramasser les feuilles sèches et les papiers, qu'elle met dans un récipient pour aller le vider ensuite dans un endroit qui lui a été désigné. Elle transporte des pots de fleurs d'une place à l'autre et cueille des fleurs pour en faire des bouquets. Tout cela se fait avec ardeur et le sourire aux lèvres. Elle a tant besoin d'air et de soleil qu'on la tient dehors autant que possible, durant la belle saison surtout. Et comme on se trouve au mois de juin, les exercices de Froebel et la gymnastique sont quelquefois abrégés pour que Ludivine puisse jouer et courir dehors, que cela soit dans la cour ou sur le toit où elle se rend tout à fait seule maintenant: et on se rap-

pellera que cette terrasse est perchée au quatrième étage d'une aile éloignée, sur la rue Berri. Toutes ces petites occupations, ces jeux et ces exercices au grand air lui font un bien énorme. Elle pèse maintenant 101 livres, elle est plus agile et se fatigue moins vite. A la fin de juin (1912) soit juste un an après son entrée au couvent, nous trouvons écrit dans le journal de son professeur :

« C'est aujourd'hui jour de lavage. Ludivine y prend part selon ses capacités. Elle secoue le linge mouillé et l'étend sur les cordes ; elle aide à porter des paniers de linge propre dans les différents services de la maison et à rapporter les paniers vides à la buanderie. Elle travaille avec les autres élèves, et en souriant, toute la journée. »

Le lendemain, elle veut également prendre part à la besogne du repassage. En compagnie de son professeur, elle porte des corbeilles de linge fraîchement repassé, monte et descend les escaliers, rit et se repose par intervalles en déposant sa corbeille à terre. *Elle peut maintenant tenir l'anse d'un panier ou d'une corbeille avec tous les doigts de la main et non pas seulement avec le pouce et l'index, comme ci-devant.* Ses bras et ses mains ont acquis beaucoup de force et de souplesse depuis deux jours, grâce à ces fardeaux portés de différentes façons.

Chose digne d'être notée aussi : Ludivine peut maintenant conduire très bien l'ascenseur elle-même, mais toujours sous la surveillance de sa maîtresse, cela va sans dire. Et l'échelle de sauvetage ne lui inspire plus ni crainte ni hésitations. Au contraire, elle aime à s'y faire conduire, et la gravit et la descend lestement. Le vent, qui lui rejette son chapeau sur le cou, ne la porte qu'à rire

davantage en dégringolant seule cet escalier de fer qui vibre et tremble sous ses pas.

Quand vient le jour de la promenade en ville, elle se met en rang avec les autres élèves; sa maîtresse la guidant légèrement par le bras, Ludivine accomplit sans fatigue apparente un trajet d'une heure, et cela d'un pas ferme et régulier, le sourire aux lèvres.

Mais n'allons pas croire qu'elle se montre toujours parfaitement docile et raisonnable. Elle est parfois opiniâtre et rebelle et, comme cela est si souvent le cas chez les femmes, c'est la toilette qui est cause des révoltes et des coups de tête. Elle a un faible pour les robes neuves et en reçoit assez souvent. Mademoiselle Thérèse Forget vient justement de lui en donner une qui lui plaît tant, qu'elle voudrait mettre toutes les autres au rancart. Comme la Soeur n'est pas disposée à lui accorder cette fantaisie, Ludivine imagine, un matin, de déchirer la robe qu'elle est supposée revêtir, afin qu'on lui donne sa robe neuve. On lui ôte en effet le vêtement déchirée, mais au lieu de lui laisser ensuite endosser la robe après laquelle sa vanité aspire,on lui fait mettre un gilet de laine et un grand tablier à manches, elle qui est habituée à ne porter que de jolies robes et des tabliers blancs à dentelle,fraîchement repassés! Ludivine en est si surprise que sa colère éclate. La scène dure assez longtemps, mais la Soeur ne cède pas et l'indocile élève reste affublée de son grand tablier. Le calme finit par revenir, mais la jeune fille est bien mortifiée de se sentir si mal fagotée. Après le repas de midi, elle met la main sur une de ses anciennes robes qu'elle apporte à sa maîtresse. Celle-ci, voyant que la leçon a porté et jugeant la pénitence suffisante, revêt son élève de cette robe;

Ludivine la garde le reste de la journée, avec autant de satisfaction que si c'eût été la toilette neuve, cause première de sa désobéissance et de sa punition.

Une autre fois qu'il y a une déchirure à la robe qu'elle porte, on la lui enlève et on lui en présente une autre qu'elle n'aime pas et qu'elle repousse avec dépit. Alors on lui fait mettre les doigts dans la déchirure de la première robe, et aussitôt elle se calme et se laisse revêtir de la robe qui lui répugne. Elle se montre toujours excessivement soigneuse pour ses habits et c'est vraiment extraordinaire, vu le milieu dans lequel elle a vécu si longtemps. Elle ne peut souffrir ce qui est déchiré ou même froissé et n'emploiera jamais une épingle pour remplacer un bouton ou une agrafe. Elle coud elle-même les boutons qui viennent à manquer sur ces vêtements, enfilant l'aiguille sans aide (une aiguille d'aveugles).

Naturellement aussi, elle reconnaît ce qui est à elle. Un jour qu'on veut s'en assurer, on lui présente une robe qui ne lui appartient pas. Elle s'aperçoit aussitôt du trucage, et, qui plus est, reconnaît à laquelle de ses compagnes cette robe appartient et va elle-même suspendre ce vêtement au crochet d'où on l'avait pris. Puis, elle cherche sa propre robe, qui est suspendue ailleurs qu'à la bonne place, la retrouve, la prend entre ses mains et va la déposer sur son lit.

En semaine, les élèves de l'Institution portent des robes aux couleurs variées; mais le dimanche, le costume noir à col blanc est de rigueur. Ludivine apprend bientôt à reconnaître cette robe réglementaire; elle distingue d'ailleurs le dimanche des autres jours, à cause du règlement spécial qui précède et qui suit cette date. Chaque samedi



LUDIVINE « ÉCRIT AU TABLEAU » AU MOYEN DE LETTRES MOBILES QU'ELLE ACCROCHE POUR ÉPELER LE MOT DÉSIRÉ.

soir, après avoir terminé sa « grande toilette », voici notre jeune fille qui sort la robe spéciale au dimanche, sans qu'on le lui dise, et la dispose avec le reste de son linge pour le lendemain. Le dimanche soir, la voici encore qui ôte cette robe, la suspend dans son armoire et choisit pour le lundi une autre robe qu'elle dépose au pied de son lit. Ludivine commence donc à se rendre compte du *temps,* même si elle ignore encore le mot dont nous nous servons pour désigner cette chose abstraite. La succession des actes amène chez la sourde-muette-aveugle la succession des idées et elle commence à différencier le passé, le présent et l'avenir, hier, aujourd'hui et demain. Ne le prouve-t-elle pas par les actes routiniers qu'elle accomplit d'elle-même les samedi, dimanche et lundi de chaque semaine?

Sa prévoyance se montre aussi de différentes façons. Elle sait se prémunir contre un avenir très rapproché sans doute, mais qui n'en est pas moins un laps de temps bien défini dans sa conscience: le temps qui contraste avec les autres durées est *le temps du lit.* La *nuit,* comme le *jour,* n'a pour la sourde-muette-aveugle aucun sens particulier. Le sommeil passif alterne avec le réveil actif, et c'est tout. Etre en éveil, c'est agir, sentir et réfléchir; être endormie, c'est plus ou moins perdre conscience de tout cela. Voilà pourquoi elle imagine de se faire une provision de bonbons en prévision de ce temps passé au lit... Plusieurs fois déjà, elle a rempli sa poche de bonbons durant le jour afin d'en avoir durant la nuit à venir. Et elle a fait cela à l'insu de sa maîtresse, qui n'a découvert que plus tard les traces de cette gourmandise satisfaite en cachette. Donc, un certain soir, voici Ludivine qui sort de la poche de sa robe une bonne poignée de bonbons qu'elle dépose sous son oreiller! Mais cette fois, la Soeur veille

et ordonne à la gourmande de remettre ces bonbons dans la poche de sa robe. L'élève obéit,puis se met au lit comme d'ordinaire. Un peu plus tard, ne se sachant pas observée, elle se lève et se dirige vers l'endroit où sont les bonbons. Encore une fois, elle est contrainte de les laisser et de se mettre au lit. Une troisième tentative pour avoir ces bonbons reste également sans succès. Alors, Ludivine s'aperçoit que sa maîtresse est toujours à ses côtés et qu'elle est bien capable d'y rester jusqu'au matin! La jeune fille, après avoir poussé un horrible cri, se recouche pour tout de bon et s'endort.

Les bonbons dont elle raffole sont aussi, vers ce temps-là, l'occasion d'un amusant incident. Quelqu'un s'avise de mettre un bouchon de liège dans une boîte de bonbons présentée à Ludivine: histoire de voir si elle y mordra, se fâchera, montrera sa surprise ou son dépit de quelque façon. Mais Ludivine est devenue un peu plus diplomate, surtout à l'égard des donneurs de friandises! Le morceau de liège est vite découvert et palpé, puis *ignoré,* cependant que Ludivine mange ou met de côté tous les bonbons qui entourent le bouchon. Ensuite, laissant toujours le morceau de liège dans la boîte, elle la referme et la remet poliment à la personne qui la lui avait présentée!

On a déjà remarqué chez la jeune fille un grand amour du travail et l'on a vu qu'elle partage volontiers les différentes occupations de ses compagnes, surtout ce qu'on est convenu d'appeler les travaux domestiques, car elle s'intéresse à tout ce dont elle comprend l'utilité. Elle s'occupe en outre à divers petits travaux manuels, coud les boutons sur son linge, poinçonne des cartons pour y passer ensuite de petits rubans, commence à travailler au crochet, à broder un petit tapis. Lorsqu'elle s'aperçoit qu'elle

se trompe, elle prend la main de son professeur et lui remet l'ouvrage pour le faire corriger, apprenant ainsi à le corriger elle-même. En date du 28 mai, 1912, on lit dans le journal de son professeur :

« Aujourd'hui, Ludivine confectionne un grand panier à papier. Elle assemble les morceaux de carton, les ajuste bien et lace les côtés, défaisant et refaisant son travail quand elle se trompe. Elle fait ce panier seule, dans l'espace de deux heures. Pour lui faire comprendre l'utilité de cet objet qu'elle vient de faire, sa maîtresse lui donne du papier, le lui fait déchirer puis jeter dans ce panier. Aussitôt Ludivine se lève, prend le panier et va le vider hors de la classe, à l'endroit voulu ; puis elle revient et dépose le panier près de son pupitre. »

Un autre jour, voici la jeune fille cherchant du ruban pour finir une corbeille qu'elle est en train de confectionner. Ne trouvant pas de ruban, elle se met à pleurer. La Soeur, devinant la cause de son chagrin, s'empresse de lui donner ce qu'elle cherchait. Ludivine laisse alors échapper un cri de joie, sèche ses pleurs et achève sa corbeille en souriant. Son ardeur et sa persévérance au travail forment un frappant contraste avec l'apathie des idiots et de tant d'être anormaux, presque toujours portés à s'endormir dès qu'on les laisse seuls ou sans occupations.

Ludivine a toujours soif de savoir, d'apprendre. Un certain jour, la jeune fille, montant en classe avec sa maîtresse, se heurte à un escabeau qui se trouve sur son passage. Tout de suite, il lui faut savoir ce que cela signifie. Elle monte sur l'escabeau et, en étendant les bras de tous côtés, cherche ce qu'il peut bien y avoir en haut. Ne trouvant rien, elle descend de l'escabeau, le retourne et y

monte une seconde fois. Enfin, elle touche une fenêtre et une personne qui en fait le nettoyage. Voilà qui est bien ; mais ce n'est pas encore assez pour Ludivine qui, déjà dressée aux expériences de ce genre, se met à observer les dimensions de la fenêtre et du volet. Sa saine curiosité satisfaite, Ludivine redescend de l'escabeau et continue son chemin, ayant acquis certaines idées d'*espace et d'étendue.* Car il faut que les mains de l'aveugle, toujours en exploration, lui permettent de comparer grandeur à grandeur, afin qu'elle puisse avoir à ce sujet des idées de relativité et mesurer en son esprit d'autres grandeurs. C'est aussi de cette manière, et de ses frêles mains, que Ludivine recule de plus en plus loin les limites de l'espace qui l'enserre, tout autant qu'elle le recule à force de monter, de descendre et de marcher. Peu à peu, elle se prépare à comprendre, et selon ses capacités, cette chose qu'aucun mortel ne comprendra jamais parfaitement : l'infini.

Gerard Harry, dans son livre déjà cité, a fait preuve d'une extraordinaire compréhension de ce que peut être l'état d'une sourde-muette-aveugle, de ses capacités naturelles et des réussites qu'on peut en attendre, avec une éducation rationnelle et persévérante. Mais il va trop loin lorsqu'il dit : « On éduquera toujours plus aisément et plus rapidement deux sens que cinq, d'autant qu'une très grande portion et peut-être la totalité des trois sens atrophiés passe dans les sens survivants. » M. Harry oublie de prendre en considération deux choses très importantes : premièrement, que c'est le dessein de la nature que nous ayons l'usage de cinq sens ; et deuxièmement, que le fonctionnement harmonieux d'un être humain présuppose chez lui l'état normal de *cinq* sens, et non pas seulement de deux ou de trois, ou même de quatre.

Sans doute, notre organisme est si ingénieux, si fécond en ressources, qu'il lui est possible de s'adapter à toutes sortes de milieux et de circonstances. « On peut même en certain cas où un organe est définitivement détruit, suppléer à son absence en faisant l'éducation d'un organe similaire et en l'accoutumant à remplacer l'organe disparu. » [1] Mais cette adaptation ne se fait pas d'elle-même, ni du jour au lendemain. Lorsque l'équilibre organique se trouve ainsi bouleversé, il faut une lutte sérieuse pour le rétablir; et même quand on le croit entièrement restauré, il s'y trouvera encore des lacunes. L'effort soutenu, constant, qu'exige ce rétablissement de l'équilibre rompu, entraîne aussi, il ne faut pas l'oublier, une dépense notable de toutes les énergies physiques et mentales.

De plus, la nature, qui peut priver un être humain, à sa naissance, d'un sens ou de deux ou de trois, ne le laisse pas moins pleinement doté des instincts naturels ayant rapport aux sens; il est prédisposé à penser,à se conduire, à vivre de la même façon que les générations d'ancêtres qui lui ont légué leurs habitudes familières, présentes en lui à l'état latent. Cet atavisme est, à la longue, un grand avantage pour l'infirme; mais il n'en complique pas moins les débuts d'un être qui se trouve ainsi en guerre avec lui-même, et qui se voit dans l'obligation de surmonter deux ou trois fois plus d'obstacles que les êtres normaux qui l'entourent, avant d'arriver seulement au point de départ de ces derniers.

C'est chimère aussi de prétendre qu'un être privé d'un ou de plusieurs sens peut s'instruire plus vite, ou même

---

[1] Dr Jean Frumusan.

aussi vite qu'un être en possession de toutes ses facultés parfaitement coordonnées. Bien au contraire, les débuts de tous les déficients sont très lents. Même les aveugles et les sourds-muets les mieux doués d'esprit et les plus sains de corps doivent recevoir plusieurs années de formation spéciale, avant d'être en mesure de suivre le programme d'études des écoliers normaux. Il est par conséquent facile d'imaginer la lente et longue formation première qu'exige un être comme Ludivine Lachance.

Une fois cet inévitable dégrossissement accompli et les premières matières d'une éducation générale reçue, rien n'empêche l'infirme d'avancer aussi vite et d'aller aussi loin dans ses études qu'une personne normale, surtout si cet infirme est très bien doué mentalement, si sa santé se maintient robuste, et surtout s'il a trouvé, dans sa première jeunesse, un professeur aussi savant que dévoué qui restera toujours à ses côtés, qui s'occupera de lui et de lui seul, sans relâche, *pendant quinze ou vingt ans, voire trente-cinq ans et encore davantage,* comme dans le cas d'Helen Keller, par exemple! Mais ce ne sont pas tous les enfants infirmes qui se voient ainsi entourés de soins éclairés dès leur plus tendre enfance, et qui ont par surcroît la bonne fortune d'être quasi adoptés par quelque Crésus. (Et voilà qui est vraiment dommage, car messieurs les millionnaires en retireraient autant de profit que leurs protégés!). Aussi, dans la pratique générale, comme c'est la famille ou l'Etat qui pourvoit à l'éducation des déficients, il faut leur appliquer la règle générale.

Revenons à Ludivine Lachance. Pendant que la jeune fille, à l'Institution, partage la vie et les occupations des autres élèves et que son esprit commence à s'ouvrir à la lumière intérieure, de la Beauce d'où elle est sortie, un

ménage de pauvres gens se prépare à entreprendre un grand voyage et à faire une dépense qui ne manque pas de l'effrayer quelque peu. Mais pour rendre visite à leur fille unique, pour revoir la jeune infirme dont ils se sont séparés avec tant de chagrin, à laquelle ils pensent continuellement et si anxieusement depuis un an, les parents Lachance sont prêts à tous les sacrifices. Laisser Saint-Gédéon leur cause aussi quelques inquiétudes car cela veut dire laisser « le petit », et la maison, et la ferme, et « les bêtes » ; mais « le petit » se fait grand et il entre justement en vacances; il saura bien garder la maison et les animaux domestiques. Il faut aussi prendre en considération qu'on est à quinze ou seize milles de la station de chemin de fer la plus rapprochée, et que les routes, carrossables en été, ne le sont pas toujours le reste de l'année. Tout bien pesé, la décision est prise. On part pour une semaine : deux jours pour aller, deux jours pour revenir et deux ou trois jours là-bas à Montréal, auprès de Ludivine.

Donc, vers la fin du mois de juin mil neuf cent douze, exactement un an après la première séparation, les époux Lachance arrivent à Montréal et pressent dans leurs bras leur chère Ludivine. Mais c'est une autre Ludivine, encore plus transformée, plus développée de toutes manières qu'elle ne l'était à la première visite de son père. Les parents, ravis, ne finissent pas de la regarder. Ils se demandent si c'est bien la chair de leur chair, la petite qu'ils ont bercée, la misérable qu'ils ont autrefois soignée; c'est une jeune fille bien propre et bien coiffée, qui se tient droite et marche avec assurance; qui a presque l'air d'une demoiselle dans ses beaux habits; qui les reconnaît, se jette à leur cou, les caresse, veut s'as-

seoir tantôt sur les genoux de l'un et tantôt sur les genoux de l'autre! Le père rayonne, la mère est émue, émerveillée de tout. Elle oublie son premier chagrin, car sa Ludivine, à la première entrevue, a mis un peu de temps à la reconnaître, tandis qu'elle a reconnu son père sans la moindre hésitation. Mais il faut dire que la mère a maigri durant l'année; et puis, si Ludivine est plus démonstrative envers son père qu'envers sa mère, c'est sans doute parce que le père, de santé chétive, restait souvent à la maison et s'occupait beaucoup de Ludivine qui s'attacha à lui; au lieu que la mère, surchargée de besogne, était souvent absente; et lorsqu'elle rentrait au logis, elle se trouvait trop absorbée par les soins du ménage pour s'occuper beaucoup de la petite aveugle. Mais l'enfant aime aussi sa mère et elle est contente de la retrouver. Les parents passent donc quelques jours à Montréal, et toujours auprès de Ludivine: l'énorme ville, pour eux, se résume à cette grande maison qui sert de cadre à la physionomie de leur enfant.

L'aumônier et la soeur Angélique-Marie reçoivent les confidences des époux Lachance et se font les interprètes de leur reconnaissance auprès du personnel de l'Institution. Combien ces pauvres gens regrettent leur ignorance et leurs préjugés passés! Quels sont leurs remords de ne s'être point séparés de leur fille lorsqu'on est venu la leur demander la première fois!... Mais Ludivine, elle, est toute à son contentement. La jeune fillle ne quitte presque pas ses parents, les promène avec elle partout dans le couvent et leur montre son petit savoir. Eux, de leur côté, ne se lassent pas de la suivre et de la regarder faire, d'examiner ses travaux. S'ils en ont souvent les yeux pleins de larmes, ils ont aussi le coeur gros de joie à contempler

la métamorphose de celle qu'ils appelaient autrefois « notre pauvre enfant », et qu'ils ne nomment plus maintenant que « chère notre petite fille » !

Mais l'heure de la séparation sonne de nouveau. Il est temps de retourner à leur fils, à la terre, à Saint-Gédéon. Les parents Lachance font donc leurs adieux à l'aumônier et aux religieuses ; ils se confondent encore en remerciements ; ils pressent une dernière fois dans leurs bras « chère notre petite fille », qui leur rend les caresses sans s'apercevoir que ce sont des baisers d'adieux.

Le lendemain matin, comme on est arrivé au temps des vacances et qu'il fait chaud, on veut faire mettre à Ludivine une robe de cotonnade, plus simple et plus légère que ses robes de drap, ce qui lui permettra de s'amuser à son aise au jardin, sous les charmilles, dans les balançoires. Mais hélas ! la toilette sera toujours avec Ludivine une question brûlante et nous voici de nouveau en face d'une scène ! La jeune fille s'attend probablement aussi à revoir ses parents, à se promener encore en ville avec eux... ; hier, elle a posé, à leurs côtés, chez l'artiste-photographe... ; toujours est-il qu'elle veut à tout prix endosser une robe garnie de soie, la plus jolie de ses robes à son avis ; et elle se cabre devant le vêtement trop simple qu'on lui présente. Colère et pleurs ; pleurs et cris !... On prend le parti de la laisser seule, et comme d'habitude en pareille circonstance, Ludivine se calme d'elle-même.

Ainsi que tous les infirmes un peu trop habitués aux gâteries, Ludivine est égoïste et volontaire. Il faut dire ici que son vocabulaire s'est enrichi d'un assez grand nombre de mots qu'elle peut épeler en entier s'ils sont très courts, et dont elle épelle la première syllabe s'ils sont un

peu longs. Ces mots nouveaux, ajoutés aux signes naturels déjà appris, constituent pour elle une langue suffisante à faire comprendre ses besoins comme à exprimer ses caprices, ce qu'elle fait à tout propos, ayant depuis déjà longtemps saisi l'utilité de ces signes magiques pour arriver à faire sa volonté. La Soeur juge donc qu'il est grand temps de développer chez Ludivine le désintéressement et la générosité ou de lui inculquer ces sentiments, s'ils ne sont pas spontanés en elle.

Il arrive précisément que,pendant ces premiers jours de vacances, Ludivine reçoit une autre boîte de bonbons qu'elle s'empresse d'ouvrir pour s'en régaler. Mais la maîtresse exige que Ludivine offre de ses bonbons à toutes les personnes qui se trouvent en ce moment auprès d'elle. Quand la jeune fille s'aperçoit qu'on prend ses friandises, elle se fâche tout net et veut les reprendre, mais on ne les lui redonne pas. Alors, elle se met à pleurer, mais la Soeur tient bon et ne permet pas qu'on lui redonne les bonbons qu'elle a distribués de si mauvaise grâce. Un peu plus tard, la religieuse présente d'autres bonbons à Ludivine qui sourit et en donne à sa maîtresse avant d'en manger elle-même. Eh quoi! la leçon aurait-elle été apprise si vite et d'un seul coup? La Soeur n'ose encore y croire et, le lendemain, pour s'en assurer, elle conduit son élève au jardin et lui fait cueillir des groseilles. La jeune fille remplit un petit récipient de ces fruits, auxquels elle ne goûte que lorsque sa maîtresse lui fait comprendre qu'ils lui appartiennent,et alors elle en mange quelques-uns. Puis, de passage à la salle de récréation, emportant au réfectoire sa petite cueillette, Ludivine met en pratique la leçon de la veille en offrant de ses groseilles à ses compagnes et aux religieuses qu'elle rencontre.

La Soeur est heureuse de constater chez la jeune infirme une nature généreuse; et tout ce qui lui reste encore à faire dans l'éducation de Ludivine lui semble moins difficile, maintenant qu'elle sait que son élève n'a pas hérité de cette pire des infirmités: un coeur sec.

Toutes les religieuses étant tenues à faire une retraite de dix jours une fois l'an, Soeur Angélique-Marie part de l'Institution le 1er juillet (1912) et se rend à la Maison-Mère des Soeurs de la Providence, pour s'y retremper dans le silence et la méditation et se préparer l'âme pour la difficile année à venir. Ludivine se reposera durant ce temps, croit-on; et puis, on promet d'en prendre soin et de l'amuser durant l'absence de sa maîtresse.

Mais on a beau faire, la jeune fille s'ennuie, s'inquiète, pleure souvent. Elle se demande peut-être, ne pouvant le demander à d'autres, si sa maîtresse l'a abandonnée, si elle retrouvera encore Soeur Angélique-Marie! Alors, la religieuse rentrant à l'Institution après ces dix jours de retraite, on se hâte de lui amener Ludivine qui ne se possède pas de joie! Comme si elle craignait de la voir repartir, la jeune fille s'empare de la valise-à-main de sa maîtresse et porte ce fardeau jusqu'à la chambre qu'elles occupaient toutes les deux depuis quelque temps: chambre spacieuse, paisible et claire, isolée du brouhaha du dortoir commun.

Ludivine demande le trousseau de clefs à sa maîtresse, ouvre l'armoire de la religieuse et y dépose le sac de voyage, emblème des absences, et referme l'armoire à clef. Puis elle embrasse encore la Soeur qu'elle ne veut pas quitter un instant pendant plusieurs heures. Elle s'assied sur les genoux de la religieuse, se fait bercer comme une

enfant qui se serait beaucoup ennuyée, et montre par les signes de ses petites mains pâles et par son visage rayonnant tout le bonheur que cette entrevue lui donne. Et l'affection est réciproque, le bonheur partagé, car le coeur de la religieuse est celui de la mère la plus tendre et la plus dévouée. La Soeur, enveloppant de ses bras sa jeune sourde-muette-aveugle, n'envie la félicité de personne au monde.



AU JARDIN, ELLE S'AMUSE ET SE REPOSE.

CHAPITRE VIII

LA MARCHE PLUS ASSURÉE

> « Privée du service des sens, l'âme intelligente ne serait pas condamnée à l'inertie, car la providence naturelle lui accorderait le concours qui répondrait à ses conditions nouvelles d'existence. »
>
> (Card. Mercier, *Psychologie.*)

Nous avons suivi Ludivine presque pas à pas durant la première année de sa renaissance parce qu'un doute avait subsisté jusque-là dans l'esprit de bien des gens au sujet de l'état mental de la pauvre infirme. Et nous avons vu Ludivine donner des preuves multiples et non équivoques qu'elle était en possession d'une âme raisonnable, parfaitement capable de se développer avec ses facultés. Il s'agissait maintenant de hâter par tous les moyens possibles, le réveil des puissances plus ou moins léthargiques, encore bien mal servies par les sens en défaut. Car, ne l'oublions pas,

> « La connaissance intellectuelle prend naissance au contact de l'expérience sensible; l'expérience sensible est, au moins pour une part, cause de la production de l'idée... L'intelligence et la volonté sont assujetties à des organes, par conséquent, leur fonctionnement normal est subordonné à l'intégrité et au fonctionnement normal de l'organisme. » [1]

---

[1] Dans mes études préliminaires à la composition de cet ouvrage, la *Psychologie* du cardinal Mercier, en deux volumes, m'a beaucoup éclairée sur le difficile sujet du processus de la pensée. L'éminent cardinal ayant été successivement docteur en médecine, professeur de philosophie, et prince de l'Eglise, réputé pour sa grande science autant que pour son héroïsme et la sainteté de sa vie, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de m'appuyer sur son autorité.

La vie de Ludivine Lachance, pendant seize ans n'avait été qu'un long cauchemar, sans doute confus. Après son entrée à l'Institution, cet état fit place à un rêve mieux coordonné. A cette demi-conscience, il s'agissait maintenant de substituer ce qu'on appelle *l'état de veille.* En d'autres termes, au sortir de ces 17 années d'existence presque *végétative,* il fallait cultiver et perfectionner en Ludivine la *vie sensitive* — selon qu'il lui restait de sens — pour arriver enfin à la *vie intellectuelle,* à l'expression de la pensée abstraite, à la compréhension des choses spirituelles.

Ludivine était déjà un peu sortie des limites de son moi; tous les jours elle entrait davantage en communication avec les êtres et les matières qui l'entouraient et avec certains phénomènes de la nature. Le pouvoir de raisonnement, bien que peu développé encore chez elle, s'annonçait pourtant droit et sain; et la jeune fille était douée de belles qualités morales. Mais intellectuellement, elle était semblable à un enfant de trois ou quatre ans, avec l'avantage d'un jugement plus sûr et d'une volonté plus ferme, et les désavantages d'une santé anémiée et d'infirmités qui compliquaient et compliqueraient toujours sa marche à travers la vie. Ces infirmités tendaient forcément aussi à limiter chez Ludivine le processus de la pensée; mais la jeune infirme,ayant hérité de la mentalité d'ancêtres sains de corps et d'esprit, gardait encore latente en elle la puissance d'arriver au même degré de compréhension que les êtres normaux, mais par des moyens différents.

Ces moyens particuliers qui faciliteraient chez elle l'acquisition des connaissances, comment les trouver? D'abord, par une constante et minutieuse observation des opérations mentales de Ludivine, comme aussi de sa manière d'appliquer les leçons déjà apprises, de se servir des

choses déjà connues ; ensuite, en la mettant constamment en mesure de faire des expériences nouvelles, des expériences de toutes sortes. Dans l'éducation des sourds-aveugles, comme dans celle de tous les enfants que leurs infirmités tiennent plus ou moins à l'écart, l'important au début est d'augmenter chez eux la somme des notions variées qui sont la matière initiale, à l'état brut, de toute éducation. Pour servir d'aliment à sa pensée, il faut que tous les jours l'élève fasse « des collections hors d'elle-même » ; ensuite, la réflexion, la comparaison et le jugement aidant, elle classera ces idées neuves dans le casier de sa mémoire, ajoutant ainsi à la somme générale de ses connaissances et devenant chaque jour apte à mieux apprendre et à mieux comprendre. Dans une semblable éducation, l'importance des expériences peut varier, mais il n'y en a pas de négligeables : *Tout importe, parce que tout informe.*

Son professeur comprenait bien cela. Aussi avait-elle le souci constant de varier la vie courante de son élève, de l'instruire hors de classe encore plus qu'en classe, de la promener en tous sens, de lui faire toucher à tout, de l'extérioriser aussi souvent et plus souvent que les autres élèves. Si cette dévouée maîtresse eût pu consacrer tout son temps uniquement à la jeune infirme, combien plus vite encore cette éducation eût progressé ! Mais nous l'avons déjà dit : les élèves se pressaient dans les classes, les maîtresses n'étaient jamais assez nombreuses et l'on ne pouvait entièrement se dispenser des services de cette éducatrice expérimentée.

Quoi qu'il en soit, nous voici arrivés à l'été de 1912, saison des vacances scolaires, des pique-niques et des promenades. Pour Ludivine, c'est le temps favorable par excellence car sa maîtresse ne la quitte presque plus, n'ayant

pas alors d'autres élèves pour lui prendre les heures précieuses de la journée. Ce sont des vacances ardues pour la religieuse, qui aurait grand besoin de se remettre des fatigues de son difficile métier. Mais pour elle, ce métier est avant tout un apostolat, une maternité spirituelle: la Soeur ne prend en considération que les misères et les privations constantes de Ludivine et l'entière dépendance de son élève chérie. Comme le dit l'*Imitation*, « l'amour ne sent pas le fardeau qu'il porte, il compte pour rien sa peine; il veut aimer même au delà de ses forces » .... Ceux-là seuls qui ont à envisager une semblable tâche peuvent en comprendre toutes les exigences, se rendre compte de l'effrayante dépense d'énergies vitales qu'elle entraîne nécessairement. Ce n'est qu'après des années d'entraînement que la sourde-aveugle peut trouver en elle-même l'aliment de ses pensées suivies, gravir seule quelques échelons de son progrès intellectuel. Et en attendant qu'elle puisse en partie se suffire à elle-même, elle attend tout de sa maîtresse, laquelle doit véritablement lui infuser la vie consciente, comme elle lui infuserait le sang de ses veines.

Soit que le caprice de Ludivine la pousse ici ou là, soit que son esprit en éveil s'en aille à la découverte de quelque nouveauté, il faut que la maîtresse suive son élève du matin jusqu'au soir, trop heureuse encore quand il ne prend pas fantaisie à cette dernière de faire des promenades nocturnes, la nuit lui étant aussi propice que le jour! Sans doute, il est toujours possible de la retenir, de mettre un frein à ses activités indépendantes: mais ce n'est pas là le bon moyen. Le professeur avisé, tout en dirigeant l'infirme pour la conduite personnelle et les rapports avec autrui, lui laisse, pour le reste, la bride sur le cou. C'est le plus court, le plus naturel, le meilleur

moyen de découvrir les goûts, les tendances et le caractère de l'élève, comme aussi de s'assurer du degré de développement de ses facultés. C'est surtout le moyen par excellence de favoriser chez tous les déficients les qualités de saine curiosité, de volonté active, d'initiative personnelle, de confiance en eux-mêmes, de sécurité par rapport au monde et aux gens qui les entourent.

Avec Soeur Angélique-Marie, continuons donc à suivre Ludivine. La voici, un matin de juillet, assise sous la charmille du jardin, occupée à enfiler des perles. Se levant, elle se dirige tout droit vers la porte d'entrée, puis se met à gravir un escalier. Où va-t-elle? direz-vous. Mais tout simplement à sa classe au troisième étage, mettre en sûreté ses boîtes de perles, puisqu'on lui a signifié de cesser ce travail. Les perles sont pour Ludivine ce que le tricot, la navette et le crochet sont pour les autres jeunes filles: une occupation dont elle ne se lasse jamais. Et comme elle est assez *fine* pour deviner que sa maîtresse n'aime pas à lui voir trop souvent entre les mains ce passe-temps qui l'absorbe au préjudice d'autres choses plus utiles, Ludivine a soin de mettre ses chères perles en lieu sûr, et à cette fin elle grimpe trois étages, faisant un détour pour redescendre par un autre escalier. Elle connaît bien son chemin dans la grande maison de la rue Berri où elle va et vient avec vitesse et sûreté, se croyant bien seule. Il vaut mieux lui laisser cette illusion afin de développer son indépendance; mais toujours l'ombre tutélaire de la maîtresse suit son élève, pour la protéger autant que pour s'informer elle-même.

Un autre jour, nous rencontrons Ludivine se promenant avec une aiguille et du fil. Que cherche-t-elle donc? Quelqu'un pour lui enfiler son aiguille, car elle n'a pas cette fois une aiguille d'aveugle. Elle finit par se heur-

ter à une religieuse, lui prend aussitôt les mains et lui confie l'aiguille et le fil. La soeur lui ayant remis l'aiguille enfilée, Ludivine lui fait le signe de « merci » et retourne continuer son travail avec joie. N'est-ce pas plus raisonnable que d'attendre dans l'oisiveté, longtemps peut-être, qu'on vienne lui demander si elle a besoin de quelque chose? Mais cette entrée de l'élève en action spontanée ne deviendra une habitude, n'ira des petites choses aux grandes, que si la maîtresse a, dès les commencements, assez d'imagination, de sagesse et de patience pour laisser l'élève agir et penser seule autant que faire se peut, même si cela bouleverse le programme ordinaire et semble contraire à toutes les règles classiques. D'ailleurs, dans l'éducation de tous les infirmes, les règles classiques en général ne sont bonnes qu'à être jetées par-dessus bord!

En date du 16 juillet 1912, je lis dans le journal de la soeur que c'est congé sur la montagne et que son élève y va comme les autres, avec la seule différence que, pour la ménager un peu, on la conduit en voiture jusqu'au pied de la montagne plutôt que de la faire marcher en rang avec les autres élèves. Comme les autres aussi elle apporte ses petites provisions pour la journée et quelques menus ouvrages pour s'amuser, car on part tôt le matin et on ne rentre qu'au crépuscule. Durant le trajet et en attendant l'ascension de la montagne, Ludivine fronce les sourcils, palpe les personnes qui l'entourent jusqu'à ce que ses mains rencontrent une religieuse, et alors elle se calme aussitôt.

« Rendue au sommet de la montagne, elle jouit du grand air, rit volontiers, enfile des perles, touche à tout ce qui est autour d'elle et finit par des promenades et des petites

courses à travers le bois. Au moment du départ, elle met son chapeau en souriant, se laisse conduire au tramway et y reste tranquille; Ludivine a été aimable toute la journée ».

Ces lignes, notons le bien, furent écrites un an seulement après l'entrée si orageuse de Ludivine à l'Institution. Et plusieurs choses en ressortent, en plus de sa conduite exemplaire. D'abord, elle s'aperçoit que cette promenade diffère des promenades antérieures et elle se trouve un peu déroutée en cet endroit inconnu, au milieu de ses remuantes compagnes. Soeur Angélique la surveille, mais à son insu; l'aveugle cherche dans le groupe jusqu'à ce qu'elle trouve des Soeurs, et alors son anxiété s'évanouit; l'expérience lui a appris qu'un bonnet de nonne est une espèce de *deus ex machina*, et que là où elle rencontre une soeur, tout marche, tout va bien : elle peut se sentir en sécurité. Parvenue au sommet du Mont Royal, elle suit tant bien que mal, pendant plusieurs heures, les joyeux ébats de ses compagnes; puis, grisée elle aussi par l'air et le vent du sommet, elle se sent prise d'émulation et veut se promener à son tour sur le tapis moëlleux mais inégal du parc forestier, piétinant l'herbe et les mousses, touchant les troncs d'arbres, frôlant leur ramure, caressant des doigts toutes ces nouvelles végétations, humant les parfums variés qui s'en dégagent. Et enfin, elle aussi veut courir, courir à toutes jambes à travers le bois! Va-t-on l'en empêcher? Non pas! On la laisse faire, la suivant d'aussi près que possible, la tirant par la manche ou la jupe quand la proximité d'un arbre présage une collision, l'aidant à se relever quand elle trébuche et tombe. Et c'est surprenant de voir comme elle tombe peu souvent, eu égard à sa double infirmité. Il

convient de noter que la sûreté de sa démarche augmente et que son sens de direction se développe de jour en jour. La preuve en est que vers ce temps-là aussi, Ludivine commence à descendre les escaliers du couvent, quelquefois sans se tenir à la rampe.

Une personne normale peut-elle comprendre la somme de peine et de tension qu'entraîne chez tous les infirmes le simple maintien du corps en équilibre? Il n'y a pas que les boîteux, les bossus et les aveugles qui soient obligés d'apprendre à coordonner leurs efforts corporels, à perfectionner leur sens musculaire, à orienter leurs mouvements. Même les sourds dont la vue est parfaite sont portés à trébucher, à perdre leur sens de direction en plein jour, à produire des collisions contre tout ce qui est sur leur passage, s'ils n'ont la stricte habitude de se surveiller. Pour ce qui est de se déplacer dans l'obscurité, ils se heurtent à tout et sont déroutés jusque dans les endroits qu'ils connaissent le mieux. S'ils s'aventurent en pleine lumière sur un chemin accidenté, hasardeux, dans un sentier très étroit, sur un pont rustique, leur démarche vacille, ils perdent pied facilement et tombent à tout propos. Moi qui écris ces lignes, j'en ai fait personnellement l'expérience et j'ai constaté ces mêmes faits chez d'autres qui ont d'habitude, tout comme moi-même, une démarche assurée, vive, aisée. Comment expliquer cela? Les médecins affirment que l'organe de l'équilibre est situé dans l'oreille intérieure et que tout trouble sérieux de l'ouïe a le pouvoir d'affecter également l'équilibre physique de l'individu atteint.

Mais d'autre part, il y a des compensations. C'est également chose reconnue que les personnes affectées de surdité presque complète ne souffrent pas du mal de mer, pas même au milieu des plus affreuses tempêtes, alors



DANS LA COUR DE RÉCRÉATION.

que le roulis et le tangage secouent en tous sens le navire, et que les autres passagers à bord se disent *in extremis*. Je sais d'expérience que ma démarche sur un navire labourant une très grosse mer peut être des plus chancelantes, mais que mon estomac y est toujours bon pour quatre repas par jour! Chose générale aussi: pas de nausées en tramway ou en chemin de fer, pas de vertige en ascenseur, sur les hauts sommets, ou en aéroplane; je laisse à d'autres que moi le soin d'expliquer ces faits: je les note seulement en passant.

J'incline à croire que la sensibilité générale [2] est aiguë chez tous les infirmes. L'effort mental constamment renouvelé, la tension physique toujours plus grande chez eux que chez les êtres normaux tendent à ébranler l'équilibre extérieur et intérieur. C'est pourquoi on remarque si souvent chez les infirmes des signes d'irritation, de surexcitation. Ils ont le système nerveux à fleur de peau, pour ainsi dire; et qu'ils aient une constitution naturellement délicate ou affinée par des années de souffrance, tous les infirmes connaissent bien ces fourmillements d'impatience, ces agacements continuels, ces transports de colère qui étonnent si souvent leur entourage. Les êtres normaux en sont d'autant plus surpris que les infirmes sont fréquemment de naturel simple et généreux, et que le fiel et l'aigreur n'ont pas de part dans leurs fugitifs emportements. Ces accès de vivacité sont causés le plus souvent par un énervement physique temporaire, ou par une révolte plus ou moins consciente de tout l'être

[2] « Sous le nom de *sensibilité générale*, on comprend ces sensations vagues qui se passent en nous sans que nous sachions bien ni où, ni comment: les sensations de malaise, de fatigue, etc. » (Mercier.)

contre un sort qui n'est pas selon la règle. Qu'on le veuille ou non, la souffrance affecte profondément ce qu'il est convenu d'appeler *le caractère* et cela impose à tout infirme la constante nécessité de réagir contre cette influence déprimante. [3]

Leonardo da Vinci a dit: « Il n'est pas de plus grande seigneurie que celle de soi-même ». Nous pouvons suivre la pauvre Ludivine allant à la conquête de cette difficile seigneurie. Qu'elle y soit parvenue à la fin, c'est une notable victoire morale, et un indice certain de la santé et de la plénitude de ses facultés intellectuelles qui parvinrent à dominer de haut le corps déficient autant que débile, et le système nerveux toujours trop ébranlé.

Cette orientation si sûre, donnée par la maîtresse au caractère naturellement droit et résolu de son élève, et, d'autre part, la fermeté persévérante de l'élève dans la bonne voie, quand elle a compris une fois pour toutes où est le bien, voilà ce qui se constate à tout moment dans cette éducation qui tient du prodige. Certes, Ludivine n'acquiert pas du coup la perfection; cependant durant la période que nous allons étudier (de l'été de 1912 à celui de 1914) Ludivine est moins souvent en défaut. Visiblement, elle se surveille et tâche de s'amender. Elle sait quand elle est en faute et accepte les petites punitions qu'on lui inflige avec le sentiment qu'elles sont justes. Ce

---

[3] Cette conviction que j'ai toujours eue semble être confirmée par les recherches de nos psychologues. Dans une réunion de l'American Psychological Association, à l'Université Cornell, tout dernièrement (1926), le docteur George M. Stratton affirmait que les individus ayant souffert de maladies sont plus susceptibles de mouvements de colère que ceux qui n'ont jamais été malades. « Individuals who have had disease show a more intense emotional reaction in anger situations than those who have not had disease. »

travail intellectuel et moral se résume dans la lutte qui se continue contre ses deux péchés mignons: la vanité et la gourmandise.

Il arrive qu'un jour on sert à Ludivine de la soupe au lait, qu'elle n'aime pas. Pour éviter de la manger, elle fait une scène comme elle n'en a pas fait depuis longtemps, donne des coups de poing sur la table, pleure et crie. Son professeur la renvoie du réfectoire. En sortant, Ludivine se remet à donner des coups de poing sur une porte; alors, pour lui montrer que c'est mal, la Soeur lui applique quelques tapes sur les mains. Ludivine s'arrête aussitôt de crier et fronce les sourcils, car elle n'a pas l'habitude des corrections physiques et elle reste toute surprise. Après avoir tourné cet incident nouveau dans sa pensée durant quelques instants, la jeune fille, calmée, fait le signe de *manger*. On la reconduit alors à sa table où elle se rassied et mange sans plus de façons, et de bon appétit, ce qu'on lui avait servi. Quelques jours plus tard, la scène menace de recommencer, cette fois à propos de sa cuiller qu'elle tient mal et qu'elle ne veut pas apprendre à manier convenablement. De nouveau, on la renvoie de table, mais presque tout de suite elle y revient d'elle-même et se sert de sa cuiller exactement comme on lui avait dit de faire. On voit qu'elle lutte contre ses caprices enfantins, qu'elle apprend à se dompter.

Une autre fois qu'elle passe par la cuisine, on lui fait palper des oeufs dans un panier. Connaissant son goût pour les oeufs crus (on lui en donne beaucoup à cause de son état anémique), on lui permet de prendre un oeuf qu'elle casse sur ses dents pour en boire proprement le contenu, selon son habitude. S'étant un peu éloignée du panier aux oeufs, elle y revient d'elle-même, prend un second oeuf, retourne auprès de sa maîtresse et lui demande

la permission de le boire comme le premier. Elle ne fait presque jamais rien de la sorte sans en avoir demandé l'autorisation. En mars 1913, la Soeur écrivait dans son journal:

> « Maintenant, à table, on laisse Ludivine à son initiative. Elle demande tout ce qu'elle veut, mais ne prend rien sans l'avoir demandé et attend toujours qu'on la serve. Au souper, ce soir, sa maîtresse s'étant absentée quelques minutes, Ludivine attendit son retour avant de commencer son repas.»

N'est-ce pas qu'il est difficile de reconnaître, en cette jeune personne bien élevée, la petite bête gloutonne avec laquelle nous faisions connaissance vingt mois plus tôt?

La question de toilette ne la laisse jamais indifférente. La jeune fille peut apparemment suivre la mode courante, se renseignant sans doute en palpant les toilettes de ses compagnes et des nombreuses dames qui vont la visiter dans sa classe. Toujours est-il que Mademoiselle Forget lui ayant envoyé une autre robe neuve au jour de l'an, Ludivine ne veut pas la porter parce qu'elle la trouve trop longue et insuffisamment ajustée! Elle l'enlève donc et va la suspendre dans son armoire. La Soeur ayant pris les mesures de Ludivine et refait la robe à la dernière mode, la vaniteuse jeune fille sourit; elle consent volontiers à endosser le vêtement neuf et, qui plus est, elle prend la décision de ne plus remettre la vieille robe, maintenant que la neuve est conforme à ses goûts. La soeur s'aperçoit vite que l'ancienne robe a disparu et demande à Ludivine où elle l'a mise. La jeune coquette de répondre qu'elle ne l'a plus, et comme preuve, ouvre son armoire et montre à sa maîtresse les crochets auxquels, en effet, l'ancienne robe n'est pas suspendue. La Soeur trouve cela étrange, car d'ordinaire Ludivine est très soigneuse de ses effets, suspend chaque vêtement par les ganses,

range linge et chapeaux dans un ordre parfait, mettant toujours chaque article à la même place. La religieuse se met alors à faire des recherches et finit par retrouver l'ancienne robe, mais au fond d'un panier, et toute en loques! Comme punition Ludivine est privée de porter sa belle robe toute la journée, et, du matin jusqu'au soir, pas une seule caresse ne lui est faite. Le soir de ce jour de pénitence, la délinquante, ayant compris sa faute, en demande pardon à la Soeur. Une autre fois, ayant déchiré un tablier qui n'a pas le don de lui plaire,la Soeur place les doigts de Ludivine dans la déchirure qu'elle vient d'y faire, puis lui donne quelques petites tapes sur les mains. Comme pour l'incident de la soupe au lait, cette correction, toute légère qu'elle est, fait froncer les sourcils à l'élève. Elle ne rend cependant pas les tapes reçues; au contraire, se sentant en faute, elle va prendre un morceau d'étoffe, du fil et une aiguille, et se met en frais de poser une pièce au tablier qu'elle a déchiré! Véritablement, ce doit être là un cas de contrition parfaite, car Ludivine a horreur de porter des vêtements rapiécés!

Quant aux belles boucles de rubans pour ses cheveux, elle les aime toujours d'amour tendre. Elle en prend le plus grand soin, les enroulant le soir autour des montants de sa couchette pour les défroisser. Elle repousse ceux qui sont défraîchis et, un certain jour, elle en déchire plusieurs, qu'elle jette au panier. Encore une fois, voici l'écolière en pénitence à cause de son incorrigible vanité! Pendant plusieurs jours, elle est privée de tous ses rubans. Ludivine accepte la correction sans se fâcher ni se venger comme autrefois; et elle doit formuler intérieurement des sentiments de ferme propos, car, à partir de ce moment, elle ne cherche plus à détruire les vêtements ni les autres choses dont elle veut se défaire.

Depuis déjà quelques mois, c'est-à-dire depuis octobre 1912, Soeur Angélique-Marie est aidée dans l'éducation de Ludivine par une religieuse sourde-muette, Soeur Ildefonse, qui sert de monitrice à la jeune fille. Elle lui fait répéter les leçons déjà apprises, la surveille dans ses études et ses petits travaux, lui tient compagnie en l'absence de soeur Angélique qui a repris ses autres classes. Il faut dire aussi que la jeune sourde-aveugle a maintenant sa petite classe bien à elle, où les leçons se poursuivent avec moins d'interruptions et où l'on garde les objets variés, les appareils divers et les travaux manuels qui servent à son éducation. Mais Soeur Angélique-Marie continue à diriger la formation mentale et morale de son élève, à surveiller sa santé, à lui tenir compagnie une bonne partie de la journée et à partager sa chambre la nuit. Ce nouvel arrangement permet cependant à soeur Angélique de respirer un peu; il a aussi le grand avantage de mettre à meilleur profit le temps de Ludivine, qui n'aime pas la solitude et que l'oisiveté énerve. Cela ne veut pas dire qu'on la tient constamment à l'ouvrage, loin de là! Elle sort au grand air plusieurs fois par jour et prend un peu de repos dans sa chambre chaque après-midi. Mais le reste du temps, il faut tenir son esprit et ses mains autant que possible occupés. Aussi, les leçons et les travaux se poursuivent-ils avec entrain, favorisés encore par ce nouveau dévouement qui s'offre à la jeune sourde-aveugle.

La petite soeur Ildefonse est douce et très patiente; et par cette mystérieuse réaction des caractères les uns sur les autres, elle a le don de plaire à Ludivine qui accepte de bonne grâce cette nouvelle maîtresse, tout en conservant le même attachement si profond à la soeur Angélique-Marie. La religieuse sourde-muette, aussi intelli-

gente que sensée, exécute à la lettre les recommandations de soeur Angélique-Marie, qui trouve ainsi en elle l'auxiliaire fiable dont elle avait un extrême besoin.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, Ludivine travaille toujours avec entrain lorsqu'elle comprend la raison de ce qu'on lui fait exécuter. Par exemple, elle apprend à tricoter et manie déjà les aiguilles et la laine avec passablement d'habileté. Alors, après quelques jours, on lui apprend à carder la laine; elle se prête volontiers à cet ouvrage, d'autant plus qu'elle a pu constater par elle-même la succession des différentes opérations et l'enchaînement des travaux. Au fait, les doigts de Ludivine qui palpent la laine avant de la carder ont appris précédemment à faire tourner le rouet qui sert à filer cette laine; ils ont suivi les mains de sa maîtresse tricotant des bas, et celles de ses compagnes tissant des couvertures de laine. Au surplus, Ludivine a ainsi la sensation d'être utile, d'ajouter sa quote-part aux travaux de la maison. La jeune aveugle sait aussi relier des feuillets, ce qu'elle aime à faire, sachant qu'autour d'elle on se sert de livres et de cahiers.

Ludivine ne craint plus maintenant la chaleur de la grande cuisine. Elle sait qu'il y a toujours des Soeurs en surveillance, et que d'ailleurs le feu est nécessaire à la préparation des aliments. Pour lui aider à mieux comprendre cette préparation, on la fait descendre à la cuisine et passer tout un grand jour dans le royaume des fourneaux. On lui présente un plat de pommes de terre et un couteau pour peler ces légumes. Pour commencer, elle fait des résistances, car les légumes sont dans l'eau et mademoiselle craint de se salir les mains. Mais, s'apercevant que sa maîtresse et plusieurs compagnes se livrent à cette occupation, Ludivine consent à s'affubler d'un

grand tablier et s'absorbe, elle aussi, dans la besogne de la préparation des pommes de terre. Puis elle hache un grand plat de légumes, lave et essuie de la vaisselle, examine les plats, les chaudrons, les casseroles, les théières et les cafetières, toute la batterie de cuisine enfin, se rendant ainsi compte de la préparation des repas qu'elle mange de si bon appétit.

Un jour que Ludivine a fait le signe qui désigne un *oeuf*, plutôt que de lui en apporter comme de coutume, on la conduit à la glacière et on lui permet d'emplir d'oeufs frais un petit panier qu'elle emporte à sa classe en souriant. Un peu plus tard, elle reçoit de la menue monnaie. Elle aime les pièces d'argent, les compare et d'ordinaire les enferme dans une boîte. Mais cette fois, sa maîtresse lui fait porter son argent à l'endroit où elle avait pris les oeufs, et puis remettre cet argent entre les mains de la soeur cuisinière. Ludivine apprend ainsi l'utilité de la monnaie, et que toute chose peut s'acheter et se payer. De là, il n'y a qu'un pas à lui enseigner la gratitude pour tout ce qui lui est prodigué. Naturellement affectueuse et juste de caractère, Ludivine n'a guère besoin de leçons sur le chapitre de la reconnaissance, car elle a la mémoire du coeur pour tous les services qu'on lui rend.

Les oeufs, ce mets favori, servent encore à lui faire distinguer les notions de *qualité*, de *poids* et de *solidité*. Trois sortes d'oeufs lui sont présentés : un oeuf de pierre, un oeuf de chocolat et un oeuf de poule. Les ayant pris, elle les sent, les palpe et les soupèse ; puis vivement elle rejette loin d'elle l'oeuf de pierre, met l'oeuf de chocolat dans son armoire en faisant le signe de *bonbon*, et demande à se régaler de l'oeuf de poule en faisant les signes suivants : « Oeuf, boire, s'il vous plaît . . . »



AU CIMETIÈRE DE LA CÔTE-DES-NEIGES.—LE MONUMENT DES SOURDES-MUETTES.

Mais les oeufs de chocolat sont aussi pour Ludivine l'occasion d'une petite débauche, sa dernière orgie de bonbons. Ayant toute une boîte pleine de ces oeufs de chocolat dans son armoire, l'idée lui vient d'en manger, puis de les manger tous, soit qu'elle veuille se régaler à satiété, soit qu'elle ne veuille pas partager ces friandises. Se trouvant donc bien seule, à un moment donné elle les mange tous, l'un après l'autre! Mal lui en prend! Il en résulte une indigestion qui la force à garder le lit toute la journée du lendemain. Elle n'ose se plaindre pourtant, et avale docilement les vilains remèdes qu'on lui apporte! Mais Soeur Angélique est bien décidée à corriger son élève de cette voracité et à modérer son appétit pour les bonbons en général, qu'elle absorbe en trop grande quantité. Justement, vers ce temps-là, des visiteurs — Ludivine en reçoit beaucoup maintenant — lui offrent plusieurs boîtes de bonbons à la fois. Soeur Angélique lui en demande une, mais Ludivine s'empresse de mettre de côté toutes ses boîtes! Une seconde demande lui est faite. N'osant refuser, la jeune fille prend alors une des boîtes, choisit les morceaux les plus durs qu'elle ne peut manger parce qu'elle n'a pas de très bonnes dents, et offre ces bonbons de second choix à sa maîtresse! La Soeur explique alors à son élève ce qu'est l'égoïsme, et un égoïsme doublé de gourmandise. Le lendemain, une dame apporte encore une boîte de chocolats pour Ludivine. La jeune fille remercie la dame, ouvre la boîte et offre des chocolats à toutes les personnes présentes dans la classe. Cette fois, la gourmandise est bien maîtrisée, et dorénavant Ludivine s'empressera de partager tout ce qu'elle recevra. Elle ira même, sans qu'on le lui demande, chercher les friandises mises de côté et en offrira aux personnes qui seront auprès d'elle; presque toujours, elle pensera à

s'acquitter de ce devoir de politesse avant de goûter elle-même aux bonbons et aux autres douceurs.

On voit qu'un professeur, quel qu'il soit, ne doit pas seulement prendre en considération les qualités et les défauts de son élève, mais même les défauts de ses qualités. Ludivine, tout comme le commun des mortels, peut exagérer ce qui est bien et bon. Ainsi, l'amour du travail, la décision, l'indépendance sont des dons très précieux, surtout chez une élève ayant à surmonter autant d'obstacles que notre sourde-aveugle; mais Ludivine est portée à pousser trop loin ces heureuses tendances. Aussi la voit-on s'acharner à son travail au point de ne plus vouloir sortir, pour prendre l'air et les délassements qui lui sont indispensables; et lorsqu'on lui signifie que c'est l'heure de la récréation et qu'elle doit quitter sa classe, elle use de tous les moyens pour ne pas laisser l'ouvrage qu'elle a en main, essayant même l'expédient de se jeter par terre et de faire des contorsions comme l'enfant la plus entêtée. Mais jamais ses maîtresses ne cèdent sur le chapitre du plein air et des récréations; et, du moment que Ludivine est arrivée dehors, que ce soit même au plus fort de l'hiver, elle rit et se promène aussi longtemps qu'on veut bien l'y laisser. Elle cesse bientôt ses résistances sur le chapitre des récréations, mais son caractère naturellement énergique et volontaire lui suggère d'autres procédés pour faire ses petites volontés.

Durant cet hiver de 1913, Ludivine tient sa corbeille à ouvrage remplie de « catalogne » [4], travail qui pour le moment remplace les perles dans ses affections. Elle se

---

[4] Minces lanières d'étoffe quelconque — laine ou coton — cousues bout à bout et roulées en boules, dont on fait des tapis en usage au Canada. Ces tapis sont aussi appelés des « catalognes ».

promène avec sa corbeille sous le bras, en classe et en récréation, au désespoir de ses maîtresses qui voudraient bien l'intéresser au tissage de la paille et des joncs. Mais Ludivine boude cela comme jadis elle a boudé les cylindres, les cubes et les sphères; elle pleure quand on veut lui enlever son éternelle corbeille de « catalogne ». Après un assez long temps de ce manège, elle s'intéresse pourtant aux travaux de jonc, tresse un grand panier en trois jours, allant jusqu'à préparer la planchette qui en servira de fond, car Ludivine aime à manier les outils; une vrille en main, elle perce adroitement des trous réguliers autour de cette planchette. Et une fois qu'elle a bien appris à tresser le jonc, elle refuse qu'on l'aide davantage, terminant seule le panier qu'elle ne voulait seulement pas commencer quelques jours auparavant!

Cependant, chose étrange, elle éprouve beaucoup plus de difficulté à manier des bandes de carton. Ses maîtresses mettent une grande semaine à lui apprendre à tresser et entrelacer les longues et minces bandelettes que ses doigts tiennent mal. Il faut lui tenir les mains pour les premières leçons et la jeune fille s'en fâche, allant jusqu'à égratigner les mains de ses maîtresses. Cependant elle finit par faire ce travail aussi bien que les autres. Il est probable que la jeune infirme n'en comprend ni la raison ni l'utilité, et par conséquent est mal disposée à ce genre d'ouvrage. Il est à noter que, vers ce même temps, on lui enseigne à tresser des bandes de coton pour un tapis, leçon apprise du coup. Et chose remarquable vraiment, Ludivine apprend le point de boutonnière en vingt minutes, s'occupant seule ensuite à faire des boutonnières qu'elle réussit assez bien; preuve de son application et de sa dextérité, car même les voyants classent les boutonnières parmi les travaux à l'aiguille plutôt difficiles.

La jeune fille fait aussi du modelage avec de la plasticine, pour développer son sens de poids, de forme, de mesure; elle taille ses crayons avec un canif; elle casse des noix; autant d'occasions de se rendre maîtresse de nouveaux mots, *gros, petit, canif, crayon, noix, casser, casse-noisette.* Elle empaille des chaises, faisant ce travail seule, et en souriant. Enfin, elle s'occupe à toutes sortes de menues besognes.

Nous avons noté plus haut que Ludivine est revenue à sa première et vilaine habitude d'égratigner les charitables mains de celles qui l'instruisent. Mais ces petits accès de sauvagerie ne sont pas fréquents et bientôt ils disparaîtront à tout jamais. Déjà Ludivine est prise de remords aussitôt après ces mauvais coups, demande pardon à celles qu'elle a blessées, baise soeur Angélique ou soeur Ildefonse et exige qu'on la baise en retour, signe certain de pardon. Toutes ses fâcheries s'espacent de plus en plus. Elle est docile presque toujours, s'occupe tranquillement plusieurs heures de suite à ses différents petits travaux qu'elle continue dans sa chambre après ses heures de classe, s'il ne fait pas assez beau temps pour sortir.

Cette chambre paisible et confortable qu'elle partage avec Soeur Angélique-Marie, Ludivine aime beaucoup à s'y réfugier. Elle n'y entre jamais sans en faire le tour, palpant les deux lits, les fauteuils et les autres meubles, s'assurant que toutes les choses sont en place et en ordre. Un certain matin, s'apercevant que son couvre-pieds a disparu de dessus son lit, Ludivine le cherche de tous côtés, s'impatientant de ne pas le trouver. Une soeur qui se trouve là lui demande ce qu'elle cherche, et Ludivine, ne connaissant pas encore le mot propre à couvrepieds, fait le signe de *coucher*. La religieuse, devinant ce dont il

s'agit, enseigne à son élève le signe de *couvrepieds,* lui faisant comprendre qu'il est au blanchissage et qu'elle le retrouvera le soir. Alors la jeune fille se calme à l'instant. Une autre fois qu'on a désinfecté tous les lits, Ludivine, en rentrant dans sa chambre,trouve son lit défait. Aussitôt elle dispose son matelas convenablement et refait son lit avec soin. Chaque soir, avant de se coucher, elle range ses effets, prépare son linge pour le lendemain, baise le crucifix que la Soeur lui tend, fait le signe de *coucher*, et puis se met au lit. D'ordinaire, ses nuits sont calmes et les rêves ne semblent pas beaucoup la déranger; mais la Soeur, toujours sur le qui-vive, se lève souvent pour s'assurer que sa chère enfant n'a ni trop froid ni trop chaud et qu'elle dort paisiblement.

Parfois, c'est Ludivine, au contraire, qui se lève au cours de la nuit. Un certain jour, on lui a fait coudre plusieurs boutons qui manquaient à ses vêtements. La nuit suivante, la jeune fille s'aperçoit qu'un bouton de sa robe de nuit est tombé, aussitôt elle se lève, va au lit de la Soeur, réveille la religieuse qui dormait et lui demande une aiguille et du fil pour recoudre le bouton! La Soeur, ennuyée, fatiguée, lui répond d'aller se recoucher, et qu'on recoudrait le bouton le matin. Mais cela ne fait pas du tout l'affaire de Ludivine, et sa pauvre maîtresse, riant malgré elle de l'excès d'ordre de son élève, cède pour avoir la paix et aussi pour empêcher que Ludivine ne dérange les autres personnes endormies dans le dortoir voisin.

Mais si Ludivine est assez souvent un sujet d'embarras pour ses professeurs, parfois aussi elle leur cause des surprises si agréables que les dévouées maîtresses se trouvent récompensées de tous leurs efforts. Un petit incident de la sorte est digne d'être rapporté. Un jour de

janvier 1913, la Soeur remet à Ludivine, qui se trouvera seule pour quelques heures, des morceaux d'étoffe, une paire de ciseaux, du fil et une aiguille, sans rien lui signifier davantage. Et puis la religieuse se retire pour vaquer à d'autres devoirs. A son retour, plusieurs heures après, elle cherche à découvrir ce que Ludivine a fait de ses retailles. Grande est la surprise de la bonne Soeur en trouvant la poupée de Ludivine toute habillée d'une robe neuve provenant des dites retailles! La minuscule robe n'est pas trop mal faite; et la jeune aveugle l'a taillée à la mode courante et l'a ajustée à sa poupée! C'est la marque tangible de l'esprit d'initiative et d'invention de Ludivine; et la Soeur, tournant et retournant entre ses mains cette poupée aussi touchante que Ludivine elle-même, se sent le coeur envahi d'une bien douce émotion.

L'alphabet manuel présente des difficultés bien grandes aux doigts peu flexibles, aux mains très gourdes encore de la jeune infirme. Comme la religieuse ne peut passer de longues heures à lui enseigner chacune des lettres de l'alphabet, la soeur a une autre idée vraiment géniale: la confection d'une main artificielle pour servir à l'enseignement de l'alphabet!

Cet ingénieux appareil est fait d'un gant en peau de chevreau, bourré d'ouate et de petits morceaux de bois pour simuler les articulations. Cette main naturelle et souple, montée solidement, se plie à toutes les positions qu'on lui donne et les garde tout le temps voulu. Alors, quand la religieuse est appelée ailleurs, elle plie les doigts de cet *obligeant auxiliaire* sous la forme d'une lettre manuelle quelconque et place l'appareil sur la table de la jeune fille. Ludivine peut alors palper à loisir le gant bourré, se bien pénétrer de la position du modèle et puis s'appliquer à prendre elle-même exactement la même posi-

tion des doigts, de la main et du poignet. Ainsi il n'y a pas de temps perdu. Patiemment Ludivine s'assouplit les doigts et fixe dans sa mémoire les différentes lettres de l'alphabet. Mais, chose bien autrement précieuse, la jeune infirme apprend surtout à travailler d'elle-même, à continuer les leçons commencées.

Dans l'éducation de la jeune sourde-aveugle, les éléments scolaires marchent de pair avec les travaux manuels et la formation morale. Elle possède un langage mimique auquel de nouveaux signes viennent s'ajouter tous les jours. Elle connaît beaucoup de noms simples épelés au moyen de l'alphabet manuel (dactylologie), et depuis l'automne de 1912 elle se sert de l'ardoise spéciale des aveugles pour pointer en *Braille.* La lecture et l'écriture s'apprennent ensemble. Lorsque Ludivine a pointé quelques mots en caractères « *Braille* », elle épelle de la main gauche ce qu'elle lit sur son ardoise de la main droite, et ce qu'elle vient d'apprendre est triplement fixé dans sa mémoire.

On a déjà noté dans plusieurs ouvrages cette multiplicité obligatoire des formes du langage chez les sourds-aveugles. Quelques auteurs appellent ces différentes opérations des *langues* différentes. Le qualificatif ne nous semble pas exact. Que Laura Bridgman, Marie Heurtin et Ludivine Lachance apprennent à s'exprimer en *signes,* au moyen de l'*alphabet manuel,* ou en *Braille,* c'est toujours une seule et même langue qui sert de véhicule à leur pensée. Il est vrai qu'au chapitre cinquième, j'ai moi-même qualifié le système de signes de « langue primordiale » ; mais il était sous-entendu que je parlais des principes du langage en général, comme du parler enfantin qui change, se perfectionne et s'enrichit à mesure que l'intelligence de l'enfant se développe. Le langage mimé

ressemble plutôt à la sténographie. Tous deux sont des systèmes de signes abrégés permettant une transmission rapide des idées, avec cette différence que l'un s'écrit dans l'espace et l'autre sur le papier. Quant aux autres modes d'expression, soit qu'on épelle de la bouche ou de la main, qu'on lise avec les yeux ou avec les doigts, qu'on écrive avec un crayon ou avec un stylet, c'est toujours épeler, lire, écrire une seule et unique langue.

Sans doute, Helen Keller a su parvenir à la maîtrise de quatre ou cinq langues distinctes; mais elle n'a commencé que tard l'étude des langues étrangères. Toute son éducation première se fit par le médium de la langue anglaise; et ce ne fut qu'après avoir bien appris sa langue maternelle qu'elle se mit en frais d'en apprendre d'autres, avec l'aide efficace de Miss Sullivan, elle-même bien versée dans les langues étrangères. Comme l'a dit excellemment cette remarquable éducatrice: « Quiconque a su se rendre maître d'une langue vivante est une personne instruite. La culture générale fait suite au langage ». Il faut donc à tout prix acquérir ce premier médium, et tous les moyens de s'en rendre maître sont bons. Plus ils sont variés, plus l'intelligence qui en fait usage s'assouplit et plus la langue elle-même se fixe et, pour ainsi dire, se cristallise.

Durant la première année de son éducation, Ludivine s'est surtout servie de signes exprimant des idées générales, c'est-à-dire, des verbes et des noms communs. Et les leçons ont porté sur des choses concrètes, sur des sensations, ou encore sur des sentiments dont Ludivine faisait l'expérience. Tout se prêtait à ses leçons, jusqu'aux éléments fournis par la nature. Prenons par exemple ses premières notions exactes du vent et de la pluie. Un jour qu'il pleut à verse, on fait sortir Ludivine, qui n'aime



DANS LE JARDIN DU COUVENT, POUR TOUCHER LES PLANTES, SE FAIRE EXPLIQUER UN PEU LA CRÉATION.

pas du tout cette promenade et veut rentrer. Alors sa maîtresse lui enseigne le verbe *pleuvoir,* et puis ouvre un parapluie qu'elle avait jusque-là tenu fermé. Pendant un moment encore, la maîtresse et l'élève continuent leur humide promenade, afin que la jeune fille apprenne ce nouveau phénomène et l'utilité du nouvel instrument dont elle vient aussi d'apprendre le nom. Ludivine, à côté de la Soeur, porte le parapluie ouvert au-dessus de leurs têtes, le ferme, l'ouvre et le referme encore en rentrant. Quelque temps après, au cours d'une autre journée pluvieuse, Ludivine vient demander à sa maîtresse de lui donner le *parapluie parce qu'il pleut.*

Une autre fois, jour de grand vent, on fait monter Ludivine sur la plateforme du toit pour y faire une promenade. Mais aussitôt qu'elle y est parvenue, son chapeau vole au vent. La Soeur le saisit au vol et le remet sur la tête de son élève; mais le vent l'emporte de nouveau, et puis une troisième fois. Tout à fait impatientée, Ludivine cherche à mettre la main sur la fatigante personne qui s'amuse ainsi à lui enlever son chapeau. Son professeur lui fait alors comprendre qu'il n'y a personne autre sur le toit, et que Ludivine fait connaissance avec un nouvel élément qui a pour nom le *vent.* Le mot est bien appris et la jeune fille s'en servira plus tard fort à propos; mais, pour le moment, elle n'est guère enthousiasmée de cette chose qu'on appelle *vent,* et, un peu bourrue, elle rentre!

Aux verbes et aux noms communs, on commence maintenant à ajouter les adjectifs et les noms propres, car jusqu'ici Ludivine a ignoré que toutes les personnes qu'elle rencontre ont des noms autres que les noms généraux de femme, d'homme, d'enfant, de religieuse . . . Tout au plus savait-elle désigner spécialement ses deux maî-

tresses, l'aumônier, son père, sa mère... Mais bientôt elle sait nommer ses compagnes, les religieuses de son entourage, les personnes qui s'intéressent spécialement à elle. Procédant ainsi, elle en apprendra tant et tant qu'elle arrivera à nommer une foule de personnes dont beaucoup lui étaient à peu près étrangères, mais qu'elle se rappellera à cause de leurs visites, de leurs bontés, ou de quelque caractéristique individuelle. Ainsi, à la Noël de 1913, au grand dîner annuel que les Dames patronnesses de l'Oeuvre des Sourdes-Muettes offrent à leurs protégés, Ludivine se trouve assise à une petite table où, calme et posée, elle se prête de bonne grâce aux câlineries des dames qui se pressent autour d'elle en attendant l'arrivée de leur évêque; elles ne se lassent pas de voir Ludivine faire les signes de toutes les choses à sa portée. Bientôt Monseigneur Bruchési entre, et avec l'aimable charité qui a toujours caractérisé ce prélat aussi distingué que délicat, il va à la plus infirme de toutes ces infirmes, lui offre sa croix et son anneau à baiser, interroge ses maîtresses, s'intéresse au petit savoir de Ludivine. Et la sympathique personnalité de l'archevêque de Montréal se fixe dans la mémoire de la jeune fille qui, par la suite le reconnaîtra et le nommera à chacune des visites dont l'honorera Sa Grandeur; car jusqu'à la mort de Ludivine Mgr Bruchési portera à la jeune sourde-muette-aveugle un intérêt profond.

Comme on le voit, Ludivine fait des progrès notables; elle comprend et se fait comprendre; mais ce sont surtout des choses concrètes et matérielles qu'elle exprime. Il s'agit maintenant de la faire avancer dans le domaine des choses immatérielles, de lui faire distinguer les choses spirituelles. Pour citer encore Ann Sullivan Macy, cette transition se fait plus facilement qu'on serait tenté de

croire. « L'enfant sourd-aveugle connaît la joie, la peine, l'amour, la haine, la surprise, le désappointement. Ce ne sont pas des choses plus mystérieuses pour lui que pour l'élève normal. Nous pouvons trouver incompréhensible qu'il saisisse si bien une chose abstraite; mais pour l'infirme lui-même cela n'a rien d'étrange. Il perçoit un fait nouveau et veut en savoir le nom, tout simplement ». [5]

Ainsi, Ludivine aime à taquiner et à jouer des tours, mais elle n'aime pas autant qu'on lui rende la pareille. Un jour donc qu'on la taquine et qu'elle en est visiblement agacée, on lui enseigne les signes de *Je n'aime pas cela, c'est assez, je suis fatiguée* . . . Quelques jours après, l'aumônier, au cours d'une visite à Ludivine en classe, s'avise de lui tirer les cheveux qu'elle porte sur le dos en deux longues nattes. Mais aussitôt Ludivine se retourne et lui dit très vite: « Je suis fatiguée, c'est assez; je n'aime pas cela » . L'abbé, d'abord ébahi, est charmé de la prompte riposte de sa jeune protégée.

Pendant les quinze premiers mois de Ludivine à l'Institution, si on laissait faire la soeur Angélique-Marie, c'était sans grand espoir de la voir réussir auprès de Ludivine qui passait communément pour idiote. Mais peu à peu, la conviction se fit autour de la vaillante éducatrice que son entreprise, loin d'être présomptueuse et téméraire, était plutôt d'une audace réfléchie; et on commençait à en voir déjà la réussite. Mère Bertille, supérieure de l'Institution, reconnut cette nouvelle branche d'enseignement lorsqu'elle nomma soeur Ildefonse auxiliaire de soeur Angélique dans l'éducation de la jeune sourde-aveugle; et à cette active coopération vint ensuite s'ajou-

---

[5] *Education of the Deaf-Blind,* Ouvrage cité.

ter l'approbation de la Mère Générale. Les missions des Soeurs de Charité de la Providence sont si nombreuses et importantes, et tellement dispersées sur tout le continent nord-américain, que la Supérieure générale ne peut faire de fréquentes visites à chacune des différentes maisons de son Ordre. C'est donc seulement au cours de l'hiver de 1913 que la Mère Marie-Julien voit Ludivine Lachance pour la première fois. Elle la visite en classe, l'observe avec un intérêt ému, questionne les maîtresses, approuve ce qui a déjà été fait pour la jeune infirme et recommande de ne rien négliger pour assurer le confort matériel, la santé physique et le progrès intellectuel de la jeune sourde-aveugle.

L'abbé Deschamps, lui, s'était un peu effacé pendant ces quinze mois, se contentant d'être au besoin l'inspirateur et le conseiller des maîtresses chargées de cette difficile éducation, en attendant l'heure de reprendre lui-même son rôle actif. Mais voyant que l'intelligence de Ludivine s'ouvre et que son caractère se forme de jour en jour, l'Aumônier juge, au printemps de 1913, qu'il est temps de songer à l'éducation spirituelle de la jeune fille et il s'y est préparé.

Depuis déjà quelques mois, Ludivine assiste aux exercices religieux de la maison. Elle, si remuante d'ordinaire, si visiblement impatiente lorsqu'elle n'a pas d'occupation, semble reconnaître et aimer la parfaite quiétude de la chapelle. Elle met volontiers son voile pour y suivre Soeur Angélique, et lorsqu'elle a franchi le seuil de l'oratoire, son air devient recueilli et elle y reste de grandes demi-heures, les mains jointes et la figure paisible. D'autres fois, elle répète, en gestes menus, les prières déjà apprises, ou semble méditer. On sait que les infirmes

sont plus sensibles que le commun des mortels à l'ambiance des lieux saints. C'est parce qu'en général ils ont les fibres de l'âme tendues comme les cordes d'un instrument de musique, ce qui les rend très sensibles à tous les genres d'harmonie ou de notes discordantes, à l'intérieur et à l'extérieur. Mais comment Ludivine, qui ignore encore tout du domaine abstrait, qui ne connaît encore presque rien de la religion, peut-elle percevoir l'atmosphère de respect et de recueillement dans la chapelle conventuelle? Mystère ! Il est évident cependant qu'elle affectionne cette chapelle de plus en plus, et qu'elle est toujours aussi contente de s'y rendre et de s'y absorber en elle-même que d'aller en classe où elle remue et s'extériorise progressivement.

C'est maintenant que commence la préparation de Ludivine à la réception des sacrements. Au premier abord, cette préparation semblerait présenter des obstacles insurmontables; mais, de fait, Ludivine se prête à tout, saisit ce qu'on lui explique très simplement et fait preuve d'une foi toute enfantine. Elle, dont le corps a été pétri de souffrances, elle qui a tout reçu dans cette maison bénie, qui n'a rencontré autour d'elle qu'amour, patience et sublime dévouement et qui a conscience de sa propre rédemption, elle trouve facile de croire en un Dieu paternel et tout-puissant, en un Christ fait homme et souffrant pour nous, en un Esprit de science et de toute perfection.

Ludivine va donc au confessionnal pour la première fois et l'aumônier lui explique le sacrement de Pénitence. Elle le comprend très bien. D'ailleurs, ne sait-elle pas toujours quand elle fait mal, quand elle entre en colère, quand elle est gourmande ou vaniteuse? Et ne doit-on pas

être franche pour être pardonnée? Et ne faut-il pas aussi prouver qu'on regrette ses fautes, essayer tous les jours d'être un peu meilleure?... Sa conscience le lui a déjà dit; et Soeur Angélique l'affirme. Donc, si maintenant monsieur l'Aumônier lui annonce qu'il faut tout rapporter à un Etre plus grand et plus puissant que tous les autres, un Etre auquel lui-même, l'aumônier, providence tangible de Ludivine, se soumet; que cet Etre est le Dieu qui a fait toutes les personnes qu'elle connaît et celles qu'elle ne connaît pas, et la terre sur laquelle elle marche, et toutes les matières que ses mains touchent, et le vent qu'elle sent, et le soleil qu'elle ne peut voir mais dont les rayons la réchauffent et l'animent, quoi de plus raisonnable? Ce sont des vérités qu'il faut croire. Et Ludivine croit.

Maintenant, c'est le sacrement de confirmation. L'Aumônier l'en juge digne et on espère que le Saint-Esprit, le premier des éducateurs, apportera à Ludivine ses dons précieux, développera en elle les puissances de son intelligence et préparera son âme à la réception du Dieu Eucharistique. Voici donc Ludivine agenouillée à la balustrade de la chapelle, se faisant expliquer la cérémonie du lendemain... On lui explique, elle répète les signes, réfléchit, questionne encore... Et le lendemain, la voici s'avançant, toute de blanc vêtue, et blanche elle-même comme de la cire vierge, jusqu'aux pieds de Mgr Bruchési qu'elle aime et qu'elle sait être là. La chapelle est comble. Des centaines d'yeux sont fixés sur la frêle Ludivine,qui attend dans ses ténèbres et son silence que la lumière jaillisse en elle et que la voix divine se fasse entendre. Dans le jubé, l'orgue prélude, et des religieuses entonnent l'hymne à l'Esprit-Saint:

« Veni, Sancte Spiritus,
Et emitte coelitus
Lucis tuae radium.

Veni, Pater pauperum,
Veni, dator munerum,
Veni, lumen cordium!... »

Que se passe-t-il dans l'âme de Ludivine? Sa maîtresse écrivait dans son journal, ce même soir:

« Nous ne pouvons pénétrer que discrètement dans ce domaine infiniment délicat de l'intimité des âmes. Mais un témoin oculaire de la cérémonie de ce matin nous disait avoir lu, sur le visage de Ludivine, son bonheur exprimé par un sourire d'une candeur ineffable... Après la cérémonie, Monseigneur a bien voulu recevoir Ludivine et lui accorder la permission de toucher les vases sacrés, afin de lui faciliter l'enseignement religieux qu'elle reçoit déjà en prévision de sa première communion. La jeune fille commence maintenant sa vraie vie. D'une angélique pureté, d'une piété naïve et spontanée, elle fait déjà l'édification de ceux qui l'approchent. L'intelligence de l'abstraction se manifeste et se développe... Combien merveilleusement se présente à nous la sublimité de l'intelligence humaine.! »

Mais hélas! La santé de Ludivine, pourtant si dorlotée, semble fléchir encore. Les docteurs LeMoyne et Champagne le constatent et ne peuvent prescrire que la cure d'air et de soleil, la suralimentation, les fortifiants, enfin les mêmes soins de tous les jours qu'on lui a prodigués depuis son arrivée à l'Institution, avec, en plus, une vigilance renouvelée pour prévenir les fatigues inutiles. Car la jeune fille a le sommet du poumon gauche attaqué; la pauvre Ludivine est déjà poitrinaire... C'est à se demander comment elle n'en est pas morte plus tôt, chez elle, au cours de ses longues années de claustration dans un coin noir et mal aéré... Le bulletin hygiénique de Ludivine pour le mois de mars 1913 marque qu'elle mesure 4 pieds

9 pouces de hauteur et que son poids est de 101 livres. Elle a 19 ans.

A partir de ce moment,ce sera une lutte constante entre les ravages d'une maladie implacable, et les soins éclairés de ceux qui disputent à la mort ce corps chétif dont ils veulent à tout prix éclairer l'âme. Et cette mort sera forcée de reculer pendant cinq ans, maintenue à distance surtout par les soins et la tendresse des bonnes soeurs qui entourent l'infirme si pauvre d'un confort voisin du luxe, et qui appellent à leur aide les meilleurs médecins de la ville; ils viennent périodiquement examiner Ludivine et conseiller les religieuses au sujet du régime, de la vie à suivre et des précautions à prendre. Ces experts de l'art médical, avec leur traditionnelle générosité, se dévouent gratuitement. Ils ne tiennent aucun compte de leurs multiples visites, attirés eux aussi par la personnalité de la jeune sourde-aveugle, animés eux-mêmes du désir d'avoir une part à l'oeuvre si miséricordieuse de sa rédemption, intéressés par le côté scientifique de ce cas extraordinaire. Et Ludivine a grande confiance en eux. Elle sait d'expérience qu'ils peuvent lui faire du bien et se montre maintenant d'une parfaite docilité, même entre les mains du dentiste, le docteur J.-A. Boivin. Ces messieurs admirent sa patience, sa compréhension, sa bonne tenue. Le docteur LeMoyne surtout, qui l'avait vue — on se le rappelle — dès son entrée à l'Institution, et qui s'était alors cru obligé de dire à la soeur Angélique que l'être misérable qu'elle lui présentait n'était qu'une *bête* et une *idiote,* le docteur LeMoyne ne se lasse pas d'étudier la jeune fille, de noter d'abord l'éclosion de son intelligence, et puis de suivre ses progrès jusqu'à la fin. Et cet excellent médecin, spécialiste réputé dans sa profession, est peut-être,



DERNIÈRE MALADIE DE LUDIVINE. — ELLE NE VEUT PAS RESTER AU LIT; INSISTE POUR S'ASSEOIR, ALLER EN CLASSE, MÊME DIX JOURS AVANT SA MORT. — ELLE EST SI FAIBLE QU'ON L'Y TRANSPORTE EN CHAISE ROULANTE..

de toutes les personnes qui approchent Ludivine, celui qui en est le plus émerveillé.

Mais aussi, quelle expérimentation fascinante pour un médecin psychologue — et ils le sont tous plus ou moins— que de constater la domination du corps par l'âme, de la matière par l'esprit; de voir le *moi* individuel se former, se développer, s'épanouir chez un être qui était tout d'abord apparu comme à peine humain; d'avoir enfin l'évidente preuve que ce moi, « c'est la conscience centrale, l'axe de toutes les branches retranchées, le support de toutes les mutilations. » [6]

Que de questions se posent souvent à la vue des actions en apparence les plus simples de la jeune infirme! Par exemple, la voici un jour qui passe la main sur le visage d'une personne qui la visite. Ses doigts rencontrent une paire de lunettes. Ludivine en est intriguée. Elle les enlève et les ajuste sur son propre nez, se mettant ensuite à ouvrir et à fermer les yeux, comme pour constater s'il y aurait une différence. Et les témoins de cette petite scène se demandent si la mémoire de la lumière, des personnes et des choses que Ludivine a vues encore enfant, ressuscitent maintenant en elle. Mais c'est un mystère qu'on ne peut élucider. En supposant même que Ludivine fût capable de s'exprimer clairement là-dessus, aurait-elle des souvenirs bien nets ou seulement de vagues impressions, tel un rêve radieux que peut faire chacun de nous, rêve dont les détails s'effacent du moment qu'on s'éveille dans la nuit et qu'on cherche à les rappeler?

J'ai lu un récent article d'Helen Keller, précisément sur

---

[6] Amiel.

ce sujet qui m'avait déjà occupée. Or Miss Keller, après trente-cinq ans d'études constantes et approfondies, en possession d'un vocabulaire aussi vaste et précis que ses connaissances sont étendues et spécialisées, n'a pu se prononcer sur son propre cas. Elle nous dit, avec toute sa probité et sa franchise accoutumées:

> « Je ne suis pas certaine si je me rappelle vraiment ces choses, ou si elles ne sont que des souvenirs de rêves subséquents. Mais j'ai l'intime conviction que mon être subconscient garda les souvenirs latents des choses vues par mes yeux d'enfant, avant la maladie dont résultèrent mes infirmités... Chez l'enfant normal, comme chez celui qui se verra affligé de quelque façon, ce qui s'infiltre dans les profondeurs insoupçonnées de son être pendant sa première enfance peut ensuite illuminer et colorer toute sa vie future... » [7]

Cette théorie de Miss Keller, c'est la mienne aussi. Et je crois fermement qu'un jour la science en démontrera la vérité. D'ailleurs elle n'est que le prolongement de la théorie des rêves, telle que les psychologues l'admettent généralement de nos jours. On sait que les savants expliquent beaucoup de nos rêves comme provenant d'expériences anciennes, de désirs refoulés qui émergent du puits profond de la conscience où ils étaient restés de longues années peut-être, dans un oubli absolu. Par analogie, toute mention de lumière ou de couleur à un aveugle, de bruit ou de musique à un sourd, peut lui apporter un éclair des visions qui ont passé devant ses yeux enfantins, un écho des bruits qui ont frappé ses oreilles enfantines.

Il s'ensuit donc logiquement que dans l'éducation des

---

[7] Voir à l'Appendice, la note C.

déficients, si on doit souvent changer ou modifier les procédés pédagogiques, *on ne doit rien retrancher des matières ou même des expressions usuelles.* La nature la plus amputée semble garder des pouvoirs de compréhension aussi intacts, aussi complets, que la nature la plus normale. « Tout peut nous être enlevé; si la pensée nous reste, nous tenons encore par un fil magique à l'axe du monde. » [8]

Mais en fin de compte, qu'on ait gardé la mémoire précise de certaines expériences ou que ces expériences aient coulé au plus profond de ce puits dont je parlais tout à l'heure, qu'est-ce que cela fait? Ne restent-elles pas une partie de notre bagage instinctif? Et de quel droit priverait-on l'enfant infirme d'une partie de son héritage naturel? Parce qu'il ne se souviendrait plus de ces choses? Mais en ont-elles été moins réelles pour cela? Et songerait-on à empêcher un enfant normal qui grandit de parler ou de marcher parce qu'il ne se souvient plus des premiers mots qu'il a bégayés, des premiers pas qu'il a faits?... A mon avis, il ne se perd rien dans la nature; et ces premières expériences, même oubliées, laissent leur marque dans l'être, tout aussi bien que ces autres faits qu'un âge plus mûr ou des circonstances fortuites font surnager dans la mémoire.

Cette dernière sorte de persistante impression se retrouve dans l'attitude de Ludivine Lachance lors de l'incendie qui endommagea l'Institution des Sourdes-Muettes, le 1er février 1914. Dans l'effarement et le branlebas de cette journée sinistre, l'aumônier, énergique et calme, pense à tout. Et sa première pensée, son premier

---

[8] Amiel.

geste, sont pour Ludivine. Il ordonne le transfert immédiat de la jeune sourde-aveugle dans un lieu sûr. Elle est donc conduite, avec d'autres élèves, à l'arsenal de l'avenue des Pins, non loin du couvent. Plus tard, rentrée à l'Institution, elle monte en classe, mais à peine en a-t-elle franchi le seuil qu'elle recule avec frayeur, exactement comme à sa première visite à la grande cuisine. Et bien qu'elle ait depuis déjà longtemps surmonté sa crainte de la chaleur des fourneaux, sachant que ces feux sont nécessaires et toujours surveillés, l'odeur de roussi qu'elle perçoit en entrant dans sa classe lui est immédiatement suspecte, et lui rappelle forcément une pénible expérience survenue alors qu'elle n'avait que cinq ans. Un jour que la petite Ludivine se trouvait seule à la maison paternelle, s'étant approchée trop près du poêle, une étincelle mit le feu à ses habits. Affolée, la pauvre petite tenta d'échapper à cette chose qui lui faisait tant de mal, en courant se cacher sous son lit. Cette action instinctive servit à étouffer les flammes, mais l'enfant avait déjà subi d'horribles brûlures. Sur ces entrefaites, ses parents rentrèrent et envoyèrent chercher le curé du village, car il n'y avait pas de médecin à Saint-Gédéon. Ce bon curé de campagne, l'abbé Rouleau, habitué à soigner les corps comme les âmes de ses ouailles, s'empressa de prodiguer ses soins à la pauvre enfant qui avait le côté droit brûlé à vif. La petite Ludivine n'en souffrit pas moins un véritable martyre pendant plusieurs mois et garda les cicatrices de ses terribles blessures. Elle en garde aussi le souvenir, et malgré les signes rassurants de ses maîtresses qui lui disent qu'il n'y a pas de feu dans sa classe, que c'est bien fini, Ludivine refuse tout net d'y entrer. Alors on lui aménage une petite chambre très à l'étroit, où ses études se poursuivent pendant qu'on fait les réparations

d'urgence à la classe endommagée. Enfin, lorsque le local est prêt et que plusieurs couches de peinture et de vernis ont fait disparaître entièrement l'odeur de bois brûlé, Ludivine consent à réintégrer sa classe où les leçons reprennent avec le même entrain qu'avant l'incendie.

Constamment, des champs nouveaux s'ouvrent à la pensée de Ludivine et son intelligence absorbe tout avec une facilité grandissante. Il n'y a que sa faible santé qui ralentisse parfois le cours de ses études. Elle est maintenant en train de faire connaissance avec les trois règnes de la nature. Elle sait qu'*animal, plante* et *chose* sont des termes généraux et elle se complaît à classer tout ce qu'elle rencontre. Un jour, au musée, elle nomme les choses suivantes et les classe à mesure que ses doigts les examinent:

CHOSE	PLANTE	ANIMAL
peigne	seigle	chat
fourchette	blé	chien
couteau	vigne	chevreuil
pipe	avoine	mouton

Le petit musée fait très bien l'affaire de la soeur Angélique quant aux *choses;* mais c'est plutôt un pis-aller pour les *plantes;* pour ce qui est des *animaux,* elle n'est pas du tout satisfaite de faire palper à son élève seulement des animaux empaillés. Cependant, la température est encore trop mauvaise pour les promenades à la campagne ou dans les parcs (on est en mars), et Ludivine est un peu souffrante. Il faut donc provisoirement se contenter de ce qu'il y a au musée... Mais voici qu'un beau jour, la soeur aperçoit une petite chèvre dans la cour du couvent. Bravement, et sans se soucier des accrocs qu'elle peut

faire au protocole, l'institutrice s'empare de l'animal qu'elle conduit jusqu'en haut, dans la classe même de Ludivine! Celle-ci, habituée aux exemples concrets que lui fournit si souvent sa maîtresse, tourne avec intérêt autour de la très vivante petite bête, veut en savoir le nom, la prendre par les cornes, lui tirer les oreilles... Ludivine finit par conduire la chèvre dans le corridor et l'y promène sans frayeur, amusée par l'animal d'ailleurs assez docile. Au premier bêlement de la chèvre, les autres maîtresses, n'en pouvant croire leurs oreilles, se précipitent dans le corridor, suivies de leurs élèves. Abasourdies, elles regardent l'étrange spectacle qui s'offre à leurs yeux, quelques-unes en riant, d'autres en haussant les épaules, et toutes se demandent ce que soeur Angélique s'aviserait de faire ensuite!

Mais, pour quelque temps du moins, il ne se passe rien d'insolite. Au moment où nous sommes parvenus, Ludivine est sagement occupée à faire la distinction des parties du corps et à comprendre ses premières leçons de physiologie. Elle sait ce qu'elle dit lorsqu'elle fait les signes de *J'ai un nez, une bouche, des pieds, des mains... Je n'entends pas, je ne vois pas, je ne parle pas. Ma soeur Angélique voit, parle, entend; ma soeur Ildefonse voit, mais ne parle pas, n'entend pas.* Ludivine acquiert ainsi la compréhension de ce qu'est l'état normal d'une personne, et de sa propre infirmité. Mais elle n'en est pas bouleversée, probablement parce qu'elle y est habituée, et parce qu'elle apprend que d'autres personnes de son entourage ont des afflictions semblables aux siennes.

Puis viennent les adjectifs possessifs et la définition de l'idée de possession. Pour inculquer à Ludivine l'idée de possession, la soeur un jour lui enlève le coquet petit

tablier blanc qu'elle lui avait mîs ce matin-là, et fait mine de s'en revêtir elle-même. Ludivine, d'abord intriguée, puis amusée, s'aperçoit que ce petit vêtement de mousseline et de dentelle, suffisamment grand pour elle, est trop petit pour sa maîtresse à laquelle il ne va pas du tout. Sur ce, la religieuse enlève son propre tablier de grosse cotonnade, ample et large comme une housse de fauteuil, et en revêt la jeune fille qui se trouve comme perdue là-dedans. Quelques gestes explicatifs, quelques signes nouveaux, et Ludivine comprend qu'il y a tablier et tablier, *le mien* et *le tien,* et que cette distinction s'applique à toutes les choses d'un usage personnel. Elle demande maintenant: « Voulez-vous me donner *mon* chapeau, *mon* ruban, *mon* assiette... » et non pas seulement *chapeau,* ou même *le* chapeau, mais *mon* chapeau. Et enfin elle apprend à sa façon le verbe être: « Je vais bien, je suis bonne, je suis contente... »

Entre temps, elle s'amuse, se repose, vaque seule à ses menus travaux. Par exemple, elle lave les vêtements de sa poupée. Ensuite elle les épingle sur une corde et, en prenant chaque minuscule article, elle le nomme en faisant le signe conventionnel de *robe, bas, chemise,* etc. C'est d'ailleurs ce qu'elle fait d'ordinaire avec ses propres vêtements en s'habillant tous les matins, nommant chaque morceau avant de s'en vêtir. Cela remplace sans doute chez elle le fugitif *mot mental* des voyants, car, ainsi que l'a bien expliqué le cardinal Mercier:

> « Il n'y a pas de conception mentale qui ne s'accompagne d'un tableau de l'imagination... Chaque fois que la pensée prend naissance, l'image apparaît; aussi longtemps que l'effort de la pensée se prolonge, elle se soutient... Tantôt le phantasme est une image naturelle: la représentation sen-

> sible d'un arbre, d'un paysage, d'un portrait; tantôt c'est une figure géométrique: un symbole d'arithmétique; tantôt une forme artistique; tantôt enfin... il consiste dans les signes du langage. »[9]

Et Helen Keller confirme ce point lorsqu'elle dit : « Au premier temps de mon éducation, ma pensée intérieure était une épellation intérieure... »[10]

Mais il importe de noter que si Ludivine procède souvent comme les autres sourdes-aveugles instruites avant elle, très souvent aussi elle en diffère d'une manière frappante. Et nulle part cette différence ne s'accuse plus fortement qu'en l'affection aussi vive que fidèle que Ludivine conserve à ses parents. Plusieurs auteurs ont remarqué et déploré l'indifférence de beaucoup de sourds-aveugles envers leurs pères et mères ; et Gerard Harry s'exprime de la sorte à ce sujet :

> « Le sourd-muet-aveugle ramené à la vie consciente par une tierce personne ne reconnaît souvent plus sa propre mère... A commencer par l'histoire de Laura Bridgman, celle des infirmes en général abonde en scènes déchirantes entre parents qui tendent vainement les bras, et rejetons qui les prennent pour des étrangers. L'attache la plus sacrée de la nature est plus ou moins complètement rompue. »[11]

Tel n'est pas le cas chez Ludivine. Chaque été, les parents Lachance, pourtant très pauvres, font le long voyage de la Beauce à Montréal pour passer quelques jours auprès de la fille infirme qu'ils continuent d'aimer avec la même tendresse. Et chaque année, Ludivine les

---

[9] Mercier, ouvrage cité.

[10] « When I first began to learn, my inner thought was inner spelling. »

[11] Gerard Harry, ouvrage cité.

reçoit avec des transports de joie, les accable de caresses, les quitte le moins possible durant leur séjour à ses côtés et se montre inconsolable après leur départ. Jamais elle ne les oublie; et bien qu'elle se montre passionnément attachée à ceux qui se dévouent à son éducation, toujours son coeur semble attendre ses parents, toujours elle les reconnaît et est prête à se donner à eux.

Et ce beau spectacle d'amour filial et de fidélité à toute épreuve se répète chez d'autres sourdes-aveugles de l'Institution de Montréal. J'ai personnellement connaissance du cas d'Ernestine L. . ., sourde-muette de naissance, amenée très jeune à l'Institution, et qui eut l'avantage d'être instruite avant de perdre complètement la vue. Mais délaissée de tous les siens, elle passe dix, quinze, vingt ans, presque sans aucunes nouvelles ni visites de ses parents,et cet abandon lui ronge le coeur. Le jour où sa famille, plus inconsciente que dure,est retrouvée et revient la voir, Ernestine, irradiée de ce bonheur qu'elle n'espérait presque plus, retrouve la paix de l'âme et la sérénité. Lorsqu'enfin elle leur a rendu visite à son tour, elle réintègre le couvent en récitant à sa manière son *Nunc dimittis.*

Mes conclusions sur ce point délicat diffèrent également de celles émises par Gerard Harry et par Helen Keller. [12]. J'incline à croire que cette conservation des liens et des sentiments les plus sacrés est une pure ques-

---

[12] « I recall that never in start of body or in heart-beat did I feel that I loved or cared for anything. My inner life, then, was a blank without past, present or future... From reminescences like these I conclude that it is the opening of the two faculties, freedom of will, and the power of thinking from one thing to another,which makes it possible to come into being, first as a child, and then as a man. » (Helen Keller.) Ouvrage cité.

tion de tempérament. Mais l'atmosphère où vit l'élève infirme et le genre de culture qu'il reçoit y sont aussi probablement pour quelque chose.

Pour ce qui est de Ludivine, sa formation morale et religieuse se poursuit. L'aumônier guide ses professeurs dans cette difficile instruction et leur inspire les moyens les plus ingénieux pour atteindre jusqu'à l'âme de leur élève. Il comprend la valeur d'une âme, « de ce souffle de Dieu qui valut la mort d'un Dieu ». Aussi les progrès de Ludivine sont-ils visibles. Le bien et le mal, qu'elle distinguait déjà d'instinct, se précisent dans sa pensée. Et elle assiste régulièrement aux exercices religieux, récitant ses prières courtes et simples, la figure tout animée. D'autres fois, elle prie mentalement, les bras en croix. Et elle qui déteste l'oisiveté fait joyeusement des visites d'une demi-heure à la chapelle, où elle se tient le mieux du monde.

> « Immobile entre les mains du sculpteur, le bloc de marbre se laisse tailler, modeler, ciseler. Un jour, le bloc informe semble s'animer. Et on voit que le maître a fait de la dure matière une oeuvre magnifique... Ainsi, comme la pierre, cette enfant se transformera. Le divin Sculpteur ciselera lui-même. Les professeurs ne sont que ses instruments.
>
> « Avec quel respect ne faut-il pas toucher aux âmes! Dans toutes, il y a une parcelle de vie qu'il faut dégager, ressusciter. C'est l'oeuvre évangélique par excellence. Pour l'accomplir, il faut être pénétré de la doctrine de vérité; et par la connaissance de son âme à soi pénétrer les autres âmes. Il ne faut jamais repousser une âme qui cherche à s'approcher de la nôtre: peut-être inconsciemment est-elle en quête du *Dieu inconnu.* » [13]

---

[13] Paroles de Mgr Ross, après une visite faite à Ludivine.



AU CIMETIÈRE DE LA CÔTE-DES-NEIGES. — EXPLICATION DE LA MORT ET DE LA SÉPULTURE.

CHAPITRE IX

LA MONTÉE VERS LA VIE

« Qu'est-ce qui constitue l'histoire d'une âme? C'est la stratification de ses progrès, le relevé de ses acquisitions et la marche de sa destinée. »

(Henri-Frédéric Amiel.)

« C'est maintenant que Ludivine commence sa vraie vie », écrivait dans son journal soeur Angélique-Marie au soir de la confirmation de son élève. Cette date marque en effet l'entrée de la jeune infirme dans le domaine des choses immatérielles, son initiation à la vie spirituelle. L'enseignement des matières abstraites, qu'on avait hésité à entreprendre, est commencé et se poursuit avec régularité. Non seulement Ludivine arrive à comprendre ces choses, mais elle les aime et ne s'en fatigue pas. C'est encore une preuve de la plénitude de ses facultés intellectuelles, preuve éclatante et décisive, « car les mobiles religieux ne sont pas même compris des idiots et n'ont aucune action sur eux. Les notions d'infini, d'éternel, d'absolu, conceptions purement rationnelles pour nous, sont inaccessibles à leur intelligence. On ne trouve jamais chez eux l'idée, même vague, de la divinité. » [1] Mais cette idée de la divinité, Ludivine la comprend, et

[1] Dr Sollier. Ouvrage cité.

elle y croit. Pourquoi s'en étonner? Les sens de Ludivine font défaut, il est vrai, mais son âme veille. Or cela suffit:

« Que l'âme raisonnable ait la puissance d'informer la matière, cela se conçoit sans trop de peine; il suffit d'admettre pour cela que les formes supérieures contiennent les formes inférieures, tout en les dépassant: comme les nombres plus élevés renferment ceux qui les précèdent, avec une unité en plus... Le privilège de l'âme humaine est de ne pouvoir être totalement contenue dans un sujet matériel et de garder en conséquence, même lorsqu'elle est unie au corps, des puissances libres, capables de se déployer sans l'intervention directe d'aucun organe. » [2]

Ce sont précisément ces puissances libres de l'âme qu'on voit agir chez Ludivine, puissances qui lui permettent de saisir, puis de retenir avec une tranquille certitude des données très abstraites. Ses forces d'entendement, au lieu d'être éparpillées ou distraites de leur but, comme le sont trop souvent les nôtres, se trouvent concentrées intérieurement, ramassées en un faisceau lumineux qui éclaire son âme et lui permet de percevoir ce qui souvent nous semble voilé. C'est cette clarté spirituelle que Milton invoquait lorsqu'il écrivait:

> «...Shine inward, and the mind through all her powers
> Irradiate; there plant eyes... that I may see and tell.
> Of things invisible to mortal sight...» [3]

---

[2] Card. Mercier. Ouvrage cité.

[3] «...Brille en mon âme, irradie ses puissances; et donne
A ma pensée des yeux, que je voie et décrive
Ce qui reste invisible aux regards des mortels...»
(*Paradis Perdu.*)

Voici donc la chétive et pitoyable Ludivine Lachance donnant à ceux qui la connaissent une excellente idée de ce que doit être un pur esprit. Sa maîtresse disait d'elle: « Lorsque je m'approche de Ludivine, il me semble que je me rapproche de Dieu... » Et tout le personnel de la maison remarque l'espèce de transfiguration de la jeune fille lorsqu'elle est en prière. Alors sa figure s'illumine et n'est presque plus terrestre. Le tabernacle exerce sur elle une attraction spéciale; aussi s'en approche-t-elle le plus qu'elle peut. Agenouillée sur les marches du sanctuaire, elle s'absorbe dans ses oraisons, qu'elle fait mentalement ou en gestes posés. Elle prie avec respect et gravité, et comme si elle jouissait véritablement de la présence visible et familière de Dieu. Les premières et les dernières heures de la journée se passent dans cette douce communion avec le Seigneur et qui sait si elle n'y reçoit pas des lumières particulières?... Elle est la réalisation vivante des paroles du Sauveur:

> « En vérité, en vérité je vous le dis, si vous ne devenez comme un petit enfant, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux... Le plus petit d'entre vous tous, c'est celui-là qui est le plus grand. »

Ludivine démontre admirablement aussi la royauté de l'esprit sur la matière, car, nous l'avons déjà noté, jamais âme consciente n'eut à dominer un corps plus amputé et plus malingre. La jeune fille s'anémie de plus en plus; elle maigrit visiblement; elle a froid même en plein été; elle souffre de maux d'oreilles; elle est obligée de se faire extraire une dizaine de dents (presque toutes étaient déjà cariées à son entrée à l'Institution). Elle doit souvent interrompre ses travaux pour se reposer une heure, une

journée, une semaine, voire un mois. Mais toujours elle revient se remettre à la tâche, courageuse, ardente, ayant grand'faim de connaissances spirituelles et classiques. Ses mains fines et transparentes sont presque constamment occupées à de petits travaux. Elle est maintenant toujours docile, habituellement souriante, parfois même taquine. Et en toute candeur et simplicité, *elle est satisfaite de sa vie et de son sort!*

Qu'une Ludivine Lachance puisse être satisfaite de sa destinée, voilà qui est bien propre à détruire en nous ce sentiment de stupeur et d'impuissance qu'on ressent presque toujours en face d'infirmités aussi terribles que les siennes. En contemplant cet exemple de résignation, on comprend enfin que ce sont les facultés de l'âme qui sont de première importance; on se rend compte qu'une intelligence saine et consciente de ses forces peut soulever à sa hauteur le corps le plus inerte et le plus mutilé, au lieu que l'organisme physique le plus parfait en apparence, s'il porte en lui des maladies ou des lésions capables d'affecter les facultés mentales, est presque irrémédiablement condamné.

Sans doute, il y a une règle générale pour l'ensemble des êtres:

« Les opérations les plus diverses qui s'accomplissent chez l'homme sont interdépendantes; elles le sont d'une manière régulière, permanente. Leur ensemble constitue un ordre harmonieux, persistant, qui conduit au développement de la vie raisonnable. L'intégrité, la conservation des organes rendent possible la vie normale de l'organisme; la santé de l'organisme et de ses diverses parties

prépare le fonctionnement régulier de la vie sensitive; les sens préparent l'essor de la vie raisonnable. »[4]

Cette règle s'applique à tous les êtres normaux. Mais lorsque la nature a dévié, quand un être humain naît anormal, infirme, ou qu'il le devient accidentellement, si ses facultés intellectuelles sont intactes, il n'y a pas lieu de désespérer de son sort. Il est vrai que c'est le corps qui fait la liaison entre la matière qui nous entoure et l'esprit qui plane sur tout. Mais une saine intelligence, lorsqu'elle est développée et rendue consciente d'elle-même, a le pouvoir de régénérer le tronc le plus amputé, « de lui refaire une tête et des membres, comme ces animaux qui, mutilés, se complètent par leur force intime sur le plan de leur forme parfaite. »[5]

Mais l'être anormal, laissé à lui-même, ne peut accomplir seul ce tour de force (et c'en est toujours un). Il lui faut d'abord un libérateur qui brise les entraves de son esprit afin que cet esprit anime la matière, de telle sorte que l'âme commande au corps et se fasse obéir de lui. Ce libérateur, ce révélateur extraordinaire, c'est l'éducateur qui a suffisamment d'imagination,de patience et de savoir pour se mettre à la place de la personne qu'il doit instruire, « pour commencer d'exister avec elle, n'avoir qu'un seul sens lorsqu'elle n'en a qu'un, n'acquérir que les idées qu'elle acquiert, en un mot, n'être que ce qu'elle est ».[6] Car l'éducateur d'une personne infirme ne pourra juger comme elle que lorsqu'il se supposera lui-même privé de tout ce qui manque à son élève. Partant de là, l'éducateur

---

[4] Card. Mercier. Ouvrage cité.

[5] Gaston Paris.

[6] Condillac. Ouvrage cité.

perspicace saura bien arriver jusqu'à la conscience de l'être en apparence le plus impotent, le plus léthargique; il parviendra à réveiller les facultés latentes ou rudimentaires, saura enfin comment conduire les pensées de son disciple, parce qu'il saura comment ces pensées se sont formées. De son côté l'élève, profitant de ces méthodes rationnelles et de cette sûre direction, arrivera, par le pouvoir de son imagination bien entraînée et par l'échelonnement de ses expériences, à retrouver l'équivalence des sens perdus.

Pour comprendre davantage comment Ludivine acquiert cette équivalence, suivons encore la jeune infirme et ses professeurs.

Comme Ludivine aime beaucoup les petits enfants, un jour on lui en met un entre les bras. Elle s'en montre ravie, le touche avec d'infinies précautions, le berce, voudrait le garder... Ensuite, elle apprend à son sujet toutes sortes d'expressions nouvelles: « Le bébé rit, le bébé pleure, le bébé est petit, le bébé est une personne. Je suis une personne, ma Soeur Angélique, M. l'Aumônier, Papa, Maman sont des personnes. Qui a fait les personnes? Dieu a créé les personnes... »

Elle a beaucoup d'occasions de se servir de ce mot-là, car elle est avide d'examiner toutes les *personnes* qui l'abordent. Elle s'en fait, à sa façon, des *portraits;* et sa mémoire tactile est si développée qu'elle reconnaît les visiteurs assidus de la maison. Leurs traits, sur lesquels elle passe une main délicate, leurs cheveux, leurs vêtements et jusqu'à leurs bijoux se fixent dans sa mémoire. Une petite caresse, une amicale poignée de main la font sourire; la moindre brusquerie l'attriste. Et toutes ces choses ensemble lui aident à se former une juste idée des

caractères qu'elle rencontre et servent à peupler son monde d'amis, de connaissances et d'étrangers. Mais les visiteurs se font si nombreux qu'ils ont à coeur de déranger Ludivine le moins possible, afin de lui éviter toute fatigue inutile. Le plus souvent, sans l'interrompre, on la regarde étudier, écrire ou travailler à sa façon; c'est une véritable émulation entre les visiteurs pour acheter ses petits travaux: corbeilles, sacoches, etc.; souvent, on se dispute ces articles. Ludivine en est contente, car elle a une tirelire où elle dépose l'argent qu'elle reçoit et qui sert à ses menus plaisirs. Elle sait compter sa monnaie et ses billets de banque, faire quelques petits problèmes d'arithmétique; elle aime à visiter les magasins, à choisir elle-même ce qui lui plaît parmi les choses qu'elle demande ou qu'on lui présente; elle trouve les mêmes satisfactions que les autres jeunes filles de son âge dans les petites emplettes qu'elle fait. Et, ce faisant, elle acquiert l'habitude des chiffres et, ce qui est encore plus important, de la confiance en elle-même.

Ludivine sait aussi par expérience que les visiteurs sont une classe de gens bienveillants, grands dispensateurs de gâteries de toutes sortes. Mais voici que, depuis quelque temps, la boîte à bonbons de Ludivine est vide, et elle a beau la rouvrir chaque jour, la provision ne se renouvelle plus. Déçue et encore un tantinet gourmande, l'enfant gâtée demande des bonbons à droite et à gauche, à ses maîtresses, à l'Aumônier, enfin un peu partout. Mais le mot d'ordre autour de Ludivine est de ne pas trop lui en donner; aussi les bonbons continuent à se faire rares. Mais Ludivine, comme toutes les filles d'Eve, a plus d'un moyen pour arriver à ses fins. Un jour donc, après avoir aimablement fait les honneurs de sa classe à

un groupe de visiteurs qu'elle sent bien disposés, la jeune fille demande à sa maîtresse les clefs de son armoire, en sort sa bonbonnière qu'elle ouvre en présence des visiteurs, leur faisant remarquer que la dite bonbonnière est absolument vide! Et puis, aves son meilleur sourire, elle semble dire: « Des bonbons, s'il vous plaît!... » Comme bien on pense, le stratagème réussit parfaitement, et le jour n'est pas encore fini que plusieurs boîtes de bonbons arrivent à l'adresse de Ludivine. Ses maîtresses, amusées du tour que la jeune fille leur a joué sous leurs yeux, un peu fières aussi de l'ingéniosité de leur élève, la laissent, cette fois, croquer ses bonbons en paix!

Mais ce n'est pas assez de recevoir d'innombrables visiteurs, de courir parfois les magasins, de se promener en tout temps dans les différents bâtiments de l'Institution: il faut que Ludivine rende quelques-unes des visites reçues, qu'elle se familiarise avec d'autres milieux. La voici donc, un beau matin,partant avec ses maîtresses pour passer la journée chez une parente de la soeur Angélique-Marie. On se rend jusqu'à la Pointe-Saint-Charles en tramway. Ludivine se tient très bien, comme elle en a maintenant l'habitude. A la descente du tram,un monsieur a la gentillesse de l'aider et la jeune fille le laisse faire, le remerciant d'un sourire. Arrivée chez son hôtesse, Ludivine donne poliment la main aux dames et aux messieurs qui s'y trouvent réunis et puis palpe discrètement chacune des personnes qu'elle vient de rencontrer, pour bien fixer dans sa mémoire leurs traits caractéristiques. Elle fait ensuite le tour de la maison, se rendant compte de la disposition générale des pièces, examinant les meubles, rideaux, ornements, etc., s'orientant enfin dans le logis et s'en faisant une idée exacte. Mais, comme elle se sent



DANS LA CHAMBRE DE L'AUMÔNIER, LUDIVINE VEUT REPRENDRE SON PETIT CALICE ET SON PETIT CIBOIRE.

fatiguée, elle s'assied avec calme et se repose. A table, elle mange posément et proprement ce qu'on lui sert, elle remercie tous ceux qui ont des attentions pour elle; toute la journée, sa conduite et ses manières sont irréprochables. Ramenée en voiture à l'Institution, elle se montre joyeuse, ayant l'air satisfaite d'avoir été, elle aussi « en société ».

Le lendemain, en classe, elle récapitule les détails de sa visite et apprend à se bien servir des locutions suivantes: « Où, quand, comment, avec qui? »

Et c'est ainsi que les idées et le langage de Ludivine prennent le modelé de ses expériences. Chez les sourds et les aveugles (et à plus forte raison chez les sourds-aveugles), le langage reste longtemps ondoyant et imprécis, comme il arrive aux enfants très jeunes. La première fois qu'ils apprennent un mot, ils lui donnent rarement le sens exact dicté par l'usage, car les divers vocables n'ont pour eux une signification que dans la mesure où ils se rapportent à des sensations ou à des sentiments déjà acquis. Ce n'est guère qu'après avoir précisé les mots par des expériences plusieurs fois répétées et comparées entre elles, que les infirmes dont nous nous occupons ici attribuent à ces mots une juste valeur.

Souvent aussi, Ludivine vient demander à sa maîtresse l'appellation exacte d'une chose dont elle ignore encore le nom. Ainsi, un jour, Soeur Angélique voit arriver son élève qui lui demande, avec une formule de politesse: « Donnez-moi, s'il vous plaît... », et la phrase reste inachevée. La jeune fille réfléchit un instant et recommence: « Donnez-moi, s'il vous plaît... » Mais évidemment, elle ne sait pas dire ce qu'elle veut; elle n'a ni le signe ni les lettres pour expliquer ce que peut bien être cette mysté-

rieuse chose. Subitement, elle sort. Puis elle rentre quelques instants après, et montre à sa maîtresse une chaussure dont elle lui fait remarquer le cordon brisé. Cette chose nécessaire qu'elle veut, et qui n'a pas encore de nom, c'est un lacet de chaussure! Soeur Angélique lui enseigne alors le signe de *lacet*, et Ludivine, souriante, achève enfin sa phrase: « Donnez-moi, s'il vous plaît, un lacet de chaussure! » Son répertoire s'enrichit ainsi à tout propos, et chaque mot nouveau, chaque idée nouvelle lui est une cause de joie et de satisfaction.

Pour compléter son petit savoir au sujet de la chaussure, on conduit la jeune fille à la cordonnerie, où elle se fait expliquer les différents procédés de fabrication qu'elle vérifie avec le plus grand intérêt. Elle donne ensuite des mots à tout ce qu'elle vient d'apprendre: « Le cordonnier travaille. Il fait la chaussure. La chaussure est en cuir. Le cuir est fait avec la peau du boeuf, du cheval. Le cordonnier coupe le cuir, coud le cuir, pose les oeillets à la chaussure. Je mets le lacet dans les oeillets. Le cordonnier pose la semelle. Il enfonce les *broquettes* dans la semelle . . . » Contente, Ludivine remonte en classe écrire toutes ces choses, ayant une juste idée de la provenance des chaussures qu'elle porte.

Et de savoir que tout autour d'elle on travaille avec assiduité, cela donne à la jeune infirme, naturellement active, un regain d'ardeur qu'il faut souvent modérer. Elle se passionne maintenant pour ses travaux d'osier et elle assure la préparation et la fabrication de ces sortes d'articles. Elle va elle-même remplir d'eau la bassine où elle doit faire tremper les tiges pour les assouplir; elle revient à la classe, ou plutôt à son atelier, sans renverser d'eau nulle part; elle dépose la bassine sur sa table de travail, met le jonc et le raphia dans l'eau, reprend le

jonc mouillé, l'enveloppe de raphia assoupli et coud le tout avec son aiguille spéciale. Elle ajuste ensuite ces pièces pour en faire un panier, une corbeille, ou tout autre article qui prend toujours sous ses doigts la forme voulue; elle travaille avec application, avec soin, sous la surveillance de ses professeurs et elle réussit à merveille dans la plupart des cas.

Depuis 1914, Ludivine fait aussi de notables progrès dans les matières plus spécialement classiques. Pour lui faciliter l'orthographe, et la lecture en Braille dont les caractères sont très difficiles à retenir à cause de leur similitude, l'aumônier a fait préparer pour la classe de Ludivine une table entourée de petits crochets, sur lesquels sont suspendues les lettres de l'alphabet en gros caractères d'imprimerie. Ces lettres, en bois, sont bien découpées et très lisibles, et chacune est surmontée d'une languette de cuivre portant les caractères de la même lettre en Braille. Lorsque Ludivine veut *écrire* sur son tableau — lequel est également surmonté d'une rangée de crochets — elle se tourne vers sa table; ainsi, dans une imprimerie, un ouvrier compositeur se tourne vers son casier pour prendre les lettres nécessaires à la composition d'un mot. La jeune aveugle palpe les caractères Braille sur les languettes de métal, s'assure qu'elle ne se trompe pas en suivant, de ses doigts agiles, le contour des lettres d'imprimerie qu'elle connaît bien, et puis accroche les différentes lettres en ordre sur son tableau pour former le mot désigné. Souvent aussi elle concrétise sa leçon en accrochant l'objet même à côté du mot qui le désigne. Quand elle a fini d'*écrire* ainsi, elle replace ses lettres en ordre sur la table, comme l'ouvrier typographe remet ses caractères d'imprimerie dans son casier à compartiments.

C'est peut-être là un nouveau procédé pour l'enseignement de la lecture aux aveugles. D'ordinaire, on cherche à les initier tout de suite aux caractères Braille, lesquels sont aussi petits et se ressemblent autant entre eux que les caractères employés pour la télégraphie (alphabet Morse). La méthode imaginée pour Ludivine, — méthode qui joint aux minuscules et monotones caractères Braille les formes bien découpées et très variées des caractères d'imprimerie, — a l'avantage de simplifier beaucoup pour les aveugles l'enseignement de la lecture et de leur faire apprendre en même temps deux sortes de caractères alphabétiques.

Quant à la grammaire, il y a plusieurs moyens de l'enseigner; les procédés naturels et basés sur l'expérimentation quotidienne sont toujours les meilleurs. Ce sont aussi ceux qu'on emploie le plus souvent dans l'éducation de Ludivine. Est-elle au jardin? On lui demande ce qu'elle fait, et elle répond, selon le cas: « Je me promène, je sens les fleurs, je mange du raisin ». Et puis lorsqu'elle rentre, elle dit: « Je me suis promenée, j'ai senti les fleurs, j'ai mangé du raisin ». Si la soeur la trouve berçant sa poupée, elle lui demandera, par exemple: « Que fais-tu? Es-tu contente? Casses-tu ta poupée? » Ludivine répond: « Je me berce. Oui, je suis contente. Non, je ne casse pas ma poupée ». Et en classe, elle épelle correctement ces phrases avec ses doigts ou sur son ardoise de Braille.

Toute bonne éducatrice sait tirer profit des relations entre les choses et les idées. Elle perdra rarement son temps à essayer, par exemple, d'expliquer en classe des adjectifs tels que *doux, aigre, fade, sec,* etc . . . à des enfants qui n'ont aucune idée de ces qualificatifs. Elle attendra plutôt que l'occasion se présente; ou mieux encore,

elle fera surgir cette occasion à tout propos. Qu'elle conduise son élève au garde-manger et lui fasse goûter une fraise un peu verte, un bol de lait caillé, et le qualificatif *aigre* sera vite compris; de même qu'un peu de crême douce, qu'une banane bien mûre expliquera à merveille ce qu'est un mets *doux*. De même, à la boulangerie, un morceau de pâte crue symbolise la *fadeur* d'un aliment, tandis qu'en passant par la cuisine, une tranche de pain d'épice suggèrera à son tour l'adjectif *savoureux*.

Dans ses récréations au dehors, Ludivine, toujours curieuse, touche à toutes les choses que ses bras peuvent atteindre. C'est le bon moment pour lui faire remarquer que l'écorce d'un arbre est *rude* tandis que la tige d'une plante quelconque est *lisse*, qu'une feuille est arrondie tandis qu'une autre est pointue, que l'herbe de la pelouse est *humide* tandis que le sable de l'allée est *sec*. D'ordinaire, après de telles leçons, Ludivine continue ses comparaisons dès son retour au couvent et, arrivée dans sa classe, elle les consigne par écrit. Ses doigts remarquent la *rugosité* d'un pot de grès, semblable à l'écorce de l'arbre; ils expérimentent la surface douce et polie des meubles vernis, les formes anguleuses ou arrondies de ses lettres mobiles, la pointe aiguë de son canif. En ouvrant une fenêtre, elle en trouvera les rebords humides, tandis que la bordure intérieure est bien sèche. Allant ainsi d'une chose à l'autre, Ludivine leur applique les attributs convenables. *Elle confronte et rectifie son vocabulaire.*

Mais voici l'été. Il fait chaud. Ludivine a besoin de repos. Pendant un grand mois elle ne fait que se promener selon sa fantaisie, respirer le bon air, s'amuser à jouer aux dominos, à dormir, à se balancer sous les grands arbres. Et surtout, elle reçoit la visite de ses parents, lesquels, aussi fidèles que la belle saison, reviennent cha-

que été passer quelques jours auprès de leur bien-aimée fille. Une fois, ils ont même amené leur fils; mais des voleurs ayant profité de l'absence de toute la famille pour pénétrer dans la ferme des Lachance et s'emparer de toutes les volailles, le fils, maintenant adolescent, garçon intelligent et bon, reste à Saint-Gédéon pour permettre à ses parents de faire en paix leur visite annuelle. Ce voyage est le seul délassement de leur vie si dure, la grande consolation dans leurs épreuves. Gens illettrés et pauvres, ils n'en ont pas moins l'âme droite et le coeur reconnaissant, et ils tiennent à prouver leur gratitude à ceux qui prennent un soin si extraordinaire de leur enfant. Surtout, ils savent que Ludivine ne les oublie pas, qu'elle les aime, qu'elle les attend. Cela suffit. Bon an, mal an, le voyage de Montréal se répète une fois. Un été, pour y arriver, ils ont dû « faire le sacrifice d'une vache », selon leur propre expression, c'est-à-dire qu'ils l'ont vendue pour subvenir aux frais de leur voyage. Les entendant mentionner ce geste si éloquent chez de très pauvres cultivateurs, la supérieure de l'Institution veut *les en dédommager,* elle dont la maison abrite depuis plusieurs années l'enfant qui coûte tant de soins et de dépenses spéciales! En conséquence, elle leur fait préparer une malle pleine de linge, qu'ils emportent avec eux à leur retour à Saint-Gédéon. Non contentes d'avoir adopté Ludivine, ces admirables femmes adoptent en quelque sorte toute la famille; on verra plus tard que ce ne fut pas en vain.

Durant les premières années de son séjour à Montréal, Ludivine n'était pas prévenue lorsque ses parents annonçaient leur visite: on la conduisait tout bonnement au parloir, dès leur arrivée. Mais la jeune fille est maintenant une personne raisonnable, et lorsque ses parents

arrivent, généralement à l'improviste, quoique toujours au commencement de l'été, elle sait bien qui l'attend au parloir. Rayonnante, elle y court au plus vite, embrasse ses parents, les étreint de ses bras frêles, et ne les quitte quasi plus durant les trois ou quatre jours qu'ils passent à Montréal. S'ils vont en ville, elle les accompagne, arborant pour cela sa plus belle robe ; elle se coiffe avec soin, choisit ses rubans les plus frais, puis met son chapeau à la hâte par crainte que son père et sa mère partent sans elle ; elle enfile ses gants en route (et notez bien les gants chez cette enfant qui, quelques années plus tôt, n'était affublée que d'un sac informe et ne portait ni bas ni chaussures). Elle s'empresse de partager avec ses parents tout ce qu'elle reçoit, et accepte avec une joie enfantine les fruits et les modestes petits présents que ses parents lui apportent de la campagne. Elle met de côté tous ces dons précieux, dans sa chambre, et elle en prend encore plus de soin que des autres objets qu'elle possède.

Ludivine est fière de confectionner sous les yeux de ses parents une corbeille de jonc qu'ils emporteront avec eux, pour l'exhiber triomphalement devant tous leurs voisins de la campagne ; la jeune fille récapitule aussi pour leur profit les leçons apprises depuis leur dernière visite, récite ses prières, leur amène ses amis. Et comme tous les parents, ceux-ci ne manquent pas de s'extasier devant leur enfant, de répéter à l'envi « Comme elle est fine ! » et de choyer à qui mieux mieux « chère notre petite fille ». Enfin, chaque nouvelle visite est pour Ludivine, comme pour son père et sa mère, une source de joies toujours plus profondes.

On dirait que la jeune fille redoute leur départ et veut profiter de toutes les minutes de leur chère présence ; aussi ne veut-elle pas même monter se coucher à l'heure

habituelle. On la laisse donc veiller avec ses parents aussi longtemps qu'elle veut, tant et si bien qu'elle finit par s'endormir sur sa chaise.

Nous sommes en 1915. Encore une fois, il est temps pour les parents de repartir... L'an dernier, Ludivine les avait accompagnés jusqu'au train. Mais cette année, elle est si fatiguée qu'elle dort encore profondément quand sonne l'heure du départ. Ne voulant pas la réveiller, ses parents se penchent au-dessus de son lit, la baisent tout doucement, le coeur gros de s'en séparer. Et leur enfant ne s'aperçoit de rien... Mais à son réveil, elle cherche son père et sa mère. Ne les trouvant nulle part, elle se met à pleurer et fait les signes de « Papa » et « Maman ». Il faut bien lui dire qu'ils sont repartis. Alors elle reste si longtemps abîmée dans son chagrin que, pour l'en distraire, on la conduit chez l'aumônier. Paternel et sympathique, il essuie les pleurs de Ludivine, lui parle longtemps avec douceur et finit par lui donner deux belles boîtes de bonbons et une bouteille de parfum — Ludivine aime aussi fort le parfum que les sucreries! — La jeune fille se rassérène un peu, remercie son grand ami, remonte en classe. Mais à peine rendue là, elle se remet à pleurer, à redemander ses parents. Son chagrin est si gros que la Soeur Angélique la fait monter dans la chambre qu'elle partage avec elle, la berce dans ses bras comme une enfant (elle en a tout l'air et ne pèse plus que 89 livres, malgré le régime le plus soigné) et lui permet d'épancher son jeune coeur trop gonflé. Sur la fin de la journée. Ludivine se calme, comprend que ses parents reviennent toujours, après *un temps.*

L'été, qui ramène les parents de Ludivine pour leur visite coutumière, la sépare aussi de sa chère maîtresse pour la retraite annuelle. La jeune fille sait maintenant ce



À LA SACRISTIE. — ELLE EXAMINE LES VÊTEMENTS SACERDOTAUX.

que présagent ces préparatifs de départ; aussi, au fur et à mesure que soeur Angélique sort le linge pour le mettre dans sa valise de voyage, Ludivine s'empresse de le remettre dans l'armoire. Elle ira jusqu'à défaire la valise et la cacher, si seulement elle parvient à mettre la main dessus ! Ces dix jours d'absence de sa seconde mère lui semblent si longs ! Il est vrai qu'elle a maintenant la bonne petite soeur Ildefonse pour lui tenir compagnie, lui apprendre quelques petites leçons, lui aider à passer le temps. Tout de même, elle répète souvent cette phrase que lui a enseignée Soeur Ildefonse: « Je m'ennuie de Soeur Angélique-Marie ! » Et chaque soir, en rentrant dans sa chambre, la jeune fille a soin de passer sa main sur le lit de la soeur Angélique, pour s'assurer qu'il est prêt pour son retour. Si on lui dit: « Soeur Angélique reviendra », Ludivine répond d'elle-même, en souriant: « Je suis contente ! » Et lorsque cette chère Soeur revient enfin, Ludivine enlace de ses bras le cou de la religieuse, la baise affectueusement, l'accompagne dans sa chambre, lui aide à ranger ses effets, lui parle, la questionne, agit en tous points comme une enfant qui retrouve sa mère après une longue absence.

Et puis, cette séparation finie, le bon temps recommence. Toutes deux jouissent pleinement des longues semaines de l'été que la maîtresse consacre presque entièrement à son élève. Ce temps-là est surtout passé dehors. La jeune fille rit, s'amuse, taquine son professeur, et finit par en apprendre quasi autant durant ces deux mois d'été qu'en six longs mois de classe. Quand on sort, on emporte avec soi des ciseaux et un petit panier: les ciseaux pour cueillir les fleurs et les fruits qu'on rencontre en chemin; le panier pour rapporter la petite récolte. Que de belles leçons sur la nature, sur le catéchisme, sur le lan-

gage, on peut faire ainsi sans se fatiguer! Mais aussi, la soeur a grand soin de tout enseigner avec exactitude et clarté *la première fois*. Les choses se fixant généralement avec ténacité dans la mémoire de son élève, il serait très difficile de corriger une leçon mal apprise. Sur un point d'une telle importance, ce souci de justesse et de lucidité devrait s'appliquer à tous les éducateurs et à toutes les leçons.

Ludivine continue donc d'aller en classe partout, jusque dans la basse-cour! Mais pour lui rendre encore plus claires les leçons de choses apprises parmi la volaille, sa maîtresse se fait donner une poule vivante, laquelle est gardée dans un petit poulailler spécial, non loin de la classe de Ludivine. La jeune fille aime à s'y rendre tous les jours, prend la poule dans ses bras et, lorsqu'elle la sent battre des ailes, elle ne fait que la serrer davantage. Elle ne la laisse partir et ne la remet au poulailler qu'après en avoir bien palpé les formes. Elle apprend en même temps toutes sortes de choses et de mots nouveaux dont elle se sert à propos dans ses visites au volatile qui lui est cher. Tous les jours, elle cherche si la poule n'a pas pondu un oeuf, et c'est grande joie quand elle trouve l'oeuf convoité. Trois semaines des vacances se passent ainsi à s'occuper de la poule. Ludivine voudrait bien la garder, mais la soeur juge bon de s'en débarrasser avant la rentrée générale des élèves, car il y aura alors autre chose à faire. Et puis, la poularde devenue grasse a d'autres destinations. Ludivine sait déjà qu'on se nourrit de la chair des volailles; elle ne se fait donc pas trop prier lorsqu'on lui dit de porter sa poule à la cuisine afin qu'elle serve à son dîner. La poule reçoit le coup de mort, Ludivine aide à la plumer et suit tous les préparatifs culinaires: c'est le retour de la «poule-au-pot», comme au temps du bon roi Henri IV; le repas de midi sera un vrai régal.

Chez Ludivine Lachance, le goût semble très développé; la *mémoire du goût* aussi. Cela se constate un jour qu'on lui sert des « fèves au lard » [7], plat substantiel très en vogue dans les campagnes et les chantiers. La jeune fille en a déjà mangé chez ses parents; mais au couvent, bien que ces bonnes fèvres cuites au four soient de temps en temps sur le menu, on ne semble pas lui en avoir donné, probablement parce que son estomac est un peu délicat. Lorsqu'elle y goûte, après avoir été quelques années sans en manger, elle reconnaît ce plat et demande aussitôt de la mélasse. Ludivine répète six ou sept fois le signe de *mélasse,* se lève, conduit la Soeur qui la sert jusqu'à l'armoire, lui indique la carafe de mélasse et la lui demande encore poliment! La religieuse lui ayant remis la carafe, la jeune fille retourne à sa table, arrose ses fèves de mélasse et mange le tout avec une évidente satisfaction.

Nous avons déjà parlé de sa mémoire des objets. Un jour, aux Soeurs qui ne la connaissent pas beaucoup, on veut prouver qu'elle a une notion exacte des objets qui lui appartiennent. On l'amène donc à la Communauté; là, sur une table, gisent ensemble pêle-mêle de nombreux objets variés dont plusieurs ont été pris au hasard dans l'armoire de Ludivine. Conduite à cette table, la jeune fille palpe attentivement ce qu'il y a: corbeilles, ciseaux, clefs, livres, etc.; elle reconnaît les objets qui lui appartiennent en propre, les prend aussitôt, sort précipitamment de la Communauté et monte renfermer toutes ces choses dans son armoire personnelle. Il est aussi difficile de la tromper sur ce qui est à autrui. Un jour qu'elle reçoit la visite d'une Soeur de l'Espérance, elle

---

[7] « Baked Beans ».

reconnaît que c'est une religieuse, mais trouve étrange que son costume soit si différent de celui des Soeurs de la maison. Pour mettre Ludivine à l'épreuve, la soeur Angélique et la religieuse en visite font l'échange de leurs croix, anneaux, chapelets, etc. Mais Ludivine, très observatrice, s'aperçoit de la supercherie, enlève les objets échangés et remet chaque chose à qui de droit. Elle fait cela en souriant, mais elle est très sûre de ne pas se tromper: et en effet, ses doigts suppléent à ses yeux.

Très impressionnable également, Ludivine, si on lui inspire à quelque propos un sentiment de crainte, sera portée à exagérer ce sentiment jusqu'à la frayeur. Ainsi, elle rencontre parfois un chien dans la cour. Ce chien l'amuse beaucoup et, comme il est inoffensif, on la laisse faire. Mais une fois, dans leurs visites journalières de tous côtés, l'éducatrice et son élève arrivent à l'aile réservée aux employés de l'Institution, cocher, ferblantier, mécanicien, jardinier, etc. Ludivine entre dans la salle de récréation des hommes, pièce qui sert à la fois de fumoir et de salle de lecture; elle se met à l'explorer, examinant choses et gens avec une égale curiosité, ponctuant ses observations par toutes sortes de petits signes, apparemment comme une personne *qui pense tout haut.* Tout à coup, elle rencontre un petit chien avec son maître et aussitôt elle fait cette remarque par signes: « Homme et chien. L'homme est une personne; le chien est un animal. » Elle va pour passer à autre chose, mais le chien l'amuse et l'intrigue; alors elle s'arrête pour jouer avec cet animal, se mettant à le bousculer et à lui donner des tapes assez fort, comme elle en a l'habitude avec le gros chien qui lui est familier. Soeur Angélique juge bon de lui enseigner la prudence avec les animaux. Elle dit donc à Ludivine qu'elle peut faire mal au chien, que le chien

mord quand il se fâche, et que sa morsure fait souffrir. Aussitôt, Ludivine ne veut plus même y toucher, s'enfuit de la salle en criant, se cramponne aux jupes de son guide et fait signe qu'elle a grand peur! D'habitude parfaitement confiante, la jeune infirme est sensible à l'excès, et il faut veiller à ne pas ébranler ses pauvres nerfs; toutefois, il faut bien la prémunir contre les dangers possibles.

Mais comment préparer Ludivine à la plus redoutable de toutes les éventualités, la mort? Ah, la mort! Quelle difficile chose à expliquer même aux enfants qui ont grandi naturellement, en la connaissant de loin ou de près! Combien plus malaisé, plus pénible encore de présenter l'idée d'une fin dernière à une âme raisonnable qui a vécu dix-neuf ans sans même soupçonner qu'elle habite un corps mortel!... Or, Ludivine ne se doute seulement pas que la mort est une loi universelle. Elle sait bien que les saisons finissent et recommencent, que les feuilles tombent, que les fleurs se fanent, que les animaux meurent... Mais l'homme est une *personne* et, que les personnes doivent mourir, Ludivine ne se l'est pas un seul instant imaginé. La mort ne s'est jamais présentée à elle, ni de loin, ni de près; et jamais encore on ne lui en a parlé. Mais pourquoi, dira-t-on peut-être, pourquoi donc éclairer Ludivine au sujet de la mort? Ne peut-on la laisser en paix dans sa sublime ignorance de la destinée humaine?... Ce même problème s'était déjà présenté au Dr Howe, à Miss Sullivan, à la Soeur Marguerite, et tous trois le résolurent de la même façon: en instruisant Laura Bridgman, Helen Keller, et les sourdes-aveugles de Larnay sur la mortalité du corps humain, sur la fin inévitable de toute vie naturelle.

Car il n'est guère possible de dissimuler longtemps la connaissance de la mort à une personne qui peut con-

verser avec ses semblables, qui sait lire et écrire, qui, tous les jours, prend de plus en plus part à la vie normale qui se déroule autour d'elle. En supposant même la possibilité de garder un pareil secret à son égard, serait-il sage de le faire? N'est-il pas plus judicieux de lui révéler les choses telles qu'elles sont, avec circonspection sans doute, mais aussi sans se dérober au devoir de dire l'entière vérité? Comment initier un être à la vie et lui cacher la mort, la vie et la mort étant deux moitiés d'une même chose?... Et si l'on tente de le lui cacher et qu'elle découvre elle-même le secret mal gardé, la vérité apparue brutalement ne lui semblera-t-elle pas alors cent fois plus terrible, que si cette notion lui avait été fournie par des éducateurs habitués à user de tous les ménagements voulus? Et, en fin de compte, une franchise entière, fût-elle même impitoyable, n'est-elle pas la gardienne de la confiance qu'un être comme Ludivine Lachance doit accorder à la sincérité de ceux qui la guident et l'instruisent?

Comme toutes les autres sourdes-aveugles confrontées avec l'idée de la mort, Ludivine se révolte et se refuse à l'admettre. Elle n'y adhère pas même devant le dogme de l'immortalité de l'âme, qu'on lui explique en même temps. Que son âme garde éternellement la conscience acquise depuis si peu de temps, cela semble tout naturel à la jeune fille; mais que son corps malingre et souffreteux, qu'elle traîne après elle depuis bientôt vingt ans, périsse, se désagrège, devienne poussière, voilà ce qu'elle ne peut pas croire. Conduite à la chapelle mortuaire où le corps d'une sourde-muette est exposé en attendant les funérailles, Ludivine s'en approche, touche les membres rigides, le visage glacé; elle se fait dire encore une fois que les morts ne voient pas, n'entendent pas, ne parlent pas (même lorsque, vivants ils faisaient toutes ces cho-

ses) ; qu'ils ne marchent, ni ne mangent, ni ne travaillent; et que cependant ils ne dorment pas, puisque jamais plus, ils ne s'éveilleront. On lui répète que l'âme et le corps sont séparés, que l'âme voit Dieu et que le corps est mis en terre. Mais Ludivine persiste dans sa rébellion, continue à nier qu'elle mourra elle-même!

Quelque temps après, on l'amène au cimetière de la Côte-des-Neiges. Sur le terrain réservé aux sourdes-muettes de l'Institution, Ludivine, habituée à lire les lettres de l'alphabet ordinaire, passe ses doigts sur les pierres tombales et lit les épitaphes des êtres dont les restes mortels reposent sous ces pierres. Elle gravit les degrés du monument qui occupe le centre du champ des morts et entoure de ses bras la croix de granit qui s'élève là, au milieu des tombes, comme un signe de suprême espoir. Ludivine commence à être pénétrée de la signification de tout cela; les frissons l'envahissent, et déjà elle a peur. Un peu plus loin, les fossoyeurs procèdent à quelques sépultures. Ludivine s'approche, palpe un cercueil et la fosse béante qui l'attend, se rend compte qu'on descend le cercueil dans cette fosse, qu'on l'enterre, et puis qu'il n'y a plus rien qu'un tertre de plus dans la cité de deuil . . . Oh, alors! la répulsion de Ludivine devant cette manifestation de la mort est si grande que la pauvre enfant, avec des cris d'épouvante, se jette éperdûment entre les bras de la soeur Angélique.

La frayeur de la mort accable Ludivine. Le cimetière de la Côte-des-Neiges est son Jardin des Oliviers . . . . Comme tout être est accompagné de son ombre, toute vie implique également son agonie. Sans doute, on peut mourir sans agoniser, mais on peut également agoniser sans en mourir; et les affres de la mort, ainsi envisagées en pleine vie et en pleine connaissance, sont tout autre-

ment terribles que l'entrée en agonie d'un moribond dont la conscience se retire avec le souffle vital. Celui qui s'est arrêté à Gethsémani peut ensuite continuer sans faiblir jusqu'au Golgotha. Mais le calice que l'Ange de l'agonie nous présente est d'une amertume telle que l'âme est en proie à toutes les angoisses, que le corps est couvert de sueurs et que tout l'être défaille!... C'est bien ainsi que la pauvre Ludivine s'affaisse, presque évanouie, entre les bras des religieuses; émues, pénétrées d'une profonde compassion, les Soeurs la ramènent en hâte à l'Institution où on la calme, où on l'encourage, où on ne lui parle plus de la mort pendant plusieurs semaines.

Le mois suivant, Ludivine reçoit une visite très inattendue de ses parents. La mère Lachance, dont la santé laissait beaucoup à désirer, se doutait peut-être de sa fin prochaine puisque, contrairement à son habitude, elle vint à Montréal avec son mari, malgré l'hiver (novembre 1915), sans détriment pour son voyage durant l'été. Elle semblait vouloir profiter des quelques mois qui lui restaient à vivre pour revoir encore sa chère Ludivine. La jeune fille accueillit ses parents avec la même affection, et cette visite providentielle lui fit beaucoup de bien. La soeur Angélique profita de la présence de ses parents pour faire mieux comprendre à son élève la différence entre la matière et l'esprit, entre le corps mortel et l'âme immortelle. Elle lui parla en ces termes:

« Ludivine, tu aimes ton papa, ta maman, ton frère. Tu aimes ta seconde maman, Soeur Angélique-Marie. Avec quoi les aimes-tu? Tes mains servent à faire des signes, à prendre les objets; tes pieds servent à marcher. C'est ton corps qui fait cela. Mais quand tu penses, quand tu veux, quand tu aimes, ce quelque chose qui fait cela, c'est ce qu'on appelle l'*âme*. A la mort, le corps et l'âme



LUDIVINE MONTE AU MAÎTRE-AUTEL AVEC L'AUMÔNIER, QUI LUI EXPLIQUE LA MESSE.

se séparent. Maintenant, ton âme est dans ton corps, plus tard ton corps mourra, ton âme verra Dieu. Tu seras heureuse. Tu comprendras bien. Dieu est au-dessus de tout. Il est le *premier*. Il n'a pas de corps. Il est comme une âme. Il connaît tout, il nous aime, il est bon toujours... »

Ludivine comprend ces explications et les accepte enfin. Quoiqu'elle ne soit pas encore résignée à l'idée de la mort, elle n'a plus ses premiers soubresauts de révolte et consent même à la construction d'un petit cimetière en miniature, qui va s'ajouter, dans un coin de sa classe, à l'autel qui facilite l'explication des sacrements, à la crèche de Bethléem avec ses hôtes, au calvaire avec les instruments de la Passion.

Tous les jours aussi, Ludivine met au point son calendrier. Nous avons déjà dit qu'elle reconnaît les jours de la semaine par le règlement propre à chacun d'eux. Il faut ajouter qu'elle suit assez bien aussi la marche des heures dans la journée. Par exemple, quand la soeur vient dire bonsoir à son élève en l'embrassant, la jeune fille sait que l'heure du repos est arrivée; alors elle s'y prépare, et souvent elle dit: « Je vais me coucher. *Demain sera un jour nouveau.* » Et se lever le matin veut dire pour elle, comme pour les autres, que c'est le commencement d'une nouvelle journée. Mais pour suivre la marche des semaines et des mois, il faudrait à Ludivine un calendrier spécial et on lui en fait un, quelque peu sur le modèle des bouliers-compteur des chinois. Plusieurs cordons sont tendus dans un cadre et un de ces cordons retient 31 boules pour représenter les jours du mois. Toutes les boules étant à un bout du cordon, Ludivine commence le mois en poussant une boule au bout opposé;

chaque matin, en entrant dans sa classe, elle pousse encore une autre boule et, par le nombre de boules qui se trouvent réunies aux extrémités, elle sait le quantième du mois. Elle prend alors un ou deux chiffres mobiles pour indiquer ce quantième et les accroche sur le premier cordon de son *calendrier*, les faisant précéder de la lettre qui indique le jour de la semaine: par exemple, *V* 14 indique qu'on est au vendredi, le 14 du mois, ce mois étant épelé en toutes lettres.

A la fin de décembre 1915, on voit Ludivine penchée avec un air important au-dessus de son ardoise de Braille, absorbée dans la composition de ses premières lettres de bonne année. Après en avoir fait le brouillon sur son ardoise, elle les pointe en Braille sur du papier blanc et les met dans les enveloppes que sa maîtresse adressera à qui de droit. (A l'abbé Deschamps, qui lit le Braille, la lettre est remise telle quelle; mais pour les autres, les caractères de l'écriture des aveugles sont accompagnés de la calligraphie de la soeur afin d'être compris des destinataires). La satisfaction que Ludivine éprouve en écrivant ces courts billets n'est égalée que par l'émotion de ceux qui les reçoivent. Le premier est pour ses parents, et la jeune fille demande la bénédiction paternelle, selon l'antique et admirable coutume encore en vigueur dans la vieille province de Québec:

> « Papa et Maman, je vous aime. Papa, bénissez-moi, s'il vous plaît. » LUDIVINE.

Ensuite, elle s'adresse à son protecteur et bienfaiteur insigne, l'aumônier:

> « Bon Père,
>
> « Bonne année! Vous êtes bon. Je vous remercie. Je prie pour vous. Je vous aime. » LUDIVINE.

Enfin elle écrit à Monseigneur Bruchési, qui la visite en classe plusieurs fois par année, qui lui parle, qui lui accorde toutes sortes de privilèges et qui suit ses progrès avec un intérêt toujours grandissant:

« Monseigneur,

« Bonne année! Bénissez-moi, s'il vous plaît. Reconnaissance, respect, hommage de Ludivine Lachance, sourde-muette-aveugle. (j'ai) Souvenir de Votre Grandeur à ma classe, 26. octobre, 1915. »

Deux semaines plus tard, Ludivine reçut une réponse de Mgr Bruchési, qu'elle se fit lire plusieurs fois avec grand contentement. Cette lettre autographe, que nous nous permettons de reproduire, peint bien le coeur noble et sensible de l'archevêque de Montréal:

Archevêché de Montréal, 13 janvier 1916.

« Ma chère enfant,

« Aucun souhait ne m'a ému autant que le vôtre. Je vous en remercie. Vous ne voyez pas, vous n'entendez pas, vous ne parlez pas, et cependant vous allez comprendre que je vous bénis! O prodige de la charité! Il y a près de vous des anges qui vous traduisent mes pensées et mes sentiments. Oui, je vous bénis de tout mon coeur. Soyez heureuse sur cette terre, en attendant la félicité éternelle dans l'infinie Beauté. »

PAUL, Arch. de Montréal.

Sa Grandeur vint lui rendre visite le lendemain pour la bénir.

Nous voici arrivés au printemps. Afin de mieux préparer Ludivine aux leçons sur la nature, et par suite sur la création, on lui donne un pot rempli de terre, dans lequel on lui fait semer des graines de légumes. Tous les jours, un petit arrosoir en main, la jeune fille arrose les fleurs qui enjolivent les fenêtres de sa classe, ainsi que

le pot qui contient des semences de légumes. Après quelques semaines, ses doigts explorateurs découvrent de fines tiges sortant de cette terre, et puis des feuilles qui se développent, et puis des fleurs qui s'ouvrent. Chaque découverte la fait rire de plaisir et elle pose à sa maîtresse toutes sortes de questions sur les plantes et la nature en général. C'est l'occasion de lui enseigner d'intéressantes choses: « Dieu crée les plantes. La terre produit les plantes. Les plantes donnent la nourriture. J'ai semé la fève, l'oignon. Je les ai arrosés. Le soleil les a fait pousser, etc ... »

Mais bientôt on s'aperçoit que la jeune infirme ne se fait pas de ce soleil une très juste idée. Un jour, vers la fin du printemps, il fait très chaud; Ludivine et sa maîtresse se promènent dehors; elles se trouvent bientôt incommodées par le soleil de midi, qui darde des rayons si ardents que la jeune fille s'en plaint et veut faire cesser cette haute température. On lui répond que c'est le soleil. Mais Ludivine n'est pas intimidée pour si peu et demande, comme Josué, qu'on arrête le soleil! On lui explique que c'est trop demander, que le soleil est si haut, si loin, si inaccessible qu'on n'y peut rien ... Mais Ludivine, peu convaincue, cherche de tous côtés, se hausse sur la pointe des pieds et essaie de mettre la main sur ce soleil qui l'embrase. On lui explique alors qu'il est hors de notre portée, que c'est une des oeuvres de Dieu, comme la terre ... Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Et Dieu dit: «Qu'il y ait des luminaires dans le firmament ... » Ce luminaire, Ludivine veut savoir si la soeur peut le voir, et sur la réponse affirmative de la religieuse, la jeune fille dit: « Je suis aveugle. Je ne vois pas le soleil. La Soeur voit le soleil ». Et cela suffit à sa foi!

La bonne Soeur continue de rendre la création tangible

à son élève. Une amie, Mme Giroux, lui apporte un aquarium dans lequel sont plusieurs petits poissons. Ludivine met les doigts dans l'eau, sent les poissons qui vont et viennent, en prend un dans le creux de sa main, le sent qui s'agite, puis le remet dans l'eau. Elle a aussi un oiseau en cage. Elle l'a tenu un moment dans la main, l'a senti battre des ailes, et puis ne l'a plus trop dérangé, s'amusant à lui donner à manger à travers les barreaux de la cage et à questionner sa maîtresse sur les oiseaux et les poissons en général... « Et Dieu dit: « Que les eaux foisonnent d'êtres vivants, et que les oiseaux volent sur la terre... ». »

Enfin, on expose encore une fois à Ludivine l'histoire de la création de l'homme: « Et Dieu créa l'homme à son image et à sa ressemblance ... » Quoi ! de pitoyables créatures comme Ludivine Lachance seraient créées à l'image auguste de Jéhovah lui-même? Mais c'est d'une ressemblance spirituelle qu'il s'agit; et l'âme d'une Ludivine Lachance, parvenant à s'élever, malgré la masse inerte d'un corps défectueux, jusqu'à l'idée d'un Dieu immanent et transcendant, comme le vol de l'aigle soulève son corps lourd et disgracieux jusqu'aux hauteurs bleues du firmament où l'oeil se perd, n'est-ce pas la preuve tangible de la spiritualité de l'âme, du souffle divin animant la matière?

Ludivine, maintenant initiée, grâce à la puissante charité de ses éducateurs, à toutes sortes de phénomènes sensibles qu'elle n'aurait même pas imaginés autrefois, Ludivine ne trouve plus rien extraordinaire. L'omnipotence de Dieu lui semble la plus naturelle des choses; et quant à un Dieu partout et toujours présent, cela entre aussi dans l'ordre universel qu'elle sent autour d'elle. Si elle était plus avancée encore, elle raisonnerait plus subtile-

ment; elle se dirait que puisque tant de phénomènes se répètent avec une telle régularité, ils ne peuvent être l'effet du hasard, mais qu'une raison supérieure doit les régir; autrement l'ordre général serait bouleversé et il n'y aurait plus de science possible... Mais Ludivine ne s'embarasse pas d'arguments. Elle vit dans l'ordre, elle y est habituée; elle comprend l'enchaînement des choses, la hiérarchie des pouvoirs; elle a un jugement sain, une conscience droite; et puis, on ne lui a jamais menti! Cela suffit. Elle est persuadée que ce qu'on lui dit est juste et véridique, et elle y croit.

« Et si sensus deficit,
Ad firmandum cor sincerum
Sola fides sufficit...» [8]

La jeune infirme récapitule ses leçons de catéchisme, donne un abrégé de la doctrine chrétienne, résume la vie et la mort de Notre-Seigneur. Lorsqu'on la questionne là-dessus, elle illustre ses réponses avec sa petite crèche, ébauche de celle de Bethléem, où toute la scène de Noël est au complet; avec son Calvaire en miniature, où les trois croix se dressent; avec son petit cimetière où il y a une fosse, un cercueil, un squelette, un monument; enfin avec son autel mignon auquel il ne manque rien. Cet autel, qui se dresse dans un coin de sa classe, porte un tabernacle, une nappe de lin, des cierges, etc. Le petit tabernacle se ferme à clef et la porte est munie d'un crucifix en relief; à l'intérieur il y a un calice et un ciboire portant une minuscule croix sur le couvercle; dans ce ciboire, des

---

[8] « A défaut des sens, un coeur droit
Dans la foi s'affermit et croit...»
(de l'hymne *Pange Lingua.*)

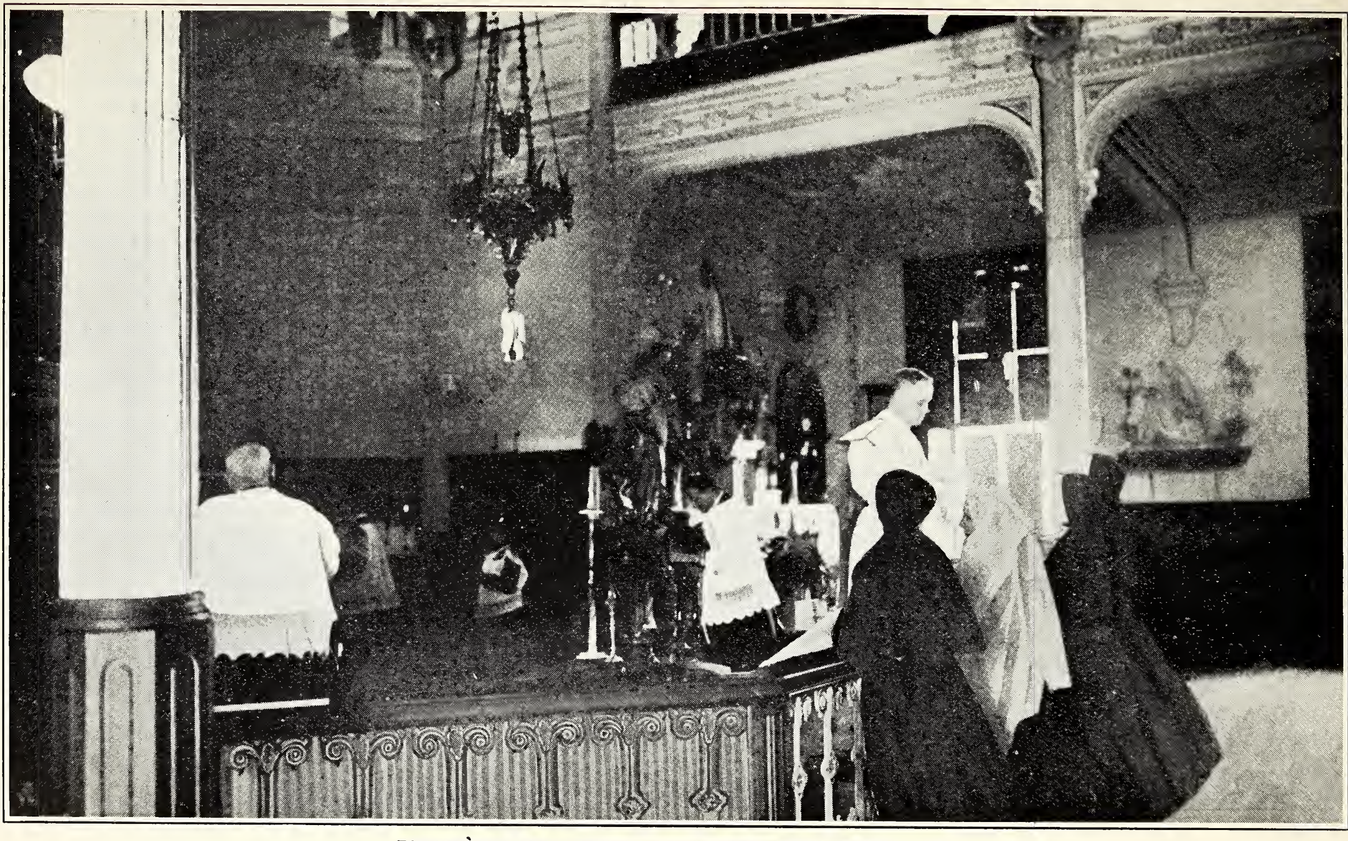
hosties non consacrées, à l'effigie du Christ en croix. Un jour que la soeur Angélique enseigne à Ludivine que Jésus, le Fils de Dieu, vivant et véritable, se donne à nous dans la sainte communion, Ludivine prend son ciboire et demande: « S'il vous plaît, donnez-moi la communion! » Mais on lui dit que c'est seulement à la chapelle, dans les églises, qu'est Jésus-Hostie, et que bientôt Ludivine le recevra. En attendant, la religieuse lui donne une hostie non consacrée pour la préparer à recevoir convenablement la communion. A peu de temps de là, cependant que l'Aumônier se trouve dans la classe, examinant Ludivine sur ses connaissances religieuses, lui aussi prend une de ces hosties non consacrées et l'offre à la jeune fille qui la refuse, croyant que seule la soeur a le pouvoir de lui donner ces hosties! De celle dont elle a tant reçu, elle attend encore le suprême don de la Communion! Il faut lui expliquer que le prêtre est le véritable dispensateur des sacrements, le gardien des vases sacrés, le ministre de Dieu; et que c'est lui qui donnera la véritable communion à Ludivine.

Un peu plus tard, pour faire pénétrer cette leçon, la directrice de Ludivine lui donne l'ordre de porter son ciboire et son calice dans l'étude de l'Aumônier, chambre qui lui est bien connue, et où, jusqu'ici, elle n'est allée que pour trouver des gâteries de toutes sortes. Bien à contrecoeur, Ludivine obéit et revient triste en classe où, pendant plusieurs jours, elle demande qu'on lui laisse reprendre, là-bas, son calice et son ciboire, permission qui lui est refusée. Enfin, lorsqu'on lui accorde cette permission tant désirée, elle part toute joyeuse pour se rendre chez l'Aumônier, ses deux directrices la suivant d'un peu loin... Vite, Ludivine sort de sa classe, traverse le premier corridor, la chapelle, descend un escalier, ouvre

plusieurs portes donnant sur d'autres corridors et arrive chez l'aumônier. Celui-ci, sachant bien que la leçon sur l'Eucharistie n'est que commencée et que Ludivine reviendra chercher ses vases dorés, ne les a pas dérangés, les laissant sur la table exactement à la place où la jeune fille les a déposés. Ludivine, en entrant, va tout droit à cette table, trouve son ciboire et son calice, s'en empare, puis, sachant bien qu'on ne doit rien emporter sans permission, se met à la recherche de l'Aumônier. Il n'est pas occupé à lire dans son fauteuil, comme elle l'y a quelquefois trouvé; elle s'avance donc jusqu'au secrétaire et, y trouvant son père spirituel, lui demande la permission de remporter ses vases en classe. Mais l'Aumônier lui répond que ces vases sont sacrés, qu'ils sont au prêtre, à lui. Puis prenant par la main Ludivine, qui porte serrés contre sa poitrine ses vases dorés, il la conduit à la chapelle, la fait entrer avec lui dans le sanctuaire et gravir les gradins d'un autel latéral. Ouvrant le tabernacle où il a mis d'avance un autre calice et un autre ciboire d'hosties non consacrées, il fait voir à Ludivine la similitude entre ces vases sacrés et ceux qu'elle a entre les mains; il lui fait toucher du doigt une des hosties qui reposent dans ce tabernacle en attendant la consécration. Alors,Ludivine consent de bon coeur à laisser dans ce tabernacle les vases qu'elle tenait encore serrés contre elle, et revient joyeuse en classe où elle ne redemandera plus son calice ni son ciboire, sachant qu'ils sont à la chapelle et que c'est là qu'ils doivent rester.

Pour s'assurer que Ludivine distingue bien entre le pain matériel et le pain Eucharistique, on lui donne un jour une tranche de pain ordinaire, lui demandant ce que c'est, comment il est fait. D'elle-même, elle répond:

« C'est du pain. L'homme fait la farine avec le blé.



PREMIÈRE COMMUNION DE LUDIVINE. — JUIN 1916.

Le blé est une plante, Dieu crée les plantes. Le pain est fait avec la farine. Je mange le pain, j'aime le pain, c'est bon! »

Alors, on lui présente une hostie non consacrée, portant en relief le Christ crucifié, et Ludivine l'explique comme suit:

« L'hostie, c'est du pain. Jésus est dans l'hostie à la chapelle. Le prêtre a mis Jésus dans l'hostie pendant la messe. Communier, c'est recevoir Jésus-Christ,son corps, son sang, sa divinité. Jésus est Dieu et homme. Je ne comprends pas, mais je crois. Jésus l'a dit. C'est vrai! »

On est parvenu au mois de mai. Tout reverdit, tout fleurit, tout embaume; et dans l'air doux du soir, à l'heure de l'Angelus, des voix entonnent, un peu partout:

« C'est le mois de Marie,
C'est le mois le plus beau ;
A la Vierge chérie,
Disons un chant nouveau... »

La soeur se rappelle ces candides couplets chantés par de fraîches voix d'*Enfants de Marie* dans les pensionnats... Oui vraiment, c'est le mois de Marie, et son élève, sa chère Ludivine, aura elle aussi sa part de ce beau mois.

« Donnons à notre Mère
Et nos chants et nos coeurs... »

Ludivine ne sait pas ce que c'est que chanter; on n'a pas encore eu l'occasion de le lui expliquer. Mais il y a bien longtemps qu'elle a donné son coeur à la douce Mère de Jésus. Alors, durant les jours de promenade, la religieuse et son élève se dirigent de préférence vers quelque sanctuaire de la Vierge. C'est d'abord Notre-Dame-

de-Bon-Secours, berceau de toutes les églises et de toutes les charités de Ville-Marie. Dans cet antique et sombre sanctuaire, tout près de l'autel qu'elle ne voit pas mais qu'elle sent proche, Ludivine lève son visage de cire où brille une lumière intérieure et prie avec une ardeur séraphique, levant aussi vers le tabernacle ses petites mains transparentes pour mimer ses prières claires et concises. Ensuite, son rosaire en main, elle récite ses *Ave Maria*, des *Ave* abrégés, mais suffisants: « Je vous salue, Marie, ma bonne Mère. Aidez-moi! » Et en cette bonne Mère, Ludivine a mis toute sa confiance: « Notre-Dame-de-Bon-Secours n'est-elle pas aussi Notre-Dame-de-Douleurs? » [9]

Une autre fois, c'est vers Notre-Dame-de-Lourdes que Ludivine s'acheminait, contente encore une fois de visiter la Mère de Miracles dans *sa maison.* Là, très humblement agenouillée, Ludivine priait pour être une sainte! Comme gage de sa bonne volonté, elle accepta de garder toutes ses infirmités le reste de sa vie mortelle, afin de mieux comprendre et de mieux voir les perfections et les splendeurs éternelles . . . ! Ce geste de renoncement, de généreuse résignation, Marie Heurtin, la première, l'avait fait à la grotte de Massabielle. Et nombre de sceptiques, — entr'autres Gerard Harry — s'en sont montrés interdits. C'est qu'ils ne comprennent pas que le silence et l'ombre, que le sacrifice librement consenti, donnent à

---

[9] « She that is Heaven's Queen
Her title borrows,
For that she, pitiful,
Beareth our sorrows.
So thou, *Regina mi,*
Spes infirmorum,
With all our grieving crowned
Mater Dolorum!
Seraphim,
Her to hymn
Might leave their portals
And at her feet learn
The harping of mortals. »

(Francis Thompson.)

l'âme une force comparable à celle des soldats qui renoncent à leur liberté et qui voient toutes choses à l'unique point de vue de la discipline et du devoir. Comme ces soldats aussi, les Ludivine Lachance, les Marie Heurtin peuvent considérer avec un parfait détachement ce monde où l'on s'agite dans un vain bruit, cette existence trop souvent faite de futilités, et y préférer leur propre vie d'ordre et de renoncement. Après tout, n'est-ce pas des hauteurs de l'abnégation qu'on voit le plus clair?

Cependant, Ludivine, tranquille et toute modeste, continuait d'avancer dans la vie spirituelle sans même se douter qu'elle faisait maintenant l'envie et l'admiration de ceux qui la connaissaient bien.

Le grand jour de la première communion approchant, les explications sur l'Eucharistie et le Saint Sacrifice se font plus détaillées. Accompagnée de ses fidèles directrices, la jeune fille se rend plusieurs fois à la sacristie, où l'abbé Deschamps se revêt pour elle de ses habits sacerdotaux. Le première fois qu'elle le trouve ainsi, Ludivine, accoutumée à ne *voir* l'Aumônier qu'en soutane, veut lui enlever aube, étole et chasuble. Mais l'abbé Deschamps lui explique que c'est Dieu lui-même qui a recommandé aux prêtres de s'habiller ainsi [10], pour montrer que les prêtres sont des hommes à part. Prenant ensuite chaque vêtement l'un après l'autre, l'Abbé les présente à Ludivine, lui en faisant examiner la forme, les croix brodées qui l'ornent, etc. Il lui dit aussi que chaque chose a un signification spéciale, que c'est un *symbole*, une représentation de la Passion du Christ.

---

10 « Et on fit des vêtements sacerdotaux pour Aaron et pour ses fils ... La ceinture, la robe, le pectoral, la mitre, la tunique de lin, comme Jéhovah l'avait ordonné à Moïse. » (Exode XXXIX, 1-31.)

Ludivine n'oublie rien de cette leçon et, lorsqu'elle retourne à la sacristie, elle sait que l'abbé Deschamps, qui de nouveau se revêt des habits sacerdotaux, le fait pour mieux représenter Jésus-Christ aux fidèles. L'aumônier prend Ludivine par la main, la conduit encore à la chapelle et, cette fois, la fait monter avec lui au maître-autel dont il lui fait examiner la nappe, emblème de pureté; les cierges représentant le Christ, Lumière du monde; le Missel qui contient la liturgie, les saints Evangiles. Puis, ouvrant le tabernacle, l'abbé permet à la jeune infirme de toucher de ses blanches mains le calice, et enfin le ciboire, contenant les hosties consacrées. Il lui annonce que dans ce ciboire est Jésus-Christ, habitant le tabernacle afin d'être plus près de nous, de se donner plus intimement à nous dans la sainte Communion. Ludivine a une foi parfaite; elle n'a jamais douté. Dieu n'est-il pas tout-puissant? Pour Ludivine, l'Eucharistie est la plus belle, la meilleure, la plus désirable des choses; mais ce n'est pas pour elle plus merveilleux que toutes les autres merveilles dont elle a pris connaissance dans cette bienheureuse maison. Alors, s'agenouillant au pied du tabernacle encore ouvert, et levant ses mains pâles vers le prêtre, elle demande qu'on veuille bien lui donner Notre-Seigneur dans la Communion! L'abbé très ému, connaissant sa pureté et voyant sa foi, est bien tenté de la communier séance tenante; mais il finit par lui dire que le jour n'est pas encore arrivé et lui conseille d'attendre encore un peu de temps. Ludivine fait alors une communion spirituelle, descend du maître-autel avec l'aumônier, l'accompagne à la sacristie et lui aide à enlever ses ornements sacerdotaux qu'elle dépose elle-même avec précaution sur le vestiaire. Elle est sérieuse et pensive; et sans qu'on se soit ingénié outre mesure à lui

inspirer de la vénération pour les choses saintes, le respect de ces choses semble inné chez elle.

Voici la jeune fille arrivée à la veille du grand jour. On l'avertit de se préparer à la confession et, avant de la conduire au confessionnal, on lui demande ce qu'elle va faire. Elle répond :

« Je vais à confesse pour faire connaître mes fautes au prêtre. Je demande pardon à Dieu. Le prêtre remplace Jésus. Il parle comme Jésus. Jésus efface mes fautes. Le prêtre me bénit. Je suis heureuse. J'aime Jésus ».

Et Ludivine entre au tribunal de la pénitence avec la gravité calme qu'elle apporte à tous ses exercices religieux. [11]

Enfin, c'est l'heure du grand jour. Ludivine, tôt levée, se laisse habiller et voiler de blanc, puis se rend à sa classe où, devant son cher petit autel privé, elle s'absorbe une dernière fois dans ses prières préparatoires. A huit heures, une sonnerie annonce par toute la maison une messe spéciale, car la grande famille de l'institution est en liesse pour la première communion de la petite sourde-muette-aveugle qui arrivait, si parfaitement misérable, cinq ans plus tôt. La chapelle est pavoisée et toute ornée des plus belles fleurs du jardin. La grande nef de la chapelle est remplie ; au personnel de la maison viennent s'ajouter les supérieures de la communauté, les bienfaiteurs, les amis de Ludivine. Les deux autres prêtres de la maison, les abbés Girard et Derome, occupent des prie-Dieu dans le sanctuaire ; et vers l'autel s'avance l'Aumônier, revêtu des habits sacerdotaux des jours de fête. On dirait qu'il

[11] Voir à l'Appendice, la note E.

s'agit de la première communion de quelque petite princesse, plutôt que celle d'une humble et pauvre fille de la campagne.

Lorsque Ludivine fait son entrée à la chapelle, accompagnée de ses directrices, le choeur des religieuses qui entoure l'orgue au jubé entonne le cantique du R. P. Gondard:

« Enfant que j'aime,
Pour toi, de mon beau ciel,
Je suis moi-même
Descendu sur l'autel.
Viens, viens plus près de moi,
J'ai déposé pour toi
La majesté suprême;
En Père plus qu'en Roi,
Enfant, je t'aime. »

Les notes de ces voix pieuses descendent et s'égrènent sur la tête inconsciente de la jeune infirme agenouillée au pied de l'autel. Entièrement absorbée dans son colloque intérieur, elle semble écouter le Seigneur lui-même:

« Enfant que j'aime,
Sur l'autel, c'est trop peu;
En ton coeur même
Va descendre ton Dieu.
Viens, viens tout près de moi,
Je veux cacher pour toi
L'éclat du diadème.
En Frère plus qu'en Roi,
Enfant, je t'aime! »

Les nonnes continuent de chanter, on dirait des voix célestes; et la jeune fille, qui n'entend pas leur chant si doux, entend bien, au dedans de son coeur pur, la voix infiniment plus suave de Jésus qui lui dit:

« Enfant que j'aime,
Je t'aime sans retour;
Ah! Rends toi-même,
Rends amour pour amour.
Sans crainte, approche-toi

De ton Dieu, de ton Roi.
Pour mon amour extrême,
Dans ton coeur, réponds-moi :
« Jésus, je t'aime! »

Et Ludivine, avec un détachement spirituel que nous n'approcherons jamais, nous, trop distraits par la vie et les sens, répond à cette voix qui l'abjure, répond avec ferveur: « Jésus, je t'aime!... Jésus, je t'aime!... »

Dans l'impressionnant silence qui se fait au moment de la communion, Ludivine se lève, accompagnée de ses deux fidèdes directrices et de la Directrice des classes, Soeur Ignace de Loyola; elle s'avance vers la Sainte Table et reçoit enfin Jésus-Hostie des mains de l'aumônier, aussi heureux qu'elle de la grande action qui s'accomplit en ce moment. Lorsque la jeune sourde-muette-aveugle descend de la Sainte Table et retourne à son banc, les nombreux témoins de cette impressionnante cérémonie s'aperçoivent que son visage est aussi blanc que la nappe d'autel, et qu'il rayonne d'un bonheur ineffable. Toute la pieuse assemblée rend grâces à Dieu; mais, après Ludivine elle-même, après l'officiant, père de son âme, nulle personne présente ne glorifie le Seigneur avec plus d'allégresse que la soeur Angélique-Marie, au comble de ses voeux!

La journée se passe dans la joie et les actions de grâces. Et tout comme les premières communiantes fortunées, Ludivine reçoit les cadeaux d'usage: chapelet avec perles de nacre, médaille et chaîne d'or, etc... Son dîner de gala lui est servi à part, sur une petite table décorée, dans le parfum des fleurs. L'aumônier préside le repas de sa protégée, cependant que la soeur Angélique et la soeur Ildefonse servent leur chère élève; on lui parle, on la gâte, on rayonne!... Ludivine est arrêtée en passant dans les corridors, elle est visitée en classe; chacun veut

la féliciter, l'embrasser. Enfin, tout son entourage s'associe à son bonheur; c'est une fête de famille sans précédente dans la maison!

On s'attendait un peu à voir arriver les parents de Ludivine, au moins la veille de sa première communion; mais ils n'apparurent que le lendemain de ce jour mémorable. La joie des parents, en apprenant la bonne nouvelle, fut aussi grande que celle de leur enfant; mais, dans l'entourage, on regrettait qu'ils ne fussent pas arrivés un jour plus tôt. Cependant, si la joie de leur présence se fût ajoutée au bonheur de sa première communion, Ludivine en aurait peut-être ressenti une émotion trop forte, car la jeune infirme se faisait de plus en plus frêle et il fallait de toute façon la ménager. M. et Mme Lachance accompagnèrent leur fille à la Table Sainte le jour de sa deuxième communion, et passèrent encore quelques jours au couvent dans la paix, dans les conversations et les promenades en voiture ou en auto avec « chère notre petite fille ».

Mais hélas! ce bonheur ne devait pas se prolonger. M. et Mme Lachance, rappelés par leurs devoirs d'état, s'arrachèrent avec peine de ce séjour véritablement enchanteur pour eux, et Ludivine fut pressée dans les bras de sa mère pour la dernière fois. Jamais plus Mme Lachance ne devait revenir: la mère de Ludivine mourut subitement chez elle, à Saint-Gédéon de Beauce, quelques jours seulement après son retour de Montréal.

Quelle désolation pour la jeune fille! En apprenant la mort de sa mère, Ludivine s'affaissa. Pendant plusieurs semaines, elle fut abîmée dans sa tristesse, acceptant difficilement cette nouvelle épreuve. Jusqu'à la fin de sa propre vie, Ludivine devait prier tous les jours pour le repos de l'âme de celle qui lui avait donné la vie, de celle qu'elle allait bientôt rejoindre par delà le tombeau.



LE DÉJEUNER LE JOUR DE SA PREMIÈRE COMMUNION.

CHAPITRE X

LA DERNIÈRE ÉTAPE

« To the new-heavened say —
« Spirit, thou wert fine clay! »
(Francis Thompson.)

A peine Ludivine Lachance a-t-elle commencé à marcher avec assurance vers une vie plus large, que déjà l'arrêt fatal est porté. Sa courte existence touche à sa fin. Dans un état de santé constamment précaire, le corps affaibli communique parfois son abattement à l'âme, sans cependant jamais lui ôter pour longtemps son énergie de pensée et de volonté. Et telle est la force de caractère chez la jeune infirme, que ce fluide intérieur galvanise souvent son pauvre corps hâve et défaillant, condamné à périr bientôt. Afin de ménager ses forces toujours déclinantes, elle est servie comme une petite enfant, choyée, dorlotée; on la dispute avec opiniâtreté à la phtisie qui n'en continue pas moins à faire son oeuvre. Rien que pour cette période, nous voyons dans les registres une cinquantaine de visites du docteur Champagne, sans compter celles du docteur LeMoyne et du docteur Boivin. Ludivine apprécie les soins dont on l'entoure, les accepte avec reconnaissance et se montre toujours maniable, docile, sans être le moins du monde passive. Elle reste le moins de temps possible au lit et, lorsqu'elle se sent envahie par la fatigue ou la langueur, elle préfère son

fauteuil ou même sa chaise roulante à son lit d'où elle craint de ne plus se relever. Jusqu'aux dernières semaines de sa vie, elle persiste à descendre en classe, insiste pour qu'on lui laisse reprendre ses leçons lorsqu'elle se sent assez forte, et montre de l'ardeur à l'étude, surtout pour tout ce qui lui est nouveau. Et pourtant, on dirait qu'il n'y a plus rien de matériel chez ce pauvre être décharné: c'est en quelque manière un pur esprit.

Arrêtons-nous avec Ludivine à ces dernières limites de la vie terrestre, à cette frontière où elle se tient pendant près de deux ans, n'étant déjà presque plus de ce monde sans être cependant tout à fait de l'autre.

Ainsi qu'on l'a déjà vu, la jeune sourde-aveugle a un naturel des plus droits, des moins complexes; par conséquent, il est assez facile de démêler le contenu de sa conscience. Naïve et franche dans ses rapports avec tous ceux qui l'entourent, elle a cependant de la réserve, une dignité naturelle, et ne se confie qu'à ceux qu'elle aime le plus. Mais alors, elle le fait avec cette simplicité, cette plénitude qu'on rencontre si souvent chez les infortunés.

Ludivine avance péniblement mais sûrement dans la chemin de la perfection évangélique. Elle communie presque tous les jours, et avec la même ferveur que la première fois. Ses sentiments religieux qui sont comme le suprême moteur, l'ultime foyer de son activité chancelante, elle les a acquis dans sa grande famille de l'Institution, auprès des êtres d'élite qui lui ont donné le meilleur de leur coeur. Car il y a dans l'air même de cette maison « quelque chose de spirituel qui semble attirer l'âme vers une autre région et lui donner la force de se dégager en quelque sorte des liens du corps,pour commencer une plus haute destinée... La prière, la vie spirituelle, la vie contemplative ouvrent le sens supérieur, dé-

veloppent cette face de l'âme tournée vers les choses du ciel, ordinairement si obscurcies. »[1]

Ses jours ne sont plus que l'exercice d'une longue patience. Les leçons que la jeune invalide réclame avec tant d'instances, et qui sont mesurées à ses forces, sont variées par les différents petits travaux qu'elle affectionne et qu'elle ne veut pas entièrement abandonner. Mais c'est surtout le travail de l'âme qui use son corps déjà si frêle. Comme ferait un sculpteur sur un bloc de marbre blanc, l'âme, douée de facultés artistiques, affinées par l'épreuve, a martelé, ciselé en quelque sorte ce visage émacié, ces traits délicats; c'est bien l'âme qui a imprimé au sourire de cette physionomie l'étrange douceur de la souffrance.

« Oh la bonne douleur qui nous fit l'âme forte,
Quelle paix bienheureuse et durable elle apporte,
Comme un vase de miel rempli jusques au bord
Pour endormir le mal qu'elle engendra d'abord... »[2]

Car la souffrance de Ludivine n'est pas seulement une douleur physique: c'est surtout une souffrance méditée, faite de solitude et d'ennui; une solitude endurée, un ennui dominé. Un jeune officier français, après avoir médité sur toutes choses pendant quelque années, dans les vastes solitudes du Sahara, a dit en sortant de son désert:

« Malheur à ceux qui n'ont pas connu le silence! Le silence est un peu de ciel qui descend vers l'homme. Il vient de si loin qu'on ne sait pas. Il vient des grands espaces interstellaires, des parages sans remous de la lune froide. Il vient de derrière les espaces, de par-delà le temps... »[3]

---

[1] Maine de Biran.

[2] Albert Lozeau.

[3] Ernest Psichari.

Et un sage de l'Inde dit à son tour :

> « Comme dans la grande Nature, il y a une grandeur silencieuse dans tout être humain privé de la parole. »[4]

Mais il faut être fait d'une pâte résistante pour endurer cette privation et supporter ce silence sans que le caractère en devienne aigri ou morose. La toute petite, toute humble, toute souffrante Ludivine, parce qu'elle fut si longtemps une vivante énigme, et surtout parce qu'elle se montra ensuite digne de sa croix, s'attire, sur son déclin, toutes les sympathies. Et pourtant, y eut-il jamais personne moins en mesure de rendre ce qu'elle recevait d'autrui ? N'importe ! Autour d'elle, durant ses derniers mois, on s'ingénie à alléger ses souffrances, son ennui, et l'on se sent suffisamment dédommagé par un simple geste de remerciement de ses petites mains transparentes, par un pâle sourire de ses lèvres décolorées ; on éprouve l'intime satisfaction d'avoir approché cette âme candide et invincible.

Elle est devenue un centre d'attraction sans cesse grandissant. Les visiteurs se font trop nombreux au gré de ses maîtresses, qui tiennent à lui épargner les longues et fréquentes causeries. Mais rien ne touche et ne console davantage les professeurs de Ludivine que les manifestations de sympathie dont elle est l'objet, durant ces derniers mois de sa vie.

Le rayonnement de sa personnalité se fait sentir jusque dans son lointain village natal, où l'on voudrait bien la revoir. Parmi ces bonnes gens, la jeune compatriote

---

[4] Rabindranath Tagore.

apparaît de loin comme un personnage évangélique rendu à la vie par la toute-puissance divine, telle la fille de Jaïre, tel Lazare, ressuscités par Jésus. Ludivine est véritablement sortie du tombeau où on l'avait vue ensevelie, alors que son existence était pire que la mort. Une lettre du curé Lessard à l'aumônier témoigne de ces impressions :

« J'ignore, dit-il, si M. Lachance est de retour de Montréal. Il me donnera des nouvelles de sa Ludivine. L'été dernier, je formais le projet de la faire venir à Saint-Gédéon en compagnie de son Aumônier et de ses Mères. Le déluge qui a enlevé tous les ponts et le désarroi que ces pluies ont causé ici m'ont fait remettre la partie. L'état de Ludivine m'en fait aujourd'hui désespérer.

« Outre l'agrément que ce voyage vous aurait peut-être causé, je crois que le bien moral causé par Ludivine aux paroissiens de Saint-Gédéon aurait valu celui d'une retraite. Eux,qui l'ont vue *petit animal*, auraient constaté une merveille de la charité chrétienne. Le nom des Soeurs qui ont fait connaître le bon Dieu à Ludivine doit être écrit depuis longtemps dans le « Grand Livre ». M'est avis qu'elles l'ont mérité. Et les idées du père et des parents ont bien changé depuis le jour où vous étiez obligé de vous battre pour emmener l'enfant.

« Mes occupations m'ont toujours empêché d'aller voir cette chère enfant en vous rendant visite. Qui n'est pas — aujourd'hui surtout — dans la fournaise du travail? »

La Grande Guerre était en effet à son apogée (1918), et se répercutait jusque dans les petites paroisses reculées du Nouveau-Monde. Mais aussi, Ludivine en avait bien fini avec les visites et les sorties. Le seul voyage

qu'on entrevoyait pour elle était celui dont on ne revient pas.

La jeune sourde-aveugle s'apprête à sortir de son cercle de silence et d'ombre. Que se passe-t-il dans ce dernier corps-à-corps de l'âme avec elle-même, dans les ténèbres de l'espace intérieur? Il est certain que Ludivine se spiritualise de plus en plus. Et pourtant il n'y a rien chez elle de la visionnaire ni de l'hystérique.[5] Au contraire, elle fait preuve jusqu'à la fin de persévérance calme dans sa foi,de fidélité dans ses affections,de constance dans ses goûts pour l'étude et l'ordre intérieur et extérieur. Cette petite infirme se perfectionne dans la science divine, celle qui s'apprend sur un prie-Dieu au pied des autels, dans la résignation sur un lit de douleurs. Le Dieu qui parle surtout aux âmes pures, humbles et souffrantes, parle au coeur de Ludivine. Dieu est son idéal et son unique joie. « Ah! combien l'homme qui ne connaît que la philosophie est loin de l'homme qui connaît la sainteté! »[6] Or, connaître Dieu, suivre le Christ, voilà toute la science de Ludivine, sa vie, son incessante pensée. Et puisqu'on est chrétien par le coeur encore plus que par l'intelligence, celui-là est le plus chrétien qui est le plus humble, le plus fervent, le plus patient de tous. Et Ludivine, ainsi qu'on l'a vu, est la plus simple, la plus modeste des âmes. Sa foi est toute d'une pièce et n'admet pas de question; sa ferveur d'ange ne se refroidit jamais; que dire de sa patien-

---

[5] « Les hystériques s'agitent et les passions les mènent. Leur volonté est toujours défaillante et chancelante... elle tourne au moindre vent comme la girouette sur nos toits. La mobilité et l'inconstance résument tout leur état mental. » (Ribot, *Les Maladies de la Volonté.*)

[6] Lucie Félix-Faure Goyau.

ce? Ce mot évoque le souvenir du saint homme Job. Mais encore convient-il de remarquer que Job a rempli un livre de ses plaintes, tandis que Ludivine a souffert sans rien dire, comme l'Agneau de Dieu.

L'oeuvre rédemptrice s'achève. Ludivine a déjà passé par presque tous les dépouillements successifs: cécité, surdité, misère et maladie; les douleurs corporelles et les souffrances morales lui ont fait cortège tous les jours de sa vie. Il semble qu'elle soit faite à tous les renoncements. Mais elle ne s'est pas encore détachée de ses parents, elle n'a pas encore abandonné son désir de vivre. Cependant, quand sonne l'heure de ces suprêmes sacrifices, elle les accomplit sans révolte.

Trois semaines avant sa mort, l'aumônier lui administra les derniers sacrements. Ludivine les reçut avec calme et piété. Mais même durant les derniers dix jours de sa vie, elle se leva encore pour réciter à genoux ses prières du matin et du soir. Et la veille même de sa mort, elle resta quelque temps assise dans son lit.

Quelques jours avant sa fin, elle reçut la visite de son père et de sa belle-mère (car M. Lachance s'était remarié). Malgré sa faiblesse devenue extrême, Ludivine accueillit sa belle-mère poliment, son père avec une joie expansive. Elle ne voulut pas être séparée de lui un seul instant et garda avec soin sa valise, par crainte de le voir partir à l'improviste. De temps à autre elle ouvrait cette valise et en retirait les petites friandises et les souvenirs que, cette fois encore, son père avait apportées à son intention. Trop faible pour en jouir, elle prenait pourtant plaisir à étaler sur sa table de chevet ces différentes choses qui lui rappelaient le lointain foyer qu'elle n'avait jamais oublié.

Ludivine n'a plus qu'un souffle de vie; elle est presque moribonde. Mais elle, dont la flamme vitale se conserve presque miraculeusement depuis de longs mois, grâce à son désir de vivre, grâce surtout à la compatissante tendresse des religieuses, elle peut vivre encore des semaines... Jean Lachance n'ose rester, ne peut rester davantage. Il s'arrache donc des bras de sa Ludivine, et il serait difficile de dire lequel des deux en a le coeur plus brisé. Des larmes amères inondent le visage du malheureux père s'éloignant une dernière fois de « chère notre petite fille » et de la maison qu'il a lui-même nommée « l'antichambre du ciel », maison où lui et tous les siens ont trouvé une véritable renaissance. Dans cette blanche et toute lumineuse chambre, de grosses larmes coulent sur les joues pâles de la jeune malade; Ludivine est étendue sur le lit d'où elle ne se relèvera plus; c'est une Ludivine enfin initiée à tous les renoncements; une Ludivine flottant entre la vie et la mort.

Dans ce suprême isolement, elle n'est cependant pas seule. Depuis déjà plusieurs jours, l'aumônier, qui lui a toujours consacré beaucoup de temps, fait des visites de plus en plus fréquentes au chevet de sa petite protégée; la soeur Angélique et la soeur Ildefonse se tiennent nuit et jour auprès de leur élève; la supérieure, soeur Félicité, ainsi que le bon docteur Champagne, entrent et sortent de cette chambre de malade; et, coïncidence à noter, la mère Bertille, qui était supérieure à l'arrivée de Ludivine,est de passage à l'Institution, et se trouve près du lit d'agonie de la misérable enfant qu'elle avait si charitablement reçue sept ans plus tôt.

Jusqu'à la fin aussi, Ludivine est consciente du *miracle des mains*: mains paternelles de l'aumônier, mains de



DERNIÈRE COMMUNION, EN VIATIQUE, DE LUDIVINE.

force et de fermeté qui surent l'arracher à sa première existence inarticulée; mains maternelles de la soeur Angélique-Marie, douces mains de lumière et de compréhension qui lui ont ouvert toutes les portes closes. Ces mains bénies dont elle se rappelle l'intervention à l'aurore de sa vie raisonnable et qu'elle a retrouvées à tout instant depuis, Ludivine les sent encore dans les siennes à l'heure de la mort.

Et elle qui s'était tant révoltée contre cette fin dernière, qui avait refusé d'admettre sa propre mortalité, qui avait craint de mourir et avait lutté si vaillamment pour vivre, finit par accepter la dissolution suprême avec la dignité calme qu'elle avait apportée à tous les grands actes de sa vie.

Quelques instants avant sa fin — et Ludivine conserve sa pleine connaissance jusqu'à son dernier soupir — la petite malade demande l'aumônier. Il répond lui-même qu'il est encore là, tout près d'elle. Ludivine lui adresse alors ce sourire spécial qu'elle a toujours eu pour lui, et puis, spontanément, comme si elle sentait sa fin très proche, posément, clairement, elle remercie son bienfaiteur insigne, ce père spirituel qu'elle a tant aimé ; il est ému jusqu'aux larmes, comme d'ailleurs tous les assistants, de ce suprême témoignage de gratitude. Ludivine exprime ensuite le désir de presser encore une fois entre ses pauvres petits bras ses chères maîtresses, qui approchent, le coeur serré, pour recevoir la faible étreinte de celle qui leur a déjà tant de fois exprimé son affection. Enfin, la mourante baise pieusement le crucifix que l'aumônier lui tend, et pendant que ce bon père l'absout et l'enveloppe de ses bénédictions,Ludivine Lachance expire, le sourire sur les lèvres, à 5 heures du soir, le 3 avril 1918.

On a dit bien des choses sur la mort; on en dira encore bien d'autres. Mais, en dehors des Saints Livres et de la Liturgie, nous n'avons rien lu de mieux approprié à ce mystère, que ces lignes écrites au siècle dernier: elles sont vraies, elles sont justes aujourd'hui comme elles l'étaient hier, comme elles le seront demain.

> « La mort est le grand moment de la vie du chrétien; on peut même dire que c'est la chose importante et *unique*, à laquelle pour lui, tout vient se ranger. Et tandis que le commun des hommes l'élude, la supprime en idée, et à l'heure fatale y glisse ou s'y jette en fermant les yeux, comme font les enfants quand ils ont peur, les chrétiens véritables, quand ils se sentent en venir là, même les plus humbles et les plus tremblants, ils se relèvent pour la regarder en face; ils ont leur lutte héroïque et leur champ de bataille où toute leur âme se déploie. » [7]

Après sa toilette mortuaire, le corps si menu et frêle de Ludivine, tout vêtu de blanc, fut descendu de sa chambre et pieusement déposé dans la petite chapelle mortuaire où lui avait été donnée jadis sa première leçon sur la mortalité de tout ce qui est humain. Là, aux pieds de la Madone qui lui tend ses mains blanches, Ludivine reçoit les dernières visites, les derniers adieux. Des centaines de personnes, à commencer par Mgr Bruchési lui-même, viennent prier auprès de ses restes, noter sur ses traits amenuisés l'ineffable sourire de ceux qui meurent dans le Seigneur, et souhaiter pour eux-mêmes une fin aussi belle et aussi douce que la mort de cette jeune fille dont la vie n'avait été qu'un long et pénible martyre.

Les funérailles de Ludivine Lachance eurent lieu le 6 avril. Mgr Bruchési, qui avait tant de fois témoigné sa

---

[7] Sainte-Beuve, *Sur la mort de Jacqueline Pascal.*

sympathie à la sourde-aveugle et à ses professeurs, revint assister à son service et donner lui-même l'absoute, entouré des prêtres de l'Institution; la chapelle était tendue de noir et débordante de fidèles, mais le « *De Profundis* » semblait presque se changer en « *Te Deum* »! Et puis, portée sur des épaules amies, Ludivine sortit pour toujours de cette chapelle où elle avait tant prié — et où, encore en ce jour, on semble retrouver le pur encens de ses ferventes et candides oraisons — elle descendit ces escaliers connus, passa une dernière fois entre la double haie de ses compagnes, et quitta pour n'y plus revenir cette Maison où elle avait tout reçu, *tout,* jusqu'à y retrouver son âme, et où son souvenir doit demeurer impérissable et fécond pour le bien de toutes celles qui viendront y demeurer à l'avenir.

Le cortège funèbre se reforma à la suite du petit cercueil de drap gris,recouvert d'une unique et superbe gerbe de fleurs odorantes, dernière offrande de sa fidèle bienfaitrice, Mme Casgrain. Dans ce cimetière de la Côte-des-Neiges où la mort s'était pleinement manifestée à Ludivine et qui fut la scène de son agonie, une petite fosse l'attendait à l'ombre de la croix de granit. Et là, sur une petite pierre blanche et modeste comme toutes les autres, on avait gravé cette épitaphe:

LUDIVINE LACHANCE

sourde-muette-aveugle

1895-1918

C'est là que ses restes mortels reposent jusqu'à la fin des temps.

Où vont les étoiles en choeurs?
Elles s'en vont où vont nos coeurs,
Au-devant de l'aube éternelle.
Mêlons notre âme à leurs rayons
Et, sur leurs ailes d'or, fuyons
A travers la nuit solennelle.

L'ombre n'est, dans l'immensité,
Qu'un seuil au palais de clarté
Qu'ouvre la mort comme une aurore.
L'ombre n'est que l'obscur chemin
Qui mène d'hier à demain,
Du soir au matin près d'éclore.

Ces vers d'Armand Silvestre, qui ont pour titre *Immortalité,* résument bien la vie de Ludivine. Encerclée dans une nuit profonde, elle y a néanmoins trouvé des guides lumineux qui lui ont montré le chemin des clartés infinies.

CHAPITRE XI

LA SAVEUR SACRÉE DU DEVOIR ACCOMPLI

« J'ai les bras et le coeur d'un vaillant ouvrier,
Je ne veux m'endormir que sur ma gerbe pleine,
Rêvant d'un maître juste et qui saura payer. »

(G. Lafenestre.)

Les « vaillants ouvriers » de la régénération de Ludivine Lachance se trouvèrent un peu désemparés après la mort de leur élève, tellement ils s'étaient absorbés durant sept ans dans cette oeuvre d'abord si rude et rebutante, et qui s'était faite, sur la fin, si réconfortante et si belle.

Au dire de tous, jamais l'aumônier ne s'était montré impatient, brusque ou découragé, étant toujours d'un calme imperturbable même quand il aurait eu raison d'être, sinon inquiet, au moins impatienté. Il savait se taire à propos, attendre avec confiance, entreprendre hardiment, agir enfin avec zèle et prudence. Son exemple contribua beaucoup à soutenir le courage des professeurs, comme son influence servit à ces hardis initiateurs d'une éducation toute nouvelle dont l'entreprise semblait téméraire et la réussite impossible.

Ni lui ni soeur Angélique-Marie n'avaient rien épargné

pour libérer, éclairer, puis élever l'âme de leur élève. Ils firent d'elle leur égale dans l'ordre social, pour qu'elle le devînt dans l'ordre moral; et Ludivine ajouta à ses qualités naturelles leurs vertus franches et fortes, leurs manières droites et simples; surtout elle subit l'influence de leur conduite et de leurs actes toujours conformes aux leçons qu'ils lui donnaient. Rousseau a dit que « les âmes mâles ont un idiome dont les âmes faibles n'ont pas la grammaire ». L'aumônier,la soeur Angélique et Ludivine, trois natures différentes et de mérite inégal, possédaient tous trois ce mâle idiome qui se révèle surtout dans l'énergie persévérante de la volonté. Du commencement jusqu'à la fin, l'Aumônier montra beaucoup de constance et de fermeté dans la conduite de cette oeuvre tout apostolique. Il fut vraiment le Bon Pasteur veillant sur ses brebis, et ne voulant en perdre aucune.[1] Il fit un voyage jusqu'à New-York pour lui procurer les choses qu'il ne pouvait trouver à Montréal: matériel scolaire et matières premières des petits travaux manuels qui contribuèrent beaucoup au développement de Ludivine. Après la mort de sa protégée, il fit mettre au musée de l'Institution tout ce qui avait servi à son éducation, comme aussi plusieurs petits ouvrages exécutés par elle; et il fit construire un large écran dans lequel on encadra un grand nombre de photographies ayant trait à l'histoire de Ludivine Lachance. Enfin, l'aumônier mérite qu'on lui applique l'éloge qu'il adressait aux Soeurs de la Providence,

---

[1] Réalisant déjà par anticipation la devise qu'il devait choisir plus tard pour ses armoiries épiscopales: « C'est toi que je suis, ô Bon Pasteur. » « *Te Pastorem Sequor.* »

dans un article qu'il publiait dans un journal de Montréal après la mort de Ludivine :

> « Les Soeurs de la Providence ont droit à ce que leur dévouement en cette circonstance spéciale, comme en tant d'autres, soit hautement publié. Et l'éducation de Ludivine Lachance, la première du genre en la Province de Québec, mérite d'être consignée dans les annales de l'instruction publique au Canada. La modestie de la communauté en question y sera mal à l'aise, mais la vérité y sera sûrement à sa place. »

La mort de Ludivine ne passa pas inaperçue. Outre les notices nécrologiques et les articles publiés par les journaux quotidiens de Montréal durant cette première semaine d'avril 1918, d'autres articles assez documentés parurent dans *La Bonne Parole, L'Enseignement Primaire, Le Rapport Général de la Saint-Vincent-de-Paul, La Revue Hebdomadaire, Le Nationaliste,* etc

Après les funérailles de Ludivine, ses maîtresses s'occupèrent un certain temps à classer, puis à enfermer au musée presque tout ce qu'il y avait dans la classe jadis occupée par leur élève. Notons ici que ces fiches contiennent des données très intéressantes. Par exemple, durant les sept années que Ludivine passa à l'Institution (1911-1918), elle ne reçut pas moins de 5,448 visiteurs ! Sur la liste, nous relevons les noms suivants : dans le haut clergé, Son Eminence le cardinal Bégin ; Nos Seigneurs Emard de Valleyfield, Gauthier d'Ottawa, LaRocque de Sherbrooke, Forbes de Joliette, Pascal de Prince-Albert, et Ross de Gaspé, en plus des visites maintes fois répétées de Mgr Bruchési. Et puis, il y a le duc de Connaught, gouverneur-général du Canada, et la princesse Patricia,

sa fille; Sir Evariste Leblanc, lieutenant-gouverneur de la Province de Québec, et Lady Leblanc; Sir Louis-Olivier Taillon, Sir Rodolphe Forget et Lady Forget (leur fille Thérèse — Mme P. Casgrain — fut une active et fidèle bienfaitrice de Ludivine) ; Alexander Graham-Bell, organisateur du téléphone et grand ami des sourds-muets ; M. Delâge, de l'Instruction Publique; MM. C.-J. Magnan, Adjutor Rivard, et tant d'autres encore!

On a également noté avec soin le nombre et le genre des petits travaux manuels de Ludivine: corbeilles, paniers, sacoches, petits guéridons et autres objets en jonc et raphia; signets en soie tissés à la main; cadres en cuivre repoussé, pelotes à épingles, coussins, chaises empaillées, etc. En tout, 150 différents travaux.

Ce classement terminé, la petite soeur Ildefonse retourna à sa vie tranquille d'autrefois, vie de travail, dans le silence et l'ombre; pendant ce temps la soeur Angélique-Marie continuait son labeur auprès des jeunes sourdes-parlantes. Elle le fit jusqu'à l'entier épuisement de sa santé. Elle donna alors un autre exemple d'abnégation non moins admirable que le premier. Cette excellente religieuse s'était sentie liée par une mission d'ordre supérieur auprès de Ludivine et elle s'était dit courageusement, dès le début: « Quand un devoir appelle, peut-on aller s'asseoir? » Mais, au terme de cet apostolat, elle n'hésita pas à se retirer de l'arène du dévouement actif, sans dédommagement, voulant rester inaperçue, se vouant à des besognes faciles et obscures, jusqu'à ce qu'un lent retour de ses forces lui permît de reprendre l'enseignement des sourdes-muettes.

« REQUIESCAT IN PACE ! »

La famille Lachance, profondément reconnaissante envers le personnel de l'Institution, avait maintes fois invité l'éducatrice de leur pauvre Ludivine à lui rendre visite à Saint-Gédéon. Mais Soeur Angélique ne put y aller qu'au cours de l'été de 1923; elle partit pour la Beauce, accompagnée de Soeur Félicienne. On se souvient que, au début de cette histoire, nous avons fait des emprunts au journal qui racontait le mémorable voyage des soeurs Servule et Ignace-de-Loyola. Nous allons maintenant demander d'autres détails au journal de soeur Angélique-Marie. Les notes sont tout aussi impressionnantes, mais le ton en est bien différent.

Nos deux voyageuses s'arrêtent d'abord à Lévis, où, douze ans plus tôt, Ludivine avait fait des scènes orageuses. Reçues chez les Soeurs du Bon-Pasteur, elles y restent jusqu'au lendemain matin; les bonnes Sœurs de Lévis leur procurent une voiture pour les conduire jusqu'à Saint-Gédéon, distant de 23 milles.

Aussitôt arrivées à Saint-Gédéon, nos religieuses se retirent chez les Soeurs de Saint-Louis-de-France, comme ont fait leurs devancières; mais, ici comme ailleurs, tout est changé pour le mieux, et à la place de la très pauvre maison de 1911 se trouve maintenant un coquet petit couvent entouré de verdure. Les Lachance aussi ont prospéré.

« Actuellement, dit la Soeur Angélique-Marie, le père de Ludivine est installé au village même. Sa maison, où il y a du confort, est très bien entretenue; il y vit avec aisance. Le fils, seul frère de Ludivine, a hérité de la ferme; il l'améliore et l'entretient très bien. Marié et

père de plusieurs petits enfants, il a cependant voulu garder intact le coin de la maison paternelle occupé si longtemps par sa petite soeur infirme, et, en souvenir d'elle, il n'y a rien changé. Le grillage, le petit lit, les quelques objets dont se servait Ludivine y sont restés tels qu'autrefois. Il parle souvent d'elle à son épouse et à ses petits enfants, et ne se lasse pas de décrire la merveilleuse transformation opérée en elle, et dont il avait été témoin lorsqu'il avait accompagné ses parents à Montréal. Les voyages que les parents firent chaque année, du vivant de Ludivine, à cette Institution qui était un monde nouveau pour eux, eurent pour résultat de changer complètement leur genre de vie. Les bienfaits de l'éducation donnée à la pauvre infirme furent un exemple si frappant, qu'ils inspirèrent à son frère l'idée de donner à ses propres enfants du savoir-vivre avec un peu d'instruction. » Bref, la famille de Ludivine mène une vie exemplaire. Le long calvaire de la petite sourde-muette-aveugle a été pour tous les siens une véritable rédemption. Voyons la suite du journal.

« Le soir du premier jour de notre visite à Saint-Gédéon, souper chez le frère de Ludivine dans la maison où elle naquit et vécut seize ans. Le lendemain, un dimanche, le curé Lessard, à son sermon de la grand'messe, annonce qu'il y a au village deux Soeurs de la Providence, dont une a été l'éducatrice de Ludivine Lachance, cette petite infirme si misérable, fille de « Johnny » Lachance, que tant de paroissiens se rappellent avoir vue, qu'ils tenaient en si grande pitié, et qui cependant, avec les soins des religieuses vouées à cette grande oeuvre, s'est développée en une jeune fille intelligente,bonne, douce, adroite

et polie: une âme d'élite enfin!! La maîtresse si dévouée de Ludivine vient donner une nouvelle preuve de l'amour maternel qu'elle portait à son élève, de la sympathie qu'elle garde à la famille. Le curé engage les parents qui pourraient avoir des enfants infirmes à les confier aux religieuses qui savent prendre un soin si merveilleux des corps et des âmes. En passant, le curé fait aussi remarquer à ses paroissiens que les deux Soeurs sont venues *visiter* et non pas quêter. (Remarquons, nous, l'exquise délicatesse des religieuses. Elles qui ont tant et tant donné à Ludivine, sans avoir jamais reçu un sou de la famille ou de la paroisse, [2] poussent la pudeur de leur charité jusqu'à s'abstenir de quêter à Saint-Gédéon, alors que cependant, en leur qualité de servantes des pauvres, elles quêtent partout ailleurs!).

« M. le curé invite ensuite ses paroissiens à se réunir à la sacristie après la messe, pour voir l'album illustrant la marche de l'éducation de Ludivine, et pour entendre les explications fournies par la Soeur qui l'a instruite. Cette séance dura une heure environ, une centaine de personnes s'étant présentées. Tous écoutaient attentivement, avec émotion. Au sortir de la sacristie, nous avons fait une visite à la tombe de la mère de Ludivine. Ensuite, dîner de famille et réunion des parents chez son frère. Nouvelles explications données. L'album circule de mains en mains; on est émerveillé; les groupes se reforment sans cesse et se penchent au-dessus des photographies où

---

[2] Le comité de Québec de l'Oeuvre des Sourdes-Muettes avait contribué modestement mais régulièrement à la pension de Ludivine, qui dépendait de ce diocèse.

tous retrouvent Ludivine (mais une Ludivine métamorphosée, celle dont ils ont maintes fois entendu des rapports émus, mais forcément bornés, de la bouche de son père et de sa mère).

« Souper chez le père de Ludivine au village. Plusieurs personnes s'y sont réunies dans l'espoir de passer la veillée avec nous ; mais le curé nous attend au presbytère pour entendre le compte rendu de notre après-midi. Il se montre fort content des bonnes dispositions de ses paroissiens, et nous invite à dîner pour le lendemain.

« Le lundi, réunion de la communauté de Saint-Louis-de-France, où l'histoire de Ludivine fait couler bien des larmes. Et il nous faut encore recommencer chez le curé, après dîner, pour le personnel du presbytère. Durant ce jour, les parents d'un enfant infirme viennent nous chercher pour nous le montrer et nous demander dans quelle Institution le placer. Après avoir vu ce pauvre petit,nous conseillons de l'envoyer aux Incurables. M. le curé approuve le conseil donné au sujet de cet infirme, et nous exprime son bonheur en constatant le bien déjà produit chez ses paroissiens par notre visite. « Cela leur vaut bien des sermons ! », nous dit-il. »

Nos religieuses passent la dernière veillée chez le père de Ludivine, où sont encore réunis tous les parents. La belle-mère de Ludivine,qui lui avait fait une visite à Montréal, comme on se le rappelle, avait été si frappée de l'extraordinaire histoire de la jeune infirme, si touchée de l'inépuisable tendresse des religieuses envers leur élève, qu'elle en avait rapporté un grand désir de les recevoir chez elle à Saint-Gédéon. Si fort était ce désir, qu'elle et

son mari ajoutaient à leurs prières quotidiennes une supplique pour la visite des Soeurs! « Ce soir-là », continue la soeur Angélique dans son journal, « M. Lachance, tout joyeux de nous avoir chez lui, s'écria en s'adressant à sa femme: « Marie, tu l'avais bien dit: Je prierai tant que la soeur Angélique viendra nous voir! » Tu as été exaucée... Et moi qui autrefois, en berçant dans mes bras ma pauvre Ludivine, me croyais l'homme le plus malheureux de la terre, maintenant, quand je pense à ce qu'on a fait pour elle, je suis l'homme le plus heureux! »... M. Lachance nous dit ensuite que notre visite a fait du bien à tous, surtout à la famille Nadeau (famille de la mère de Ludivine). Le grand'père Nadeau, qui vit encore,est enfin convaincu — l'album de photographies y est peut-être pour quelque chose! — que Ludivine n'a pas été maltraitée à Montréal, mais plutôt traitée en enfant privilégiée. Jusqu'ici, les Nadeau avaient gardé leurs préjugés contre les Soeurs et les institutions en général; et ils ne croyaient nullement à l'éducation de Ludivine! Quand on se sépara à la fin de la veillée, le père de Ludivine dit avec un soupir: « Les noces sont finies! »

« Le matin de notre départ, toute la famille Lachance nous renouvelle l'expression des sentiments de reconnaissance et d'attachement déjà exprimés. M. Lachance et son fils font venir une auto pour nous conduire à Saint-Georges, où ils nous accompagnent, ne nous quittant qu'après nous avoir chargées de saluer pour eux tous ceux qu'ils avaient connus à l'Institution; ils se proposent de revenir un jour rendre visite à leurs bienfaiteurs, et surtout à celui qui doit devenir Mgr Deschamps.

« A Saint-Georges, réunion chez les Soeurs du Bon-Pasteur, qui veulent connaître l'histoire de cette infirme dont elles ont entendu parler par des témoins oculaires du passage de Ludivine 12 ans plus tôt. Les Soeurs nous disent que l'abbé Dionne, leur curé, dans le temps que Ludivine était dans sa famille, s'était intéressé à cette petite malheureuse et qu'il avait accompagné le curé de Saint-Gédéon, M. Rouleau, chez les parents Lachance pour les engager à la placer à l'Institution de Montréal. L'accueil qu'ils recevaient alors — ils firent plusieurs visites — était des plus malveillants. Ils disaient n'avoir jamais rencontré de personnes plus entêtées, plus imbues de préjugés. (Tout cela est bien changé maintenant. On ne saurait être plus convaincu, plus pénétré que le sont les Lachance des bienfaits reçus dans les institutions religieuses).

« A Québec, nous recevons également l'hospitalité au Bon-Pasteur. La Mère Générale réunit ses religieuses, au nombre de 200, pour entendre l'histoire de Ludivine Lachance et l'explication des méthodes d'enseignement des sourdes-muettes, surtout des procédés employés pour leur enseigner à parler clairement. Aux Trois-Rivières, nous sommes accueillies chez nos propres soeurs en religion, à l'hôpital Saint-Joseph. Les religieuses de la maison, bien qu'elles fussent toutes, comme nous, Soeurs de la Providence, n'avaient pour la plupart qu'une vague idée de l'histoire de Ludivine. » La communauté compte des membres si nombreux et des établissements si variés, qu'elle ressemble à un vaste corps au sein duquel il devient impossible de dénombrer tous les actes de bienfaisance.

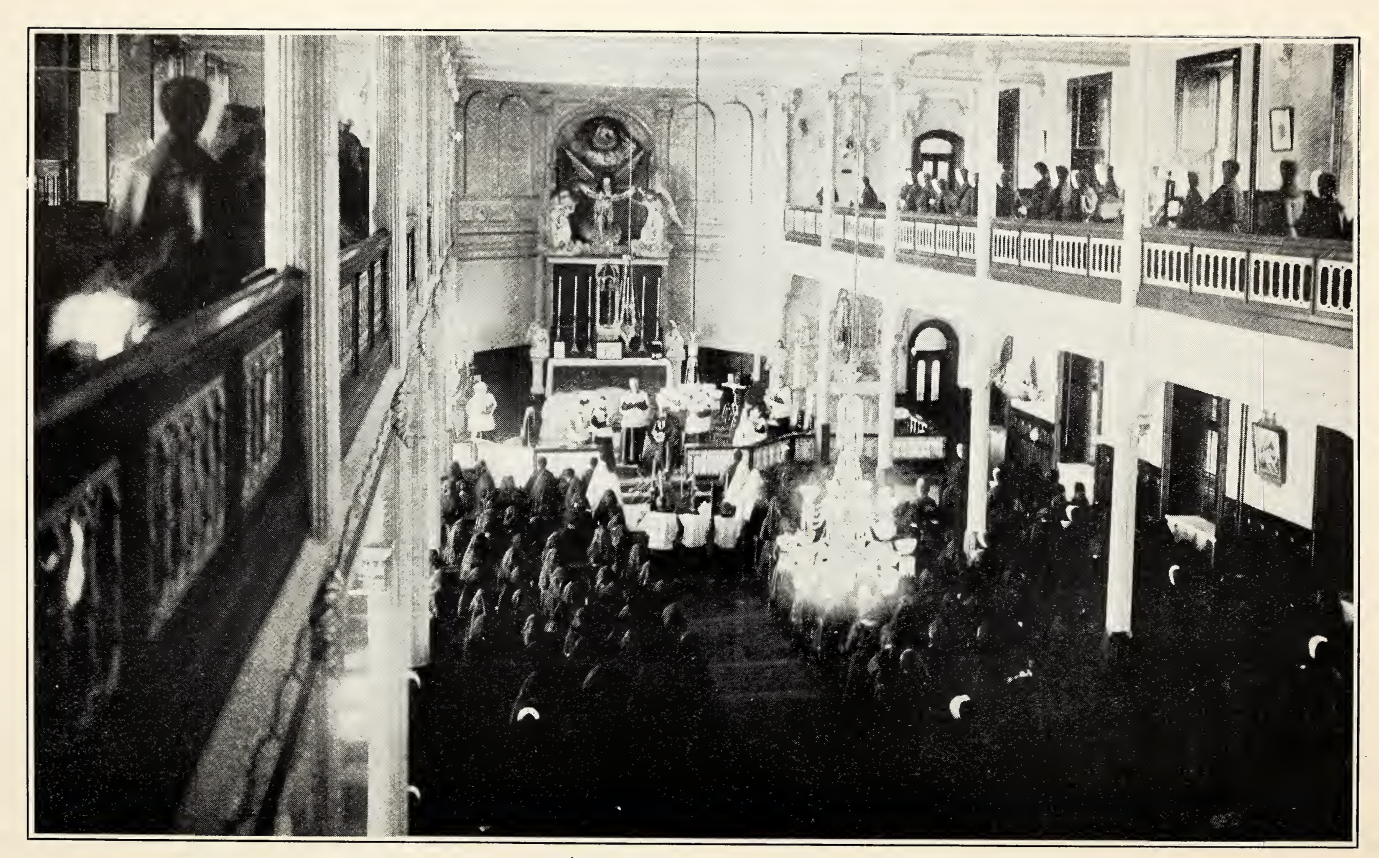
C'est bien le cas de dire que la main gauche ignore ce que fait la main droite.

Enfin, nos deux missionnaires de la charité, fatiguées mais heureuses, rentrent à leur couvent. Le journal de leur voyage se termine par ces paroles qu'elles ont si souvent à la bouche: « Rendons grâces à Dieu! »

Les lecteurs qui ont eu la patience de nous suivre jusqu'ici auront intérêt à savoir que le souvenir de Ludivine Lachance ne semble pas s'éteindre. L'écran énorme qui figure au musée de l'Institution (écran déjà mentionné) et où figurent un grand nombre de photographies prises du vivant de Ludivine, montrant les différentes phases de l'éducation de la jeune sourde-muette-aveugle, est journellement entouré de visiteurs respectueux. De petits pèlerinages se font à sa tombe au cimetière de la Côte-des-Neiges; une bienfaitrice de l'oeuvre des sourdes-muettes, Madame François Héraly, a voulu compléter ses libéralités antérieures en donnant une somme pour l'entretien, à perpétuité, du terrain où repose Ludivine; des fleurs seront cultivées sur ce tertre et symboliseront les vertus de la chère défunte.

Voici enfin le sort qui attendait le prêtre et les deux religieuses auxquels Ludivine fut redevable de sa régénérescence. Le premier, de simple aumônier qu'il était, est devenu curé, puis grand vicaire, puis prélat portant la mitre blanche, et enfin évêque auxiliaire de Montréal. Son ascension dans la hiérarchie est due aux désirs, aux ordres formels de ses supérieurs ecclésiastiques, qui ne l'arrachèrent à son oeuvre des sourdes-muettes — à la-

quelle il demeurera toujours profondément attaché —que pour agrandir le champ d'action d'une nature vraiment apostolique. Soeur Angélique-Marie se dévoue encore de tout son coeur à l'oeuvre des jeunes sourdes-muettes. Quant à la douce et zélée petite Soeur Ildefonse, après une maladie endurée avec une sereine patience, elle est morte comme savent mourir les saints, en 1924.



SERVICE DE LUDIVINE. — L'ARCHEVÊQUE DE MONTRÉAL Y ASSISTE ET DONNE L'ABSOUTE.

CHAPITRE XII

POUR APLANIR LA ROUTE FRAYÉE

« There is no such thing as a cripple, if the mind is right. »

(Michael Dowling.) [1]

« Parfois l'écrivain semble arriver avec des idées entièrement neuves... Il ne les a point tirées de sa propre substance, ni créées au sens propre du mot: il les a trouvées autour de lui, éparses partout, courant dans l'air comme de fines poussières qui échappent aux regards ordinaires, sortant à la fois de millions d'êtres muets qui n'auraient pu les exprimer, qui les produisent sans s'en douter, et auxquels il fournit les formules attendues, les images frappantes, claires, justes, le vêtement enfin qui empêche les frileuses idées de grelotter et de mourir. » [2]

Ces « frileuses idées » de tous les infirmes du monde, je les ai accueillies, elles ont trouvé en moi un écho d'autant plus fidèle que j'ai eu cette expérience de l'infirmité qui fait parfois que tout résonne au fond du coeur. Mais j'ai aussi voulu établir mes convictions sur des bases très solides, et à cet effet, depuis nombre d'années, mon atten-

---

[1] *A Story of Rehabilitation* in the Annals of the American Academy of Social and Political Science, November, 1918.

[2] Edouard Rod, *Idées Morales des Temps Présents.*

tion s'est portée sur la vie, le caractère, l'éducation des déficients en général. De tout cela, comme aussi des contacts personnels que j'ai eus avec un grand nombre d'infirmes et de leurs professeurs, je suis arrivée aux conclusions suivantes:

> Là où la mentalité est saine, les pires infirmités ne sont que des impuissances temporaires.
>
> Une rééducation fonctionnelle convenable peut entraîner à nouveau les organes faibles ou atrophiés; et là où un organe fait absolument défaut, ceux qui restent peuvent y suppléer, rétablissant ainsi l'équilibre général.
>
> Aussi longtemps que cet équilibre n'est pas à peu près rétabli, les infirmes restent ultra-sensibles, nerveux, malades; par conséquent ils ne doivent être confiés qu'à des personnes sympathiques, l'incompatibilité de caractères entre un maître et son élève ayant les plus fâcheux résultats.
>
> Plus grandes sont les infirmités des enfants à instruire, plus leurs professeurs doivent être eux-mêmes instruits. [3]

On doit toujours prendre en considération les obstacles que les infirmes ont à surmonter, mais on doit également s'ingénier à procéder avec eux comme s'ils étaient normaux. [4]

Après la droiture de jugement et de caractère, la qualité la plus précieuse aux infirmes est la confiance en eux-

---

[3] Par exemple, en Allemagne, presque tous les professeurs dans les écoles d'aveugles et de sourds-muets ont un diplôme d'école normale pour servir de base à leurs études spéciales.

[4] « Chacun a sa manière de voir, et si les gens étaient vraiment charitables, ils tâcheraient de nous persuader qu'il n'y a pas de différence entre eux et nous. J'ai rencontré beaucoup de personnes voyantes qui ont appris cette vraie charité envers les aveugles, et je suis rempli d'espoir pour ce que l'avenir me réserve. » Extrait d'une lettre écrite à M. Brieux par un aveugle, ancien soldat, citée dans le livre du Dr Jean Camus: *La Rééducation des Infirmes.*

mêmes. Par conséquent, les éducateurs manquent sérieusement à leur devoir,qui ne savent pas inspirer cette qualité à leurs élèves, ou, chose encore plus grave, qui les entretiennent constamment de leurs incapacités, moyen infaillible de paralyser les caractères, de rendre nulles les intelligences les mieux douées.

Les enfants infirmes ont exactement les mêmes droits que les enfants normaux à une éducation convenable, rationnelle, qui les prépare à se débrouiller dans la vie comme les autres, selon leur état et leurs capacités.

L'éducation la plus parfaite pour l'infirme est celle qui lui donne un idéal, ou qui redresse chez lui un idéal erroné et qui lui fait aimer cette vie en attendant l'autre. « L'infirme ainsi amendé dans sa volonté apprend à mettre son bien dans le bien, dans la patience et le travail. »

La pédagogie doit en quelque sorte se faire fluide, se mouler aux infirmités si différentes (aux nuances mêmes si variables) des êtres anormaux. Les systèmes rigides n'ont pas de place ici, si tant est qu'ils aient jamais de raison d'être.

Les progrès remarquables et constants de la médecine, de la psychologie et des sciences appliquées, tendent à modifier de jour en jour les systèmes scolaires, surtout ceux qui ont trait à l'éducation ou à la rééducation des infirmes. Il est donc de première importance que ceux qui se vouent à cet enseignement en suivent consciencieusement la marche progressive, autrement ils risquent fort de rester en retard d'une manière ou d'une autre, et alors ce sont leurs élèves qui en souffrent.

Les meilleurs moyens de se tenir au courant des méthodes pour l'éducation et l'amélioration des infirmes sont:

la lecture régulière de quelques ouvrages solides se rattachant à ces sujets; les visites faites par les éducateurs dans les institutions de leur pays ou de l'étranger; la participation aux congrès où sont discutés les systèmes, les procédés, les appareils ingénieux nouvellement inventés à l'usage des infirmes; ces congrès annuels, qui se tiennent un peu partout, permettent de confronter les rapports sur l'éducation courante et de dresser des statistiques rigoureusement exactes.

Pour ce qui concerne spécialement les sourds et les muets, mes observations en Europe comme en Amérique m'ont prouvé que les institutions se servent partout de certaines méthodes générales; mais aussi que chaque pays, chaque maison presque a son cachet très distinctif, et excelle sur un ou deux points. Mon intime désir serait de voir une coopération pédagogique plus active et plus suivie entre les institutions les plus importantes. Quand les élèves pourront acquérir un peu partout, outre une solide instruction religieuse et morale, une préparation à la vie aussi pratique, complète et sensée que celle de Larnay, une éducation intellectuelle aussi moderne, ample et variée qu'à Saint-Louis ou Gallaudet, et l'esprit familial, le ton de voix naturel, la remarquable perfection de la parole qu'on trouve chez les Soeurs de la Providence de Montréal, alors on pourra vraiment dire de ces élèves que, s'ils étaient infirmes, ils ne le sont plus.

La Grande Guerre, en créant un nombre si terrible d'infirmes [5] de tous genres, a du même coup attiré l'atten-

---

[5] J'ai sous les yeux une attachante brochure: le compte-rendu du Congrès de Nantes, France, en juillet 1926, — premier congrès de la Fédération pour l'amélioration du sort des sourds-muets et des aveugles. — Voir à l'Appendice la dernière note.

tion générale sur les problèmes que cette situation soulevait. Les efforts mis en oeuvre dans tous les pays, pour améliorer le sort de ces blessés de guerre,profiteront aussi aux pauvres petits blessés de la nature. Et nos médecins, nos psychologues, nos éducateurs, plus experts à découvrir l'étincelle divine dans la plus misérable loque humaine, plus hardis aussi à conseiller et à entreprendre les éducations les moins promettantes, rendront impossibles, à l'avenir, des cas de long abandon comme celui de Ludivine Lachance. Si l'inéluctable misère humaine nous force à croire qu'il y aura toujours parmi nous des infirmes, du moins attendons-nous le jour où ils ne seront plus autant à charge, ni à eux-mêmes ni aux autres.

« L'enseignement professionnel de l'estropié, affirme le docteur Georges Vitoux, [6] commencé de bonne heure et mené avec méthode, montre que les infirmités physiques ne constituent pas un empêchement au travail. L'infirme arrive souvent fort rapidement à trouver des suppléances musculaires qui lui permettent d'exécuter, sans le secours de tous les membres, des ouvrages que l'on croirait ne pouvoir être confiés qu'à des sujets pourvus de tous leurs moyens physiques... Il y a là un progrès notable... qui a pour conséquence de sauver la dignité morale de nombreux déshérités du sort, en respectant pleinement leurs légitimes susceptibilités et en leur gardant dans la société le rôle d'êtres utiles... Car si donner à qui a besoin est bien, inspirer à celui qui reçoit le sentiment justifié qu'il n'est point le tributaire d'une charité, mais qu'il touche la

---

[6] Cité par V.-E. Cornemin, dans un article sur l'enseignement. professionnel des estropiés.

récompense méritée de services rendus, est infiniment mieux. »

Pour tout dire et tout résumer, dotons d'abord les infirmes de la foi en Dieu et en eux-mêmes ; ayons pour eux cette essence de la charité qui s'appelle justice ; et enfin laissons-leur la boussole de l'espérance : ils en ont tant besoin !

FIN.

« Il y a dans la vie intellectuelle d'un homme une heure décisive : c'est celle où il produit de sa pensée personnelle un monument qui parle, qui reste et qui juge. Son livre, c'est son âme... Son livre, c'est sa foi. »

(Mgr BAUNARD.)

APPENDICE

Programme d'une Journée de Ludivine Lachance.

HORAIRE:

6.00 a. m. — Lever, prière, toilette.
6.30 — Chapelle. Messe et Communion.
7.30 — Déjeûner.
8.00 — Marche en plein air.
8.30 — Classe. *
9.00 — Travail manuel. (Raphia, papier, plâtre, etc.).
10.00 — Soupe. Délassement. Marche en plein air.
10.30 — Numération (à l'aide de monnaie, chevilles, objets divers.)
11.00 — Repos.
12.00 p. m. — Dîner.
12.30 — Délassement. Promenade en plein air.
1.00 à 3.00— Classe. * Visites des différentes pièces de la maison,
3.00 excursions au dehors; enseignement occasionnel. Gymnastique à l'aide d'un appareil.
3.00 — Collation, repos, petite marche sur la galerie ou le toit.
3.30 — Travail manuel (couture, confection de corbeilles,etc.)
5.15 — Souper.
6.00 — Chapelle.
6.15 à 7.30 — Délassement. Un peu de gymnastique.
7.30 — Coucher.

* En classe, récapitulation de leçons déjà apprises. Lecture de phrases nouvelles, selon ce qui se présente; profiter de toutes les circonstances de la journée pour lui enseigner des mots nouveaux. Ecriture de ces textes en Braille ou en lettres mobiles (écriture d'imprimerie) sur le tableau. Petites leçons de choses.

L'état constant de faiblesse chez Ludivine ne permet pas au professeur d'augmenter ce programme.

En outre Ludivine reçoit de quatre à cinq visites par jour.

Le dimanche, c'est un suite presque ininterrompue de visiteurs.

Note A

Sur la condition physique et mentale des différentes sourdes-muettes-aveugles, (c'est-à-dire de celles dont on a écrit la vie), au commencement de leur éducation:

LAURA BRIDGMAN. — Lorsque le Dr Samuel Howe vit la petite Laura Bridgman pour la première fois, il jugea l'enfant saine de corps et d'esprit. Sa mère, femme d'un fermier à l'aise, était patiente et bonne, et quoique fort occupée par les soins du ménage, elle ne l'était pas trop pour prendre un soin intelligent de son enfant infortunée. La petite Laura était habillée comme tous les autres enfants de son âge, allait et venait par toute la maison, suivait de son mieux la vie de la famille. De plus, un voisin, vieux célibataire excentrique mais au coeur d'or, avait concentré toute sa tendresse sur la petite infirme, lui prodiguant les soins et les gâteries. Il ne se passait guère un jour sans qu'il vînt la voir; et, cramponnée aux rudes mains ou portée dans les bras robustes de son vieil ami qu'elle affectionnait beaucoup, la petite Laura explorait le domaine paternel. Elle tapotait des mains et des pieds dans l'eau fraîche du ruisseau, essayait d'encercler les arbres de ses petits bras, frôlait les plantes et les rochers, aspirait le parfum des fleurs et faisait connaissance, par le toucher de ses mains enfantines, avec les papillons, les insectes variés, les oiseaux et les bêtes de toutes sortes que son fidèle ami lui présentait. Aussi ce dévouement de tous les jours que l'homme rude prodigua à la fillette infirme fut pour cette dernière une véritable bénédiction. Grâce à son vieil ami, elle eut journellement l'air, l'exercice et les délassements qui lui étaient si nécessaires, et qui contribuèrent non seulement à conserver intactes sa santé et ses facultés natives, mais lui permirent de se développer autant que possible dans le milieu où elle était.

Aussi le Dr Howe, en emmenant à Boston la petite Laura qui n'avait alors que 7 ans, pouvait déjà dire d'elle ces paroles significatives: « J'ai pu constater que Laura s'est familiarisée avec la vie qui l'entoure. Elle connaît la forme, le poids et la température de tout ce qui est à sa portée. Elle suit sa mère par la maison, accrochée à ses jupes, cherchant toujours à savoir à quoi s'occu-

pent les mains maternelles. Et elle a assez d'initiative pour vouloir imiter ce que font les autres ».[1]

Quelques années plus tard, il écrivait (en 1841) : « Elle (Laura Bridgman) a joui presque sans interruption d'une excellente santé, et ses forces et sa taille ont augmenté. Elle est grande pour son âge, bien proportionnée, robuste et active ».[2]

* * *

MARTHE OBRECHT. — Selon M. Arnould, Marthe Obrecht avait 6 ans lorsqu'elle arriva chez les Soeurs de la Sagesse, à Larnay (en 1875). La petite infirme était inerte, mais non anémiée; elle avait bonne santé et une intelligence qui se montra tout de suite. « Presque aussitôt », écrivit sa maîtresse, la Soeur Medulle, « Marthe a établi le rapport qui existe entre le signe et la chose ».[3]

* * *

HELEN KELLER. — Qui ne connaît l'histoire d'Helen Keller, son intelligence, les avantages dont elle a joui?

Lorsque (en 1887) Miss Ann Sullivan, qui enseignait à l'Institut des Aveugles de Boston, se rendit dans l'Alabama pour entreprendre l'éducation d'Helen Keller, cette dernière n'avait que 7 ans. Issue d'une famille de cultivateurs instruits et très à l'aise, l'enfant avait hérité de belles et fortes qualités intellectuelles. Et la vie au grand air qui avait toujours été la sienne l'avait aussi dotée d'une robuste santé, laquelle ne semble jamais, depuis, s'être démentie. Son activité a toujours été extraordinaire; et Mme Georgette Leblanc Maeterlinck écrivait d'elle il y a plusieurs années: « Bien peu de personnes donnent une aussi forte impression de vitalité qu'Helen Keller. »[4]

* * *

---

1 *The life of Laura Bridgman,* by Maud Howe Elliot.

2 *Ibid.*

3 *Ames en prison,* Arnould.

4 *Celle qui trouva l'oiseau-bleu,* par Mme Georgette Leblanc Maeterlinck.

MARIE HEURTIN arriva à Larnay en 1895, à l'âge de 10 ans. A son entrée à cette institution, elle était « un petit monstre furieux », dit M. Arnould qui l'a bien connue. Mais elle était bien constituée et son air de santé frappait à première vue. « Elle avait les yeux vifs et clairs, les gestes prompts, une expression de fine gaieté ». Et sa belle santé, son teint éblouissant, sa vive allure, lui restèrent jusqu'après la trentaine; tandis qu'intellectuellement, elle était plus qu'ordinairement douée. « Elle allait sans se fatiguer d'un sujet d'étude à l'autre ». [5]

* * *

ANNE-MARIE POYET. — Anne-Marie Poyet avait 12 ans à son entrée à Larnay (en 1907), mais, depuis déjà bien des années, c'est-à-dire depuis la maladie qui l'avait rendue sourde et aveugle vers l'âge de deux ans, elle avait bénéficié des soins de son père, humble ouvrier mais homme admirable qui voua à son enfant infirme « un véritable culte » et lui consacra tous ses instants de liberté. Sa mère aussi s'occupait d'elle quand elle pouvait. Entre un père et une mère si dévoués, Anne-Marie fit de rapides progrès. Peu à peu, les crises douloureuses de l'enfant s'espacèrent et, à l'âge de 7 ans, sa santé s'équilibra définitivement. Chez elle, en l'absence de ses parents, Anne-Marie s'occupait avec grande adresse des soins du ménage et de ses petites soeurs. Elle sortait avec son père au jardin et dans les rues de la ville, et c'est à peine si l'on pouvait se douter de son terrible amas d'infirmités. Au dire d'un témoin autorisé, elle n'ignorait rien des événements de la famille ou des maisons voisines: naissances, maladies et morts. Elle savait désigner ses parents et ses amis; exprimer ce que c'est qu'une église, une école, un chemin de fer. Elle avait compris que tout a prix d'argent, et partant, la nécessité d'économiser pour vivre. Ainsi, cette malheureuse emmurée, au lieu d'être, comme d'autres, jetée dans l'idiotie ou le désespoir, en est sauvée par la tendresse de cet admirable homme du peuple, Louis Poyet, qui, en comprenant de la sorte son devoir, a cru faire la chose la plus naturelle du monde. [6]

---

5 *Ames en prison,* Louis Arnould.

6 *Ames en prison,* Arnould.

Il est aisé de constater qu'Anne-Marie Poyet était très développée lorsqu'à douze ans elle entra à l'Institution de Larnay. Au reste: santé parfaite, nature vive et exubérante.

* * *

MARTHE HEURTIN entra à l'Ecole de Larnay à l'âge de 8 ans (en 1910). Elle était en bonne santé, bien douée intellectuellement. « Elle savait déjà quelque chose, car elle avait reçu plusieurs leçons de deux anciens Frères de Saint-Gabriel, actuellement professeurs à l'Institut des Sourds-Muets à Nantes. Elle n'était plus dans l'effroyable ignorance du signe, cette toute petite chose qui est l'énorme base de toute communication entre les humains », dit M. Arnould. [7]

* * *

EULALIE CLOAREC. — « En 1911, une jeune aveugle de l'Institution Nationale de Paris, Eulalie Cloarec, devint à 13 ans presque totalement sourde, et les maîtres officiels, ne sachant comment poursuivre son éducation, l'adressèrent à Larnay. Là, on veille avant tout à ce qu'elle conserve l'usage de la parole, ce qui est si rare chez les sourds. Elle a laissé le piano, qu'elle avait commencé à Paris avant sa surdité... » [8]

Note B

« EDUCATION OF THE DEAF ».

(By Edwin Stanley Thompson, superintendant of Mt Airy School for the Deaf, Philadelphia, Penn., in Monroe's Cyclopedia of Education).

... « In mental capacity, the deaf differ but little from the hearing. There are among them brilliant minds, good minds, fair and feeble minds... The feebleness on mind is often the result of the disease that caused the deafness.

---

7 *Ibid.*

8 *Ibid.*

« The feeble-minded and backward deaf are a great hindrance to the progress of their classes... Many feeble-minded are discharged as not fit subjects for instruction. They may be grouped by themselves, but even their presence in the school is undesirable. But provision might at least be made for the backward deaf; they are as deserving of proper treatment as the deaf-blind, and far more numerous.

« It was probably in Denmark that the first real attempt was made to adapt the instruction to the needs of the pupils. There all new pupils spend the first year together, being tested for classification. The semi-deaf and semi-mute are classed together, and rest are divided into A, B, and C groups, according to mental capacity. At the beginning of the second year, these four groups are sent to different school and all are taught orally except the C. group, with whom silent methods are used. But as all semi-deaf and semi-mute pupils are not equal mentally, there should be subdivision of that group also.

« ... At the Berkeley, Cal. convention, in 1888, was adopted the following resolution: « That earnest and persistent effort should be made in schools for the deaf to teach every pupil to speak and read from the lips, and that such effort should only be abandoned when, after thorough tests by experienced and competent teachers, it is plainly evident that the measure of success obtainable is so small as not to justify the necessary amount of labor. »

* * *

« ... Le sourd-muet proprement dit n'est pas plus atteint dans les organes cérébraux de la parole, comme dans ses organes vocaux, que ne l'est, dans les organes de la locomotion, un individu auquel on a lié les jambes. Ce qui manque au sourd-muet, ce n'est en aucune façon la faculté dont il est ici question (la langue articulée), c'est la liberté de mettre en action la dite faculté ».

Dr Vaisse,
cité par Hovelacque dans « *La Lingvistique* ».

Note C

Les premières expériences enfantines, mêmes oubliées, se perdent-elles?

INTO THE LIGHT, BY HELEN KELLER

Tinting the Fabric of Life.

In many of the clippings which come to me concerning my work and activities, and especially in those which I have had since the beginning of my present lecture tour, I find that the writers speak of me as having been born deaf, dumb and blind.

This is an unknowing misrepresentation of the truth. I was born a perfectly normal baby. I could see and hear as well as any other baby. I was possessed, I suppose, by the usual inordinate passion to attain pink mouth with pink toes, and I talked as all babies talk, with coos and gurgles and inarticulate little bubbling shouts of pleasure.

It was not until I was 19 months old that the illness came which plunged me into silence and the dark. Sometimes I fancy I still retain nightmare recollections of the terrible illness when I tossed in pain and fever, and when, during my convalescence, the light came to me each day dimmer and dimmer, until at last it did not come at all.

I am not certain whether I remember these things, or whether they are the memories of later dreams. But there are beautiful things that I do remember. I remember my mother's face and my father's. I remember the look of a golden beam of sun as it slanted from the window to my little crib, like a seeking finger. And the certainty I have of just how the sky looks — of the depths and clearness of its June-time blue, of how the great fat white clouds sail across it — although I do not owe this certainty to memories in my conscious mind, yet I feel certain that deep in the subconsciousness of my baby self, these lovely images together with those of grass and trees and flowers and pets and all manner of fair and gracious things, were stored away, never to be forgotten.

I doubt if ever I could have done what I have done, If I had been born deaf and blind. Retaining so many sub-conscious images of the world as it looks to seing people, I worked, consciously and

subconsciously too, to take my place in this seeing world. And the joy I have in color must come from that time. It is beyond my power to know whether what I see in my mind's eye, when I am told a frock is green or a rug is blue or crimson, is what you see when you look on the actual frock or rug.

What I do know is I have a clear and definite visualization of these colors, and they are very beautiful to me. Surely these must be caused by sub-conscious impressions of the time that, unknowing baby as I was, I was taking in daily impressions of green grass, crimson sunset, the blue of the sky or my mothers's gown.

Baby impressions — they still color life for me. It is so very important that memories of childhood should be memories of happiness and beauty. For the normal child, as well as for the exceptional or afflicted one, the things which sink into the sub-conscious mind may tint the fabric of every adult day to rainbow glory, or darken it to drab and dreary bleakness. I was fortunate in my babyhood, event though the good fortune was so pitifully short. It should be the aim of every parent to make these baby-time subconscious impressions worthy of the long work they have to do in dyeing the very warp and woof of life.

Boston Globe, 16 avril 1926.

Note D

« Confession has been a great institution in the Church ... But it has also lately become, with a slight change of terms, one of the most important of psychotherapic agencies. The analyst is now the father confessor, and he knows as well as the priests does that to bring up clearly to consciousness and especially to oral expression, a complex, an error or a lapse, is the first step towards cure. »

(La confession a toujours été une des grandes institutions de l'Eglise ... Et de nos jours, la confession en l'appelant d'un autre nom, est devenue aussi une des plus précieuses ressources de la psychologie. L'analyste psychologue est également un confesseur; et il sait, tout comme le prêtre, qu'aider une conscience humaine à voir clair, et surtout à s'exprimer au sujet d'un penchant, d'une méprise ou d'une faute, est le premier pas vers le relèvement, la guérison.)

Ces lignes sont du Dr G. Stanley Hall, que nous avons déjà cité. Précédemment, il était président d'une université (Clark) où les doctrines les plus matérialistes sont précisément les plus appréciées.

Note E

A la séance d'ouverture de la première Assemblée Générale de la Fédération pour l'amélioration du sort des sourds-muets et des aveugles (Nantes, France, 20 juillet, 1926), M. Lemesle, secrétaire-général du congrès et directeur de l'école dite de la Persagotière, à Nantes, a dit entre autres choses:

« En jetant un coup d'oeil rapide sur l'ensemble des écoles existantes, il sera sans doute aisé de conclure qu'il s'y dépense une somme de dévouement dont la source, divine heureusement, est inépuisable; et que les résultats obtenus, quoi qu'on en puisse dire, sont le fruit non-seulement du dévouement, mais de la science pratique et de l'invincible persévérance des Maîtres.

« Je n'étonnerai personne en affirmant que les résultats, en général, sont en raison directe de la valeur professionnelle des maîtres, valeur qui s'acquiert, se développe, se perfectionne au contact de collègues expérimentés ou par l'étude des principes posés par d'éminents éducateurs, nos devanciers dans la carrière. »

Et à la séance de clôture de ce même Congrès, le président, M. Linyer, tient à souligner l'importance de ces réunions:

« Pour la première fois, directeurs et directrices des établissements où sourds-muets et aveugles reçoivent l'instruction que réclame leur infirmité, se sont réunis, assistés de leurs collaborateurs, pour exposer et comparer leurs méthodes d'enseignement, étudier en commun les améliorations dont elles sont susceptibles, faire connaître les résultats obtenus. Ils ont apporté les uns et les autres le fruit de leur expérience pédagogique ainsi que le concours du dévouement et du désintéressement qui les animent. »

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

APPENDICE

HV1624
L1R5
c-1

HORS DE SA PRISON

IMPRIMÉ AU CANADA (PRINTED IN CANADA)